

Dans Ses Yeux

Eduardo Sacheri

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Eduardo Sacheri
Dans ses yeux

ROMAN TRADUIT DE L'ESPAGNOL ARGENTIN PAR PHIL GAGNARD

OSCAR 2010
DU MEILLEUR FILM ÉTRANGER

DENOËL
& D'AILLEURS

Eduardo Sacheri

Dans ses yeux

*Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Isabelle Gugnion*

**DENOËL
& D'AILLEURS**

Titre original :

La Pregunta de sus ojos

© Eduardo Sacheri, 2009 © Aguilar, Altea, Taurus, Alfaguara de SA.

Ediciones, 2009

Et pour la traduction française : © Éditions Denoël, 2011

Table des matières

Départ 7

1 13

2 18

Cinéma 21

3 23

4 25

5 30

6 36

7 39

9 45

10 50

11 56

Téléphone 60

Alibis et départs 64

Archives 70

Relieur 73

Dossier d'instruction 76

12 80

13 88

14 94

15 97

16 105

Nom et prénom 112

17 115

18 119

19 124

20 131

21 142

22 146

23 149

Abstinence 152

24 154

25 157

Un café 161

26 163

27 165

28 167

29 172

30 174

Un autre café 182

Doutes 184

31 186

32 188

33 193

34 196

35 200

37 211

38 213

39 218

D'autres doutes 222

40 227

41 234

42 237

43 241

44 244

45 246

Restitution 251

NOTE DE L'AUTEUR 255

*À ma grand-mère Nelly.
Pour m'avoir appris
combien il est précieux
de conserver et de partager
la mémoire.*

Départ

Benjamin Miguel Chaparro s'arrête net et décide qu'il n'y va pas. Il n'y va pas, point final. Qu'ils aillent tous au diable. Même s'il leur a promis le contraire, même s'ils ont préparé son départ pendant trois semaines et réservé une table pour vingt-deux personnes au Candil, même si Benítez et Machado ont confirmé qu'ils se déplaceraient du bout du monde pour fêter la retraite du dinosaure.

Son geste est si soudain que l'homme qui marche derrière lui, dans la rue Talcahuano en direction de l'avenue Corrientes, manque de lui rentrer dedans et ne l'évite qu'au dernier moment en posant un pied sur la chaussée pour continuer son chemin. Chaparro déteste ces trottoirs étroits, bruyants et sombres. Cela fait quarante ans qu'il les emprunte et il sait que lundi, il ne les regrettera pas. Ni les trottoirs ni bien d'autres choses de cette ville qu'il n'a jamais considérée comme la sienne.

Il ne peut pas se défiler. Il doit y aller. Ne serait-ce que parce que malgré tous ses problèmes de santé, Machado a spécialement fait le voyage depuis Lomas de Zamora. Et c'est pareil pour Benítez. De Palermo jusqu'à Tribunales, la route est moins longue, mais le pauvre est vraiment à ramasser à la petite cuiller. Chaparro ne veut pas y aller. Il a très peu de certitudes dans la vie, mais celle-ci en est une.

Il se regarde dans la vitrine d'une papeterie. Soixante ans. Grand. Les cheveux blancs. Le nez aquilin, le visage émacié. « Merde », est-il obligé de conclure. Il scrute le reflet de ses yeux dans la vitre. Une petite amie qu'il a eue étant jeune se moquait de sa manie de s'observer dans les vitrines. Chaparro ne lui a jamais dit la vérité. Ni à elle ni à aucune des femmes qui ont traversé sa vie. S'il se regarde comme ça, ce n'est pas qu'il s'aime trop ou que son image lui plaise : comme tant d'autres fois, il cherche à savoir qui il peut bien être.

Cette pensée le rend encore plus triste. Il reprend sa marche, comme si se mettre en mouvement pouvait le délivrer des esquilles de cette nouvelle tristesse venue s'additionner, s'ajouter. Par instants, il se surveille dans les vitrines tout en avançant sans se presser le long de ce trottoir où le soleil de l'après-midi ne se pose jamais. Il aperçoit l'enseigne du Candil, de l'autre côté de la rue, à une trentaine de mètres sur la gauche. Il consulte sa montre : deux heures moins le quart. Ils doivent déjà presque tous être là. Lui-même a dit aux

employés de son secrétariat de partir à une heure vingt pour ne pas avoir à courir. Ils ne sont pas appelés à siéger avant le mois prochain et ont bouclé tous les dossiers des audiences précédentes. Chaparro est satisfait. Ce sont de bons gars qui travaillent bien et apprennent vite. « Ils vont me manquer », pense-t-il aussitôt en pilant net, car il refuse de patauger maladroitement dans la nostalgie. Cette fois, il n'y a personne derrière lui : les passants qui marchent dans sa direction ont le temps de contourner cet homme grand en veste bleue et pantalon gris, qui s'observe à présent dans la vitrine d'un bureau de loterie.

Il tourne en rond. Il n'y va pas. Maintenant c'est sûr. S'il se dépêche, il aura peut-être une chance de trouver la juge avant qu'elle parte au restaurant. Elle a pris du retard parce qu'elle devait rédiger une décision de mise en détention préventive. Il a déjà eu cette idée auparavant, mais c'est la première fois qu'il trouve le courage de la mettre en œuvre. Peut-être qu'il considère l'autre perspective, celle d'assister à son repas de départ, comme un enfer où il n'a pas l'intention de mijoter. S'asseoir en bout de table, flanqué de Benítez et de Machado, pour former un trio de vénérables momies ? La sempiternelle question de ce minable d'Alvarez – « On n'a qu'à le faire à la romaine, qu'est-ce que vous en dites ? » – pour rationner l'excellent vin qu'il compte écluser ? Laura demandant à la moitié de la tablée qui veut bien partager avec elle une assiette de cannellonis, pour ne pas faire une trop grosse entorse au régime qu'elle a commencé lundi dernier ? Varela, méticuleusement ancré dans l'une de ses cuites mélancoliques qui le précipitent entre deux reniflements dans les bras d'amis, de connaissances ou de serveurs ? Ces visions cauchemardesques l'incitent à presser le pas. Il monte les marches de l'escalier qui donne sur la rue Talcahuano. La grande porte n'est pas encore fermée. Il saute dans le premier ascenseur qui s'ouvre devant lui. Il n'a pas besoin de dire au groom qu'il va au cinquième car, au palais de justice, même les pierres le connaissent.

Il avance d'un pas résolu, ses mocassins blancs crissent sur les dalles noires et blanches du couloir parallèle à la rue Tucumán, et il s'arrête devant la haute porte étroite de son secrétariat. Il insiste mentalement sur ce possessif. Oui, pourquoi pas ? C'est « son » secrétariat, bien plus que celui de Garcia, de tous les autres secrétaires qui ont précédé Garcia et de tous ceux qui lui succéderont.

Quand il ouvre la porte, l'énorme trousseau de clefs cliquette dans le silence du couloir désert. Il referme derrière lui, assez fort pour que la juge sache que quelqu'un est entré dans le bureau. Une minute : pourquoi « la juge » ? Parce qu'elle est juge, précisément. Mais pourquoi pas Irene ? Parce que, justement. Qu'il fasse sa requête comme il en a l'intention est déjà bien assez sans qu'il aille en rajouter en pensant à Irene et pas simplement à M^{me} Hornos.

Il frappe deux petits coups et s'entend répondre : « Entrez. » Quand il passe la porte, elle s'étonne, lui demande pourquoi il est encore là et non au restaurant. En fait, elle lui dit : « Qu'est-ce que tu fais ici ? » et « Comment se fait-il que tu ne sois pas déjà là-bas ? », ce qui n'est pas pareil. Chaparro préfère éviter de s'emberlificoter dans le tutoiement, qui peut lui aussi être une source de confusion et mettre en échec ce qu'il s'est manifestement proposé de solliciter entre la rue Talcahuano et l'avenue Corrientes.

Que tant de raisons de perdre pied surgissent au moment où il se tient devant elle est décourageant, mais il se maîtrise au mieux et en arrive à la conclusion que, résolument et coûte que coûte, il faut qu'il cesse de couper les cheveux en quatre et de se prendre le chou et qu'il lui pose une bonne fois pour toutes sa question. « La machine... », dit-il sans préambule. Brute, malheureux, débile. Aucune subtilité dans cette introduction. Même pas tu sais quoi, Irene, je me disais que... peut-être... qu'est-ce que tu en penses, ou l'une de ces formules toutes faites qui servent précisément à éviter ce que Chaparro lit sur le visage d'Irene ou de la juge : cette perplexité, cette façon de rester sans voix tant elle est surprise par son entrée en matière.

Chaparro comprend que, pour changer, il a encore gaffé, si bien qu'il reprend du début et répond aux questions d'Irene à propos de son déjeuner de départ, où on est censé lui rendre hommage en ce moment. Il lui confie ses craintes de devenir nostalgique, de finir par parler des mêmes choses avec les mêmes vieillards que d'habitude, de sombrer dans une mélancolie pathétique et, comme il débite tout cela en la regardant droit dans les yeux, il ne tarde pas à sentir son estomac peser sur ses intestins, des gouttes de sueur ruisseler sur sa peau et son cœur battre à tout rompre. C'est une émotion si profonde, si ancienne et si inutile que Chaparro se précipite pour aller fermer la fenêtre et se détacher d'une manière ou d'une autre de ces yeux noisette. La fenêtre étant déjà fermée, il décide de l'ouvrir et découvre que dehors il fait un froid de canard, alors il s'empresse de la refermer. Au bout du compte, il est bien obligé de regagner sa place, mais reste prudemment debout pour ne pas la voir de manière si plongeante, penchée au-dessus du bureau et du dossier ouvert devant elle. Comme toujours, Irene suit ses mouvements, ses regards et les inflexions de sa voix avec une attention soutenue. Chaparro se tait parce qu'il sait que s'il continue sur cette voie il finira par lui dire des choses irréparables. Il se ressaisit juste à temps et lui reparle de la machine à écrire.

Il lui dit que, sans avoir la moindre idée de ce qu'il va désormais faire de ses journées, il a envie de reprendre le vieux projet d'écrire un livre. Dès qu'il a prononcé ces mots, il se sent stupide. Vieux, deux fois divorcé et avec des velléités d'écriture. L'Hemingway du troisième

âge. Le Garcia Marquez de la banlieue ouest de Buenos Aires. Il remarque l'étincelle d'intérêt soudain dans les yeux d'Irene ou de la juge. Mais puisqu'il a eu le malheur de se lancer, autant apporter des précisions à son désir de s'atteler à ce vieux projet maintenant qu'il va avoir du temps devant lui. Peut-être... pourquoi pas ? Et c'est là que la machine entre en scène. Chaparro se sent plus à l'aise et s'engage sur un terrain moins glissant. « Tu te doutes bien qu'à mon âge je ne vais pas apprendre à me servir d'un ordinateur, Irene, et cette Remington, je la connais jusqu'au bout des doigts, elle est ma quatrième phalange. » (Quatrième phalange ? Mais d'où sort-il une crétinerie pareille ?) « Je sais, on dirait un tank d'acier vert olive de cinq millimètres d'épaisseur, qui fait un bruit d'artillerie chaque fois qu'on enfonce une touche, mais je pense que si ça ne dérange personne... bien sûr, je ne la garderai que deux ou trois mois, parce que tu sais, je ne me sens pas d'écrire un livre trop long. » (Ça y est, une fois encore, il se rabaisse.) « Mais d'un autre côté, les nouveaux ont tous des ordinateurs et à l'étage du dessus, il y a trois autres machines mises au rancart. Au pire, vous m'appellez et je vous la rapporte », lâche Chaparro, incapable de poursuivre parce qu'elle lève la main et lui dit : « Il n'y a pas de problème, Benjamin, tu peux la prendre, c'est le moins qu'on puisse faire pour toi. » Chaparro s'assied, avale sa salive parce qu'elle a une de ces façons de parler, d'articuler, et ce ne sont pas seulement ses mots, ce « toi » final qui sonne tellement « toi », mais son ton... le ton de certaines occasions que Chaparro a gravées une à une dans sa mémoire, comme des entailles fébriles dans l'horizon monotone de sa solitude, même s'il a passé de nombreuses nuits à essayer de les oublier autant qu'à se les rappeler. Voilà pourquoi il se lève, la remercie, tend la main, accepte sa joue parfumée, ferme les yeux en effleurant sa peau des lèvres, comme il le fait chaque fois qu'il a l'occasion de l'embrasser pour mieux se concentrer sur ce contact innocent et coupable, et part presque en courant dans le bureau voisin, soulève d'un geste vif la machine à écrire et s'échappe sans regarder derrière lui par la haute porte étroite.

Il se retrouve dans le couloir, encore plus désert qu'il y a vingt minutes, prend l'ascenseur n° 8, marche dans la galerie qui débouche sur la rue Talcahuano et sort par la petite porte en adressant un salut de la tête aux vigiles, traverse la rue Tucumán et attend cinq minutes avant de monter péniblement dans le 115.

Quand l'autobus tourne le coin de la rue Lavalle, Chaparro regarde sur sa gauche mais, naturellement, il est trop loin pour distinguer l'enseigne du Candil. C'est là qu'Irene, ou plutôt la juge, doit se rendre pour expliquer aux autres que la personne à qui on rend hommage s'est défilée. Ce n'est pas si grave. Ils sont tous réunis et ils ont faim.

Il palpe la poche arrière de son pantalon, en tire son portefeuille et

le glisse à l'intérieur de sa veste. Depuis quarante ans qu'il fait ce travail, on ne lui a jamais rien dérobé et il n'a pas l'intention d'être victime d'un vol pendant sa dernière journée dans le quartier des tribunaux. Il arrive à la gare de l'Once et marche aussi vite qu'il le peut. C'est le train du quai n° 3 qui part le premier, il se rend à Moreno en marquant tous les arrêts. Dans les dernières voitures, les plus proches de la sortie, tous les sièges sont occupés, mais il y a de la place dans la quatrième. Comme toujours, il se demande si ceux qui restent debout dans les wagons de queue le font parce que leur trajet est court, qu'ils veulent se dégourdir les jambes ou qu'ils sont idiots. En tout cas, il les en remercie. Chaparro veut s'asseoir du côté de la fenêtre, dans la rangée de gauche, pour ne pas être dérangé par le soleil de l'après-midi et penser à ce qu'il va bien pouvoir faire maintenant de ses journées.

1

Je ne suis pas très sûr des raisons qui me poussent après tant d'années à écrire l'histoire de Ricardo Morales. Je pourrais dire que ce qui est arrivé à cet homme a toujours exercé sur moi une étrange fascination, comme si, dans cette vie détruite par la douleur et le drame, je voyais se refléter les fantômes de mes propres peurs. Je me suis souvent surpris à éprouver une sorte de joie coupable devant les horreurs vécues par d'autres. Qu'il puisse arriver des choses épouvantables à autrui était peut-être un moyen d'éloigner ces tragédies de ma propre vie, un sauf-conduit né d'une loi de probabilité obtuse : si Un tel a traversé cette épreuve, il y a peu de chances pour que ses connaissances, dont je fais partie, soient frappées par la même fatalité. Non que je puisse me vanter d'avoir eu une vie pleine de succès, mais si je compare mon existence et celle de Morales, je peux m'estimer heureux. Quoi qu'il en soit, il ne s'agit pas ici de raconter ma vie, mais celle de Morales ou d'Isidoro Gómez, qui est la même vue de l'autre côté, à l'envers ou quelque chose d'approchant.

Mais ce n'est pas le seul motif qui m'incite à écrire ces pages, bien que ce type d'intérêt morbide pèse dans la balance. Je crois que je raconte cette histoire parce que j'ai du temps. Beaucoup trop de temps, tellement que les broutilles quotidiennes dont ma vie se compose se dissolvent vite dans le néant monotone qui m'entoure. Être à la retraite est pire que je ne l'avais cru. J'aurais dû le savoir. Ce n'est pas tant la retraite en soi qui pose problème, mais le fait de s'apercevoir que ce qu'on redoute est plus dur à vivre qu'on ne l'imaginait. Pendant des années, j'ai vu mes collègues du tribunal fêter leur départ et manifester naïvement leur optimisme parce qu'ils allaient enfin pouvoir profiter de leur temps et de leurs loisirs. Je les ai vus partir, persuadés d'avoir gagné une place au paradis, puis revenir laminés par la désillusion. En deux semaines, trois à la rigueur, ils avaient fait le tour des supposés plaisirs qu'ils croyaient avoir différés pendant des années de routine et de travail. Et tout ça pour quoi ? Débarquer au tribunal une après-midi, comme si de rien n'était, et tailler une bavette, prendre un café ou même proposer un coup de main sur un dossier plus ou moins épineux.

C'est pour cette raison, pour toutes les fois où j'ai eu en face de moi ces types ravagés par une vieillesse creuse, où j'ai vu leurs yeux

implorer un sauvetage impossible, que je me suis juré de ne pas tomber dans cette petitesse quand mon tour viendrait. Pas question de faire des ronds dans l'eau. Pas d'excursions nostalgiques pour savoir comment vont les gars du bureau. Pas de scènes déplorables pour émouvoir pendant cinq secondes ceux qui ont la chance d'être toujours en état de fonctionnement.

En tout cas, cela fait maintenant deux semaines que je suis retraité et j'ai déjà du temps à revendre. Pourtant je ne suis pas à court d'idées, bien au contraire, mais toutes ces occupations me semblent inutiles, sauf peut-être celle qui consiste à jouer les écrivains pendant quelques mois, comme le disait Silvia quand elle m'aimait encore. En fait, je mélange deux époques différentes et deux façons qu'elle avait de me qualifier. Quand elle m'aimait encore, elle me présageait un avenir d'écrivain probablement célèbre. Ensuite, une fois son amour liquéfié dans l'ennui de notre mariage, elle me reprochait de me donner des airs d'écrivain du haut de la tour pleine d'ironie et de mépris mordant où elle avait choisi de se retrancher pour me tirer dessus. Je ne peux pas me plaindre, parce que moi aussi j'ai dû lui servir ce genre de mesquineries. Quel dommage qu'après dix ans de vie commune il ne reste pour l'essentiel que l'inventaire honteux du mal que nous nous sommes fait. Avec Silvia au moins, nous nous disputions. Avec Marcela, ma première femme, nous ne pouvions parler de rien. Ni de ça ni d'autre chose. C'est incroyable. J'ai passé une bonne partie de ma vie avec deux femmes dont je garde difficilement quelques souvenirs diffus. L'image lointaine qu'elles forment dans ma mémoire est une preuve supplémentaire (comme si c'était nécessaire) de ma vieillesse. J'ai survécu assez longtemps à deux mariages pour demeurer à présent sur le plateau semi-aride du célibat. Au bout du compte, la vie est longue.

De toute manière, je n'ai jamais tellement pris au sérieux cette histoire d'écrivain. Ni quand Silvia me le disait d'un ton admiratif ni par la suite, quand elle me l'envoyait à la figure. Il m'est en revanche arrivé de rêver (car certains rêves s'imposent aux cœurs les plus sceptiques) à la scène idyllique de l'écrivain assis à son bureau, de préférence devant une grande fenêtre avec vue sur la mer, si possible en haut d'un rocher battu par les vents.

Il semblerait que l'habit ne fasse pas le moine. Parce qu'il n'a pas suffi que j'arrange mon salon pour le faire correspondre au stéréotype du « sanctuaire de l'écrivain écrivant » (ce participe présent est une horreur qui me fait l'effet d'un coup de pied dans le foie ; je suis nul). C'est joli. Certes la mer et la bourrasque manquent au tableau, mais mon bureau est bien rangé : une rame de papier blanc presque neuve d'un côté ; un cahier de notes sans la moindre note ; une imposante Remington vert olive à peine plus petite qu'un tank mais coulée dans

un acier aussi épais, disait-on autrefois au tribunal, pour plaisanter.

Je m'approche de la fenêtre qui, je l'ai dit, ne surplombe pas un océan tourmenté, mais donne sur un petit jardin bien entretenu de cinq mètres sur quatre, et je regarde la rue où comme toujours il n'y a pas un chat. Trente ans plus tôt, ces rues étaient pleines de gamins et de passants. Maintenant elles sont désertes. Les gamins sont partis et les vieux ne sortent plus. Comme moi. C'est drôle : nous sommes peut-être plusieurs à avoir préparé notre bureau dans l'idée d'écrire un roman.

En vérité et pour être tout à fait franc, j'ai peur que cette page que je m'entête à vouloir couvrir de mots finisse elle aussi, comme les dix-neuf autres qui l'y ont précédée, roulée en boule à l'autre bout de la pièce. Car je ne peux éviter la tentation sportive d'envoyer les brouillons non retenus, d'un mouvement leste du poignet et avec une chance inégale, dans la corbeille en osier héritée de je ne sais plus qui. Je suis plein d'enthousiasme quand je réussis mon coup, mais l'infime frustration que je ressens en ratant ma cible m'encourage elle aussi, au point que je m'intéresse davantage au prochain essai qu'à l'éventualité moins évidente que ce feuillet soit enfin le début de l'histoire que je suis censé raconter. À soixante ans, j'ai manifestement aussi peu de chances de devenir écrivain que basketteur.

Pendant plusieurs jours, avant de me lancer dans l'écriture, j'ai cherché la réponse à certaines questions cruciales, redoutant précisément de me retrouver dans la situation présente, perdant mes derniers restes d'audace en tournant en rond devant la machine à écrire. J'ai tout d'abord pensé que je n'avais pas assez d'imagination pour écrire un roman. J'ai résolu le problème en décidant d'écrire sans rien inventer, autrement dit de raconter une histoire vraie, dont j'aurais été le témoin, même indirect. J'ai choisi celle de Ricardo Morales. Pour les raisons citées précédemment, parce qu'elle n'a pas besoin d'ajouts et que, la sachant véridique, j'oserai peut-être la relater jusqu'au bout sans craindre de mentir pour combler les trous, enrichir la trame ou persuader les lecteurs, quels qu'ils soient, de ne pas refermer le livre après en avoir parcouru quinze pages.

Une fois le sujet arrêté, la première difficulté concrète est de me demander à quelle personne grammaticale je vais rédiger tout cela. Dirai-je « je » ou « Chaparro » pour parler de moi ? Que cet écueil suffise à freiner ma verve littéraire est désolant. Supposons que je me décide pour la troisième personne. Ce serait peut-être préférable si je ne veux pas être tenté de m'arrêter sur des impressions et des expériences trop personnelles. C'est très clair dans ma tête. Je n'ai pas la prétention de libérer mes passions par le biais de ce livre ou plutôt de cet embryon de livre. Mais je me sens plus à l'aise avec la première personne. Sans doute est-ce lié à mon inexpérience, mais c'est vrai.

Alors que faire des parties de l'histoire dont je n'ai pas été directement témoin, celles que je devine sans les avoir vécues ? Je les raconte quand même ? Je les invente de A à Z ? Je les ignore ?

Chaque chose en son temps. Ce sera plus simple. Je vais commencer à la première personne. J'ai assez de soucis comme ça pour ne pas m'en inventer d'autres. Et je crois qu'il vaudrait mieux raconter ce que je sais et ce que je devine aussi, sans quoi ce sera le foutoir. Même pour moi. Autre complexité : le champ lexical. Dans la ligne que je viens d'écrire, le mot « foutoir » ressort comme une enseigne au néon au milieu des ténèbres. Dois-je employer ces mots maladroits et grossiers ou faut-il les éliminer de mon langage écrit ? Tous ces doutes, bordel... Ah, voilà que resurgit l'incorrection. Je suis bien obligé d'avouer que je m'exprime comme un charretier.

Mais il y a pire encore, car s'il est clair que je vais écrire l'histoire de Morales, celle-ci doit commencer par le commencement. Or quel en est le début ? Malgré mes techniques narratives peu élaborées, je suis capable de me rendre compte qu'en la matière la vieille formule du « Il était une fois » ne convient pas. Alors quoi ? Quel est le début ? Je ne veux pas dire par là que cette histoire n'en a pas, mais que trois ou quatre entrées en matière sont possibles. Avant d'aller travailler, un jeune homme dit au revoir à sa femme en l'embrassant dans le couloir qui donne sur la rue. Deux types somnolent sur un bureau et sursautent quand la sonnerie stridente d'un téléphone retentit. Une jeune fille qui vient de réussir son examen d'institutrice pose pour une photo de groupe. Un employé du tribunal qui n'est autre que moi reçoit, près de trente ans après les autres débuts possibles, une lettre manuscrite postée par un expéditeur invraisemblable.

Lequel vais-je garder ? Peut-être tous. J'en choisis un pour commencer, puis je case tous les autres dans l'ordre qui me paraîtra le moins hasardeux ou à mesure que je les écrirai. Si j'échoue, ce ne sera peut-être pas si grave. J'ai déjà consacré plusieurs après-midi à cette histoire. Au pire, en détruisant assez de brouillons, je finirai par améliorer mon tir à mi-distance.

2

Le 30 mai 1968 fut le dernier jour où Ricardo Agustin Morales prit son petit déjeuner avec Liliana Colotto, puis il passa le reste de sa vie à se rappeler non seulement de quoi ils avaient parlé, mais ce qu'ils avaient bu et mangé, la couleur de la chemise de nuit de Liliana et l'effet charmant produit par un rayon de soleil oblique qui éclairait la joue gauche de la jeune femme assise dans la cuisine. La première fois que Morales m'a raconté tout cela, j'ai pensé qu'il exagérait, qu'il ne pouvait pas se remémorer autant de détails. Mon erreur d'appréciation était due au fait que je ne le connaissais pas encore assez et que j'ignorais que Morales, avec sa tête d'imbécile fini, était un type doté d'une intelligence, d'une mémoire et d'une capacité d'observation comme je n'en avais jamais vu et n'en verrais jamais. Il y avait une raison pour que Morales se montre aussi fidèle à ses souvenirs. Cet homme se rappelait par le menu tout ce qui avait trait à sa femme.

Par la suite, quand Morales s'est risqué à me parler de lui, je l'ai écouté se présenter comme un individu anodin, gris, dont le destin était à la hauteur de cette platitude. Il se cataloguait sans compassion comme un homme qui passe dans sa famille, à l'école et au travail sans marquer qui que ce soit. Il ne lui était jamais rien arrivé de bon ni de spécial, et cela lui avait toujours semblé juste jusqu'à l'apparition de Liliana, qui était la femme la plus spéciale qui soit. Il conservait cette matinée comme un trésor dans sa mémoire pour cette raison, et non parce qu'elle avait été la dernière. Il se la rappelait comme toutes celles qu'il avait partagées avec elle depuis leur mariage, un peu plus d'un an auparavant. Quand il m'a raconté avec un grand luxe de détails le déroulement de ce petit déjeuner, il ne l'a pas fait de manière ordinaire, tentant une reconstruction à partir de vestiges presque illusoire ou de souvenirs épars de moments similaires, de situations ou de sensations perdues à jamais. Morales procédait différemment. Parce qu'il sentait que partager l'existence de Liliana avait été un bonheur abusif, sans commune mesure avec le reste de sa vie, et puisque le cosmos tend à l'équilibre, il savait qu'il allait tôt ou tard devoir la perdre pour que les choses rentrent dans l'ordre. Chaque souvenir d'elle se teintait de cette impression de naufrage imminent, de catastrophe prête à survenir n'importe quand.

Il ne s'était jamais distingué en rien. Ni à l'école, ni dans la

pratique d'un sport, ni même au sein de sa famille. Il n'avait récolté que des compliments occasionnels pour des mérites somme toute banals. Mais, le 16 novembre 1966, il rencontra Liliana, et cela suffit à changer sa vie. Avec elle, pour elle, grâce à elle, il changea. À compter de l'instant où il la vit franchir la porte à tambour de la banque, demander à un vigile quelle était la file d'attente pour effectuer un dépôt, s'approcher du guichet n° 4 à petits pas décidés, il sentit qu'elle allait bouleverser son existence. Morales s'accrocha à la certitude désespérée que son destin se jouerait à travers cette femme et il osa surmonter sa timidité et engager la conversation tout en comptant les billets. Il lui adressa un large sourire, plongea ses yeux dans les siens et soutint son regard, émit à voix haute le souhait qu'elle revienne vite, s'abîma dans les archives pour vérifier à quelle entreprise appartenait le compte courant sur lequel elle avait fait son dépôt, puis téléphona en inventant un prétexte pour obtenir davantage de renseignements sur la jeune femme.

Longtemps après, alors qu'ils pouvaient se considérer officiellement fiancés, Liliana lui avoua que cette témérité, cette hardiesse méthodique avec laquelle il l'avait poursuivie sans se résigner à essuyer des refus, l'avait séduite au point de lui faire accepter ses invitations. Et quand elle le connut mieux, qu'elle découvrit sa timidité, son manque de confiance, sa honte permanente, elle comprit plus profondément ce courage inhabituel et y vit la preuve criante d'un amour véritable. Liliana disait qu'un homme qui est capable de changer sa façon d'être parce qu'il aime une femme mérite que son amour soit payé de retour. De même que toutes les autres, cette conversation s'était inscrite dans la mémoire de Ricardo Morales, qui décida à compter de cet instant d'être toujours ainsi, pour elle. Il ne s'était jamais senti digne de rien, et encore moins de ce type de femme, mais il savait qu'il en profiterait tant qu'il le pourrait. Jusqu'à ce que le charme soit rompu, que le carrosse redevienne citrouille et les laquais souris.

Voilà pourquoi Morales se rappellerait jusqu'à la fin de sa vie que, le 30 mai 1968, Liliana portait sa chemise de nuit vert d'eau, qu'elle s'était fait un chignon lâche d'où s'échappaient quelques mèches de cheveux châtons, qu'un rayon de soleil oblique entraît par la fenêtre de la cuisine et était venu se poser sur sa joue gauche, l'embrasant pour la rendre encore plus jolie, qu'ils avaient bu un thé au lait et mangé des toasts beurrés, parlé des meubles qui iraient le mieux dans le salon, qu'il avait quitté la table pour aller chercher dans la salle à manger les plans qu'il avait esquissés afin de trouver la meilleure disposition possible, qu'elle s'était moquée de sa manière de tout agencer, puis l'avait regardé intensément et lui avait dit en souriant que le pauvre n'était pas obligé de se donner autant de mal pour de

vieux meubles car, bientôt, ils allaient devoir transformer le salon en chambre. Et lui, lent, distrait ou plutôt obnubilé par l'adoration qu'il portait à cette femme venue d'une autre galaxie, n'avait pas relevé l'allusion, mais l'avait prise par la taille pour qu'ils gagnent ensemble la porte de l'immeuble, l'avait embrassée sur le seuil et s'était attardé avant de sortir et de lui adresser un salut de la main, sans savoir qu'ils se disaient au revoir pour toujours.

Cinéma

Benjamin Chaparro actionne plusieurs fois de suite la barre d'espacement de la machine à écrire pour libérer la feuille qu'il pince de chaque côté, du bout des doigts, et pose comme s'il s'agissait d'une grenade dégoupillée sur les seize ou dix-sept autres qui ont eu la chance de ne pas atterrir roulées en boule dans la corbeille à papier. Il s'attendrit un peu en découvrant que les feuillets couverts de signes forment déjà une certaine épaisseur, un corps.

Il se redresse, satisfait. Il y a deux jours, il était désespéré et convaincu que, égaré dans la nébuleuse du début, il n'arriverait jamais à s'en sortir. Maintenant c'est chose faite, le début est écrit. Bien ou mal, mais écrit. Il en est heureux tout en restant anxieux. En fait, il a hâte de poursuivre, de raconter ce qui est arrivé à tous ces gens. Il se demande quelle sensation éprouve un écrivain quand il relate quelque chose. La modique omniscience qui lui permet de jouer avec la vie de ses personnages. Il n'en est pas sûr, mais s'il ne se trompe pas, il aime cette sensation.

Il consulte sa montre et constate qu'il est sept heures du soir. Il a mal au dos. Il est resté assis presque toute la journée. Il décide de s'accorder une récompense et de fêter le démarrage de son roman. Il va chercher son portefeuille sur une étagère, vérifie qu'il a assez d'argent et va au cinéma. Ce qu'il apprécie le plus tient moins au film qu'il va voir qu'au fait de savoir qu'il le racontera à Irene quand il la verra. Il lâchera ses commentaires d'une traite, comme s'il regardait ailleurs, mine de rien. Et elle lui posera des questions sur le film. Ils aiment parler cinéma. Ils ont des goûts similaires. Et quelque chose dit à Chaparro qu'Irene aimerait bien qu'ils y aillent ensemble. C'est impossible, évidemment. Ce ne serait pas correct. C'est peut-être juste une idée à lui. D'où tient-il qu'elle aimerait l'accompagner ? De nulle part, de son désir à lui. En a-t-il la certitude ? Non. Il ne l'a jamais eue. Jamais.

3

Quand le téléphone a sonné dans le bureau du juge, le 30 mai 1968, à 8 h 05, j'étais si fatigué que j'ai intégré cet appel dans mon rêve, et ce n'est qu'après avoir entendu l'appareil insister cinq ou six fois que j'ai enfin ouvert les yeux. Je n'ai pas décroché tout de suite, comme si mon retour dans le monde réel avait été assez traumatisant sans que j'aie en outre à me lancer sur-le-champ dans une conversation téléphonique.

De toute manière, j'ai vite été distrait par les bonds et les cris de Pedro Romano. Il fêtait ce coup de fil et moi, obéissant à une sorte de logique perverse, j'accueillais ses réjouissances en esquissant une moue agacée tout en me frottant les yeux avant de décrocher. Nous venions de passer la nuit là, tantôt vautrés dans les grands fauteuils de cuir sombre, tantôt assoupis, la tête et les bras sur le bureau. Dans ses premières gesticulations, Romano avait heurté le plateau contenant les assiettes de notre dîner, et l'une des tasses qui nous avaient servi de verres avait roulé au pied de la bibliothèque. Avant de décrocher, j'ai passé encore quelques secondes à insulter intérieurement cet imbécile de juge qui s'obstinait à nous faire passer la nuit au tribunal pendant la quinzaine où il était de permanence. Une semaine sur deux, c'était soit le secrétariat de Romano qui assurait la garde, soit le mien. Mais comment résoudre le problème du quinzième jour ? Ce crétin de Fortuna Lacalle avait adopté une solution digne du roi Salomon, à savoir nous pourrir la vie à tous les deux. Les dossiers étaient répartis en fonction du commissariat d'origine, sauf quand il s'agissait d'un délit grave, comme un homicide. Le quinzième jour du mois, les causes incombaient à l'un ou l'autre des secrétariats du tribunal selon l'heure à laquelle la police les avait transmises. Romano manifestait sa joie en levant les bras et en s'écriant : « Huit heures cinq, mon petit Chaparro, huit heures cinq ! » Si le téléphone avait sonné aussi tôt dans le bureau du juge, c'était précisément pour une affaire d'homicide, et Romano se réjouissait parce qu'il était huit heures passées : les heures impaires étaient pour lui, les paires pour moi. À cinq minutes près, il venait d'échapper à un dossier dense et complexe.

Maintenant que j'y pense, que je couche ces lignes sur le papier, je me rends compte du profond cynisme qui nous habitait. À croire qu'il

s'agissait de relever un défi sportif. Pas un seul instant nous ne songions que si le téléphone sonnait cinq minutes avant ou après une certaine heure, c'est que quelqu'un venait d'être assassiné. Pour nous, tout se résumait à une simple compétition de bureau : c'est toi qui bosses ou c'est moi. Voyons un peu qui est le plus malin, qui de nous deux a le plus de chance.

Ce jour-là, c'était Romano. Même si je ne le détestais pas encore à l'époque – il allait s'écouler un certain temps, mais pas trop, avant qu'il s'applique à me démontrer qu'il était un être méprisable –, j'avais fortement envie de lui fracasser le téléphone sur la tête. Au lieu de quoi j'ai pris un air excédé, tousoté pour m'éclaircir la gorge, décroché et dit gravement : « Tribunal d'instruction, bonjour. »

J'ai descendu les marches qui menaient à la rue Talcahuano en maudissant mon sort. À l'époque, je me souciais encore – ou plutôt je me reprochais – de n'avoir pas terminé mes études de droit. Dans ce genre d'occasion, mes récriminations étaient assez convaincantes. Si j'avais fait mon droit, ayant déjà à vingt-huit ans dix ans d'expérience dans le judiciaire, j'aurais pu être secrétaire au lieu de m'embourber et de végéter, épinglé à jamais dans ce maudit tribunal d'instruction comme chef administratif⁽¹⁾ d'un secrétariat. J'aurais même pu devenir procureur, pourquoi pas ? Ou avocat commis d'office, ce qui n'aurait pas été mal non plus. N'étais-je pas las de croiser dans les couloirs une armée de crétins qui faisaient carrière, gravissaient les échelons, déployaient leurs ailes, décollaient du poste que j'occupais ? Si, j'en avais par-dessus la tête.

La maladie dont je souffrais aurait pu s'appeler le « complexe du chef administratif ». « Se dit de l'employé des services judiciaires qui, parce qu'il n'a pas le titre d'avocat, ne peut prétendre à un poste plus élevé que celui de chef administratif d'un secrétariat, et exerce un important pouvoir sur les greffiers, employés et stagiaires. Mais de sa foutue vie, il ne sortira jamais de cette position hiérarchique et, peu à peu, méticuleusement, il trouvera des sources de frustration en voyant d'autres types, parfois plus capables mais en général bien plus cons que lui, passer comme des météores et accéder au pinacle juridictionnel. » Belle définition digne d'être publiée dans des revues juridiques spécialisées. Encore qu'on refuserait peut-être mon papier à cause de certains mots peu châtiés, comme « foutue vie » ou « cons », ou plus simplement parce que ceux qui dirigent ce type de publications sont justement des avocats.

Adalberto Rivadero, mon premier chef administratif, m'avait assené une grande vérité à l'époque où je débute en tant que stagiaire : « Écoute, mon petit Chaparro, un tribunal, c'est comme une île. Tu peux tomber à Tahiti ou à Sing-Sing. » À en juger par sa tête, le vieux maître grisonnant qui me regardait du haut de son âge respectable – que j'ai aujourd'hui atteint – donnait plutôt l'impression d'avoir échoué sur les rives de l'Hudson. « Et autre chose, mon garçon, avait-il ajouté en prenant l'air triste de ceux qui disent la vérité tout en sachant que cette dernière est inutile, l'île dépend du juge qui

t'échoit. S'il est sympa, tu es sauvé ; si c'est un salaud, l'affaire se complique, et pire encore si c'est un connard, Chaparro, parce que là, attention. Si ton juge est un con, tu es cuit, mon petit. »

La maxime d'Adalberto Rivadero aurait mérité une place de choix, une plaque de bronze à côté de la statue aux yeux bandés qui préside le palais de justice. Le fait est qu'elle me trottait dans la tête pendant que je descendais l'escalier en me demandant quel bus je devais prendre. Le 30 mai 1968, je savais que j'étais fini. Je travaillais dans un tribunal qui avait jusque-là bien fonctionné, mais était à présent entre les mains d'un connard de la pire espèce, un de ces juges qui espèrent grimper très vite les échelons. Car une fois installé au sommet après être allé jusqu'au bout de ses possibilités, le con tend à réduire ses actions au strict minimum. De manière plus ou moins nette, il se doute qu'il est con. S'il estime avoir gagné les cimes, il est satisfait et, par conséquent, il a peur. Peur que les autres voient d'un simple coup d'œil qu'il est con. Peur de commettre une bourde qui trahisse sa connerie dans un entourage qui ne l'avait pas encore remarquée. Il préfère donc rester au calme, faire le moins de vagues possible et laisser la vie prendre le large. Ses employés peuvent travailler tranquillement, faire ce qu'ils savent faire et même associer leurs connaissances à l'inaction du grand chef pour renvoyer de lui l'image d'un homme intelligent ou en tout cas un peu moins con.

Mais le con qui cherche à monter pose deux difficultés. Pour commencer, il déborde d'énergie, d'enthousiasme, d'initiatives qui jaillissent de lui comme d'une fontaine et qu'il exhibe devant ses supérieurs sans faire de mystère, afin que ces derniers prennent conscience qu'ils ont entre les mains un diamant égaré à un poste inférieur à ses qualités morales et intellectuelles. C'est là que le second problème surgit : en plus d'être audacieux, ce genre particulier de con est inconscient. Car s'il rêve de se hisser socialement, c'est qu'il s' imagine doté de tous les atouts pour y parvenir. Il peut même se croire injustement malmené par la vie et par son prochain, qui lui refusent une aspiration que lui trouve intrinsèquement légitime. Son aveuglement et sa façon de jouer des coudes rendent le con dangereux. Il devient une menace, moins pour lui-même que pour les tiers qui sont précisément placés sous ses ordres. Et l'un de ces tiers, pour ne citer qu'un exemple, se trouve obligé de quitter la chaleur hospitalière de son secrétariat pour se rendre sur une scène de crime. C'est justement pour cette raison qu'il descend les marches qui mènent à la rue Talcahuano en égrenant un chapelet d'insultes.

Ce tiers, c'était moi, le lésé qui, en son for intérieur, se doutait que le seul con de l'histoire n'était pas le juge ayant envie de jouer les premiers de la classe devant ses supérieurs de la cour d'appel, mais le pusillanime qui, par commodité ou distraction, n'avait pas fini ses

études de droit et ne pourrait jamais espérer mieux qu'un poste de chef administratif. J'étais donc comme un train qui arrive au terminus et découvre devant lui un butoir de bois et de fer, un signe évident – tu n'iras pas plus loin, mec –, une voie de garage, la fin d'un embranchement et rien d'autre. Et à compter de là, je verrais défiler une flopée de secrétaires qui me donneraient des ordres auxquels je devrais me plier car ce seraient mes supérieurs et qu'ils feraient partie de l'ordre des avocats, et tout autant de juges chargeant leurs secrétaires de me transmettre ces directives. C'était exactement ce qui venait de se passer puisque le juge avait établi que, dans chaque affaire d'homicide survenue pendant notre permanence, c'était au chef administratif du secrétariat d'aller superviser le travail de la police sur la scène de crime.

Je n'ai osé qu'une seule et unique fois, en tâchant de ne pas paraître arrogant, interroger l'éminent magistrat sur l'utilité de cette démarche. En principe, c'est à la police fédérale de fournir les premiers éléments de l'enquête. Son Honneur m'a répondu que peu importait, qu'il voulait pour sa part qu'on procède ainsi. Il ne m'a rien dit d'autre et, dans le silence qui a suivi, je me sentais comme un rat misérable qui doit taire ce que tout le monde sait. À savoir que le nouveau juge est un imbécile et que les secrétaires n'ouvriront pas la bouche. Que le secrétaire de la 18^e chambre ne pense pas s'insurger car il n'a que trop remarqué que son nouveau supérieur est un con de première, et s'apprête en conséquence à faire intervenir toutes ses relations pour mettre le cap sur une autre île où soufflent des vents plus favorables. Et que Julio Carlos Pérez, de la 19^e chambre, autrement dit la tienne, ton chef le plus direct, risque difficilement de s'apercevoir que le juge est con parce que lui l'est aussi, puissance dix. Autrement dit, tu es perdu. Que te reste-t-il ? Rien. Rien de rien. Tu peux toujours dire une neuvaine à saint Calixte pour que le con suprême pose sa candidature et parvienne vite à être nommé à la cour d'appel. Là, il se calmera peut-être, se sentira réalisé et passera dans la catégorie des cons parfaits, accomplis, pacifiques et contemplatifs qui occupent certains des bureaux les plus illustres de la Justice.

Mais rien de tout cela n'était arrivé et je me trouvais là, à demander au patron d'un kiosque quel autobus pouvait bien me conduire à l'angle des rues Niceto Vega et Bonpland. J'avais déjà mal au cœur en imaginant la scène qui m'attendait et j'essayais de me donner du courage, moins par pudeur que parce qu'il n'était pas question de flancher devant les nombreux flics qui seraient attroupés dans l'appartement, même si j'étais horrifié par la vue d'un cadavre, d'un cadavre frais, neuf, issu non pas de la loi naturelle de la vie et de la mort mais de la décision catégorique et sauvage d'un assassin qui traînait dans le coin. Je songeais à tout cela quand j'ai pris mon ticket,

que j'ai gardé pour justifier mes frais, et suis allé m'asseoir au fond de l'autobus parce que j'en avais pour un moment avant d'arriver à Palermo, puis j'ai continué de pester sans desserrer les dents, me reprochant de ne pas avoir eu l'once de discipline, la pointe de ténacité, le soupçon d'opiniâtreté qui m'auraient permis de devenir avocat.

Dès que j'ai tourné le coin de la rue, la fanfaronnade stérile que déploie la police dans ce genre d'affaire m'a soulevé le cœur. Trois voitures de patrouille, une ambulance, une dizaine de flics qui allaient et venaient sans rien faire, mais peu disposés à se retirer. N'ayant pas l'intention de leur donner satisfaction en leur montrant mes faiblesses, je me suis avancé d'un pas vif en palpant la poche arrière de mon pantalon. J'ai agité ma carte sous le nez du premier agent qui m'a barré le passage et, sans daigner lui accorder un regard, je lui ai dit que j'étais le chef du secrétariat de la 49^e chambre d'instruction et que je voulais voir l'officier chargé de l'enquête. Le type en uniforme a agi selon la logique de fer qui lui permettait d'arpenter sans douleur les sentiers de la police : obéir à tous ceux qui avaient un galon de plus que lui sur leurs manches, envoyer paître ceux qui en avaient un de moins. Même sans épaulettes, mon ton péremptoire me plaçait dans la première catégorie, en sorte qu'après avoir esquissé un salut militaire maladroît il m'a prié de le suivre « à l'intérieur ».

C'était une vieille maison divisée en plusieurs appartements auxquels on accédait par un couloir latéral très laid, mais bien entretenu, que quelques pots de géraniums tentaient inutilement d'égayer par endroits. À deux ou trois reprises, nous avons dû nous tourner de côté pour ne pas nous heurter aux policiers qui sortaient de l'avant-dernier appartement. J'ai calculé qu'au total ils étaient plus de vingt, et j'ai à nouveau ressenti du dégoût en pensant au plaisir morbide que beaucoup éprouvent lorsqu'ils font face à des drames, comme dans les accidents de chemin de fer auxquels j'ai dû me résigner à force de prendre quotidiennement la ligne Sarmiento. Je n'ai jamais compris les badauds qui se groupent autour du train à l'arrêt pour voir entre les roues et les rails le corps abîmé de la victime et assister au travail sanglant des pompiers. Pensant que c'était ma propre lâcheté qui me dérangeait, je me suis forcé à m'approcher. J'ai été épouvanté à jamais, moins par l'atroce spectacle de la mort que par les expressions jubilatoires et festives de certains curieux. Comme s'il s'agissait d'une mise en scène gratuite montée pour leur plaisir, comme s'ils devaient tout retenir dans les détails pour rapporter fidèlement la scène à leurs collègues, ils observaient sans ciller, les lèvres légèrement entrouvertes dans un demi-sourire absorbé, ébloui.

Tout cela pour dire qu'après avoir passé la porte j'étais sûr de croiser beaucoup de ces regards sous les képis bleus.

J'ai pénétré dans une pièce bien tenue, dont les étagères modulaires étaient couvertes de bibelots et les murs d'ornements divers. La table et les six chaises avaient tant bien que mal trouvé à se caser entre ces quatre murs trop rapprochés, mais juraient avec les deux petits fauteuils et les objets de décoration. « Des jeunes mariés », me suis-je dit. J'ai fait quelques pas vers la porte qui s'ouvrait sur l'autre pièce, me heurtant aussitôt à un mur d'uniformes bleus placés en demi-cercle. Nul besoin d'être un cerveau pour comprendre que le corps était derrière. Certains agents gardaient le silence, d'autres échangeaient des commentaires à voix haute pour prouver leur virilité face à la mort, mais tous avaient les yeux rivés au sol.

« Je voudrais voir l'officier de service, s'il vous plaît », ai-je déclaré sans même formuler de question, d'un ton à la fois rude et las, histoire de montrer à cette bande de fainéants qu'ils me devaient un minimum de respect car je représentais une instance supérieure. En quelque sorte, je renouvelais au niveau du groupe l'expérience commandement-obéissance mise en pratique avec le petit brun qui m'avait interpellé sur le trottoir. Ils se sont tournés pour me regarder, puis j'ai entendu la voix de l'inspecteur Bâez au fond de la pièce. Lorsque les agents se sont poussés pour me laisser passer, je l'ai entraperçu, assis sur un grand lit.

Il n'y avait pas moyen d'arriver jusqu'à lui car le lit occupait presque toute la chambre et que le cadavre gisait à côté. Quand les agents se sont écartés, je me suis dit que je devais aller voir la morte si je ne voulais pas passer pour une mauviette.

Je savais que c'était une jeune femme car l'homme qui avait appelé au tribunal à 8 h 05 m'avait annoncé, dans l'étrange jargon que les policiers semblent employer avec un plaisir évident, qu'il s'agissait d'un « NI féminin, jeune ». Je trouvais parfois drôle, souvent agaçante cette prétendue neutralité du langage, comme s'ils étaient censés parler comme des légistes. Pourquoi ne pas dire simplement que la victime était une jeune femme non identifiée d'un peu plus de vingt ans ?

Elle avait dû être jolie malgré la couleur violacée de sa peau à cause de la strangulation et son visage crispé, figé par l'horreur et le manque d'oxygène, ce qui n'avait rien de surprenant. Mais il y avait chez cette femme une noblesse que même sa fin atroce n'avait pu effacer. Accablé, j'étais quasiment sûr que les policiers pullulaient parce qu'ils pouvaient se délecter en regardant impunément la belle morte dénudée qu'on avait poussée violemment au pied du lit, où elle gisait en position dorsale sur le parquet de bois clair.

Bâez s'est levé et dirigé vers moi en contournant le grand lit. Il m'a

serré la main sans un sourire. Je le connaissais assez pour savoir qu'il aimait son travail, mais ne se repaissait pas de la douleur qui en était à l'origine. S'il n'avait pas mis dehors les voyeurs en uniforme, c'est qu'il ne leur avait pas prêté attention, qu'il savait qu'ils faisaient partie du folklore national ou peut-être pour ces deux raisons. Je lui ai demandé si l'équipe de légistes était arrivée. Le temps se chargerait par la suite de me démontrer que jamais je n'aurais l'occasion de rencontrer un policier aussi honnête et lucide qu'Alfredo Báez, mais, ce matin-là, cette réalité faisait encore partie de toutes les choses que j'ignorais, si bien que j'ai pris la liberté de m'indigner en lui reprochant de laisser ses hommes effacer les empreintes de la scène du crime. Si je l'avais pratiqué davantage, j'aurais compris que cette apparente négligence cachait en vérité la fermeté résignée de l'homme qui évolue au milieu d'un troupeau d'idiots condamnés à le rester. Il a tourné une ou deux pages de son carnet et m'a communiqué tout ce qu'il avait vérifié jusqu'alors.

— Liliana Colotto. Vingt-trois ans. Institutrice. Mariée depuis le début de l'année dernière à Ricardo Agustín Morales, guichetier à la Banque de la Province de Buenos Aires. La voisine de derrière nous a dit qu'elle avait entendu crier à huit heures moins le quart. Elle a regardé dans son judas. Comme sa porte est juste au bout du couloir, elle est aux premières loges pour tout surveiller. Elle a vu sortir un homme de petite taille. Elle pense qu'il est brun ou châtain foncé. Après, elle m'a un peu cassé les pieds en essayant d'établir une distinction entre un individu brun ou châtain foncé. On voit qu'elle n'a pas souvent l'occasion de discuter, la vieille... Elle était étonnée parce que, en général, le mari de Liliana Colotto sort travailler tôt. À sept heures, sept heures et quart. Or elle a entendu du bruit plus tard. Le type qui est sorti de l'appartement n'a pas refermé derrière lui. La vieille a donc attendu le dé clic de la porte qui donne sur la rue, puis elle s'est glissée dans le couloir. Elle a appelé la jeune femme, qui n'a pas répondu. Voilà, c'est tout, a déclaré Báez en tournant la dernière page. Enfin... elle s'est approchée et elle a aperçu la jeune femme depuis la porte, allongée là où vous la voyez maintenant, immobile, et elle nous a téléphoné.

— Et l'homme qui est sorti... ça aurait pu être le mari ?

— Pas d'après la vieille. Je lui ai concrètement posé la question et elle m'a répondu que non. Le mari est grand et blond, et l'homme qu'elle a vu sortir de l'appartement était petit et très brun. Ensuite, elle s'est énervée et s'est mise à pester contre la femme, qui recevait de la visite alors que son mari était parti depuis à peine vingt minutes. Je ne suis pas encore allé lui annoncer la mauvaise nouvelle... Vous pouvez m'accompagner si vous voulez... Il travaille dans une agence de cette banque... J'ai l'adresse par ici... C'est à Buenos Aires.

Des pas ont résonné dans l'entrée, suivis de quelques saluts formulés à voix basse.

— Ah, te voilà ! a lancé Báez à un homme obèse qui tenait une mallette à la main. Tu passes quand tu veux, hein ? Ici on ne fait que glander.

Le nouveau venu n'avait apparemment pas l'intention de relever cette pique. Il prenait son temps. Il a longuement examiné le corps, s'est accroupi, puis relevé. Il a posé sa mallette sur le lit et en a tiré des instruments et une paire de gants de chirurgie.

— Pourquoi tu ne vas pas te faire foutre, Báez ? a-t-il enfin riposté, mais sans emphase.

— Parce que je suis ici, à t'attendre comme un con, Falcone.

Le légiste n'a pas jugé utile de poursuivre cette discussion et a commencé son travail. Avec des gestes délicats, comme si la jeune femme pouvait encore souffrir de ses attouchements, il lui a légèrement écarté les jambes. Il a tâtonné sur le lit et posé une main sur sa mallette, qu'il a tirée pour en extirper une sorte de canule et un tube de laboratoire. J'ai levé les yeux. Je ne voulais pas m'infliger ce spectacle impressionnant. Sur la commode, il y avait un vase rempli de fleurs artificielles et la photo d'un couple âgé. Les parents du mari ou ceux de la victime ? Un crucifix était accroché au-dessus du lit et, sur les deux tables de chevet, trônait un petit cadre en forme de cœur contenant la photo de jeunes mariés à l'expression tendue, retenue.

Je les imaginais le jour de leur mariage, dans le studio du photographe. À l'évidence, ils ne roulaient pas sur l'or, mais elle avait insisté pour qu'ils accomplissent ces rites initiatiques. Je me sentais misérable d'explorer ainsi l'intimité et le passé de cette femme, un peu comme si je m'étais attardé sur le parquet de la chambre et sur son corps nu et froid. Falcone s'est relevé un moment plus tard en soufflant.

— Alors ? a demandé Báez.

— Violée et étranglée. Je te le confirmerai plus tard, mais c'est quasiment sûr, a répondu le légiste en ouvrant une armoire d'occasion.

Il en a sorti une couverture légère que le jeune couple utilisait probablement en été, car elle était soigneusement pliée sur un rayonnage, l'a tendue sur le corps de la jeune femme d'un geste vif et assuré. Je me suis dit qu'il devait être célibataire ou que sa femme l'obligeait à faire le lit. Quelles que soient les raisons de sa délicatesse, je lui savais gré de cette marque de respect.

— Les gars chargés de relever les empreintes sont en route. Ils en trouveront peut-être si l'équipe de branleurs que j'ai croisée dans le couloir n'a pas collé ses mains partout...

— Arrête, Falcone, je ne suis pas aussi bête que ça, s'est défendu

Báez, plus las qu'irrité. Je vais voir le mari là où il bosse. Vous venez ? a-t-il ajouté à mon intention.

— J'arrive, ai-je lâché d'un ton neutre, tâchant de ne pas trahir mon envie désespérée de filer de là au plus vite.

J'aurais fait n'importe quoi pour quitter cette chambre mortuaire.

La porte était bloquée par trois ou quatre policiers qui bavardaient à voix haute.

— Nom de Dieu ! a tonné Báez qui, comme tous les officiers, criait sur ses subordonnés à la moindre occasion, comme si c'était là un moyen formidable et économique de les cantonner dans l'humilité et la soumission. Barrez-vous d'ici ! Allez vous rendre utiles ! Celui que je chope à se tourner les pouces sera de permanence ce week-end !

Obéissants, les agents se sont dispersés.

6

J'ai eu une sensation bizarre en entrant dans la banque, une grande salle carrée aux murs couverts de larges panneaux de marbre froid. Du plafond exagérément haut pendaient à intervalles réguliers de longs tubes au bout desquels étaient suspendues de vieilles lampes tulipes qui éclairaient faiblement les lieux. Une file continue de hauts guichets en formica gris et aux parois de verre séparait l'espace réservé aux employés du reste de la salle. Un garçon de bureau frottait les vitres sans entrain, à hauteur des orifices circulaires permettant de communiquer avec les clients. Moi qui déteste les pièces gigantesques, j'ai pensé que travailler là quotidiennement devait être horrible, et l'image rassurante du secrétariat du tribunal m'est venue à l'esprit, avec ses rayonnages surchargés de dossiers du sol au plafond, ses couloirs étroits, sa légère odeur de bois ciré.

Mais mon impression d'étrangeté était liée à autre chose. Dès que j'ai franchi la porte en emboîtant le pas à Báez, j'ai embrassé rapidement du regard la vingtaine d'employés qui, à cette heure-là, n'avaient pas encore ouvert leurs guichets, mais semblaient déjà absorbés par leur tâche. Je me disais que l'atroce nouvelle n'avait pas encore de destinataire précis. Du moins tant que le vigile de l'entrée n'aurait pas gagné le fond de la salle ni soulevé le battant d'un des guichets pour aller du côté du personnel et se diriger jusqu'à l'homme concerné. Tout en passant les employés en revue, je me demandais à quoi ressemblait Morales. J'essayais de me rappeler les photos de mariage sur les tables de chevet, mais, sans doute trop pressé, trop anxieux quand je m'étais trouvé dans son appartement, je n'en avais gardé aucun souvenir.

J'avais le sentiment que la tragédie survolait les vingt individus présents sans se décider à désigner l'un d'eux en particulier. C'était évidemment ridicule car il n'y avait qu'un seul Ricardo Agustín Morales. Les autres n'avaient rien à voir avec lui et échapperaient au drame que nous allions bientôt lui annoncer. Mais tant que le vigile ne se serait pas arrêté devant l'un des hommes qui travaillaient là, tous (du moins les jeunes) me faisaient l'effet de cibles mobiles, de victimes qui seraient quelques secondes plus tard frappées par un hasard épouvantable qui ferait de l'un d'eux (contre tous les pronostics, quelles que soient les probabilités et au mépris des certitudes qui nous

permettent en tant qu'humains de surmonter l'angoisse terrifiante de savoir que ce que nous aimons peut disparaître d'un instant à l'autre) le destinataire d'une nouvelle bouleversante.

Le vigile a contourné plusieurs bureaux et s'est penché à l'oreille d'un jeune homme qui additionnait le montant de chèques sur une grosse calculatrice. Je commençais à compatir à distance, mais, comme si les faits s'accordaient soudain avec ma théorie selon laquelle le drame hésitait avant de se poser sur les épaules de l'intéressé, l'employé a pointé la main vers une porte qui venait de s'ouvrir au fond de l'immense salle. J'ai alors eu l'impression que ce geste avait sauvé le garçon qui additionnait ses chèques du calvaire imminent d'avoir perdu sa femme.

Báez et moi avons suivi des yeux le bras du vigile et, dans un mouvement théâtral presque synchrone, la porte du fond a laissé apparaître un homme jeune et grand dont les cheveux gominés étaient plaqués en arrière. Il avait une petite moustache sérieuse, portait une veste bleue et une cravate au nœud serré, et s'est avancé, encore libre de son abominable destin, jusqu'au bureau où le regardaient, curieux, le vigile et son jeune collègue.

Báez lui a fait savoir qu'il voulait lui parler. « Maintenant, ai-je pensé. Cet homme vient à l'instant d'entrer dans un tunnel interminable dont il ne ressortira probablement pas de toute sa vie. » Il a levé les yeux vers nous, d'abord surpris, puis méfiant. Le vigile avait dû lui dire que nous étions tous deux policiers. C'est toujours pareil. Les gens tendent à simplifier. Un policier, tout le monde sait ce que c'est. Le chef administratif du secrétariat de la chambre criminelle d'un tribunal d'instruction est une espèce déjà plus exotique. Nous étions là, prêts à planter nos couteaux dans la veine jugulaire de ce gamin qui nous regardait sans se résoudre à paniquer.

Je me suis approché du battant du guichet qu'il venait de soulever pour nous rejoindre. J'avais décidé de me présenter, mais de laisser Báez parler. Nous aurions bien le temps de lui expliquer qui de nous deux était policier ou fonctionnaire de la Justice. Báez était habitué à annoncer des décès, mais moi, je n'avais aucune raison d'être là, de voir comment on pulvérisait la vie d'un jeune employé de banque. J'étais le témoin obligé de cette scène à cause de ce connard de Fortuna Lacalle et de son envie impérieuse de devenir au plus vite juge à la cour d'appel.

Pendant que Báez, le jeune veuf et moi nous serrions dans la cuisine exigüe de la banque, je pensais que la vie est bizarrement faite. Je me sentais triste mais... qu'est-ce qui me mettait dans cet état, au juste ? Certainement pas le trouble, la pâleur, les yeux écarquillés et à la dérive de ce gosse à qui Báez venait d'apprendre le meurtre de sa femme à leur domicile. Sa douleur non plus. On ne voit pas la douleur, tout simplement parce qu'elle n'est pas visible. En aucune circonstance. On décèle tout au plus certains de ses signes extérieurs, que j'ai toujours perçus comme une mascarade plus que comme des symptômes. Comment un homme peut-il exprimer l'angoisse atroce de son âme ? En pleurant à chaudes larmes et en poussant des hurlements ? En bredouillant des mots dénués de sens ? En gémissant ? En sanglotant ? Toutes ces manifestations possibles de la souffrance ne faisaient à mes yeux qu'insulter la douleur, la rabaisser, la profaner, la placer au même niveau que des échantillons gratuits.

Tandis que j'observais le visage atterré de Morales et que j'entendais Báez parler d'une identification à la morgue, j'ai cru comprendre que ce qui nous émeut parfois dans la douleur d'autrui est la peur atavique qu'elle nous atteigne. En 1968, marié depuis trois ans, je croyais, je préférais croire, je voulais croire de tout mon cœur ou cherchais désespérément à croire que j'étais amoureux de ma femme. Et tout en considérant ce corps effondré sur une banquette défoncée, ces petits yeux scrutant la flamme bleue du brûleur, cette cravate au nœud serré qui tombait comme un fil à plomb entre les jambes écartées, ces mains crispées sur les tempes, je me mettais à la place de cet homme mutilé qui n'avait plus de vie et m'horrifiais de cela.

Morales n'arrivait pas à détacher son regard de la flamme qu'il avait lui-même allumée cinq minutes plus tôt, dans l'intention de nous faire du maté, lorsque nous n'avions pas encore interrompu sauvagement le fil de son existence. Et je pensais savoir ce qui se passait dans la tête de ce gamin qui répondait par monosyllabes, comme un automate, aux questions que lui posait méthodiquement Báez. Il ne se souciait pas de l'heure à laquelle il était sorti de chez lui ce matin-là, ne cherchait pas davantage à se rappeler par le menu combien de personnes avaient la clef de son appartement ni s'il avait

vu un individu suspect aux abords de l'immeuble. Il me paraissait plus probable qu'en plein naufrage il ait fait l'inventaire de tout ce qu'il venait de perdre.

Sa femme n'irait plus faire les courses avec lui, ni ce soir-là ni aucun autre ; elle ne lui offrirait plus son corps d'albâtre, ne serait pas enceinte de leurs enfants, ne vieillirait pas à ses côtés, ne se promènerait pas avec lui sur la plage de Punta Mogotes, ne rirait pas aux larmes devant un épisode particulièrement drôle des *Three Stooges*, sur Canal 13. Je ne connaissais pas encore ces détails, que Morales finirait par me raconter plus tard, mais le visage ébranlé de cet homme me disait que son avenir était laminé.

Quand Báez lui a demandé s'il avait des ennemis, je n'ai pu m'empêcher au fond de moi d'avoir envie de lui rire au nez. À part quelqu'un à qui Morales aurait oublié de rendre la monnaie ou d'apposer le cachet payé sur la facture d'électricité... qui aurait pu en vouloir à ce gamin qui, après lui avoir imperceptiblement répondu par la négative, était retombé dans l'observation impavide de la flamme bleue du brûleur ?

Les minutes s'écoulaient et l'interrogatoire de Báez se perdait dans des détails qui ne nous intéressaient ni l'un ni l'autre, Morales et moi. Je voyais son expression s'opacifier, ses traits se relâcher lentement, devenir plus neutres, les larmes et la sueur qui avaient perlé un moment sur sa peau sécher. Comme si, après s'être calmé, vide d'émotions et de sentiments, une fois retombé le nuage de poussière de sa vie mise en pièces, Morales pouvait regarder un peu plus loin, envisager son avenir et constater qu'assurément, sans aucun doute, il se réduisait au néant.

— C'est bon, Benjamin. Affaire classée.

Pedro Romano avait lâché ces mots d'un air triomphal, accoudé sur mon bureau, en me glissant sous le nez un papier avec deux noms manuscrits. Il venait de raccrocher le combiné après une longue discussion où avaient alterné les exclamations vociférées (pour ne laisser planer aucun doute sur le fait qu'il s'occupait d'un dossier très important) et d'interminables monologues murmurés sur le ton de la conspiration. Dans ma distraction initiale, je m'étais demandé pourquoi il venait téléphoner dans mon secrétariat au lieu de rester dans le sien, puis je me suis aperçu que le juge Fortuna se trouvait dans le bureau du secrétaire Pérez et j'ai compris que Romano voulait se faire mousser. Comme je ne faisais pas de vagues et que, naturellement, j'ignorais toutes les répercussions que les événements de la journée allaient avoir dans les années à venir, je trouvais plus drôle qu'ennuyeux de voir Romano se donner autant de mal pour éblouir ses supérieurs. Jouer les employés modèles devant un juge me semblait un peu pathétique, mais ne pas se rendre compte que le juge

en question était un insigne crétin qui ne remarquerait rien me laissait sans voix. J'ai cependant été profondément surpris quand, après sa conversation téléphonique, Pedro Romano m'a annoncé que l'affaire était résolue. Il m'a tendu le papier sur lequel il avait écrit deux noms et m'a regardé, l'air de dire : « Là, je viens de te rendre service, pourtant je n'étais pas obligé, vu que c'est ton secrétariat qui est chargé de ce dossier. »

— Des ouvriers qui travaillaient dans l'appartement n° 3. Ils changeaient les revêtements de sol.

Apparemment, Romano estimait que le style télégraphique entrecoupé de silences théâtraux accentuait le côté dramatique de son scoop. J'aurais bien voulu savoir comment un type aussi limité s'était débrouillé pour devenir chef d'un secrétariat, puis je me suis dit qu'un bon mariage peut faire des miracles. Sa femme n'était ni particulièrement belle, ni particulièrement sympathique, ni particulièrement intelligente. Elle était surtout la fille d'un colonel d'infanterie, mérite non négligeable dans l'Argentine d'Ongama. Repenser à leur cérémonie de mariage et à tous ces képis verts ne faisait que m'agacer davantage.

— Ils l'ont vue passer. La fille leur a plu. L'idée a germé dans leurs têtes, a poursuivi Romano, passant de l'identification des assassins à la reconstitution du crime. Ils ont remarqué que le mardi, le mari partait travailler tôt. Ça leur a donné du courage. Ils se sont lâchés.

S'il continuait à parler comme un télégramme, je n'allais pas tarder à l'envoyer se faire voir ailleurs. J'ai eu un faux espoir quand il a cessé de s'appuyer sur mon bureau, mais il ne s'était redressé que pour se laisser choir sur une chaise qu'il a rapprochée de moi en deux ou trois coups de hanche, puis il a replongé ses yeux dans les miens.

— Ils sont allés trop loin et ont fini par la massacrer.

Romano s'est tu. Il s'attendait sans doute à une grande ovation ou à être mitraillé par les flashes des reporters photo.

— Qui t'a donné cette info ? ai-je demandé pour risquer aussitôt une supposition. Sicora ?

— Exactement. Pourquoi ?

J'ai décelé pour la première fois une très légère pointe de doute dans sa voix.

Allais-je l'insulter ou laisser couler ? J'ai choisi la solution pacifique. Le lieutenant Sicora, de la brigade des homicides, était connu pour se défilier. Il détestait contacter les gens, marcher dans la rue et faire le travail propre à un enquêteur. Je crois que, hormis le blanc des yeux, il n'avait rien en commun avec Báez. Sicora échafaudait ses hypothèses dans son salon et jetait le discrédit sur le premier imbécile venu en l'accusant d'un crime. Ce qui me mettait en rogne dans cette histoire, ce n'était pas d'entendre parler de Sicora,

mais d'apprendre que Romano avait bu ses paroles comme du petit-lait. Sicora était un connard et un fainéant, tout le monde le savait. Comment Romano pouvait-il l'ignorer ? Ne serait-ce qu'en écoutant les bruits de couloir, il était dans l'obligation de savoir comment se déroulait une enquête préliminaire.

Mais je ne voulais pas m'énervier. Romano était malgré tout un collègue et j'avais assez d'expérience dans le métier pour savoir que les offenses verbales sont longues à cicatriser.

— Mais... ce n'était pas Báez qui s'occupait de cette affaire ? ai-je demandé histoire de dévier légèrement le cours de la conversation.

Ma délicatesse n'a pas été payée de retour.

— Il faut croire que Báez n'est pas Spencer Tracy et ne peut pas tout gérer, tu ne crois pas ? a-t-il rétorqué avec une froideur ironique.

J'en avais par-dessus la tête, et le peu de patience qui me restait filait comme du sable entre mes doigts.

— Non. Encore moins si c'est ce connard, ce crétin de Sicora qui doit mener l'enquête à sa place.

Romano ne m'a pas renvoyé son gant pour l'affront qu'il venait d'essuyer. Il s'est lancé dans une énumération en s'aidant des doigts de sa main gauche, comme si, malgré mon comportement, il acceptait de me mettre au courant.

— Ils sont deux. Deux ouvriers. Ils travaillaient dans l'appartement situé à l'avant de l'immeuble. Ils ne sont pas du quartier et personne ne les connaît. Tu te rends compte ?

Il s'est tu brusquement, se demandant s'il devait ou non me révéler ce qu'il savait. Puis il a secoué la tête et relevé le menton, finalement décidé à divulguer l'argument décisif.

— En plus, ce sont des petits basanés qui ont une dégaine de voyous, si tu vois ce que je veux dire...

À l'époque, encore jeune ou tendre, ou peut-être les deux, j'avais du mal à traiter mes collègues de salauds. La conduite de Romano m'incitait néanmoins à réviser mon seuil de tolérance. Plus d'une fois, je l'avais vu dégommer des détenus pauvres au teint hâlé. Je l'avais également surpris entourant de mille attentions les avocats plus ou moins célèbres de la profession.

— Ah, si tu comptes les poursuivre à cause de la couleur de leur peau, préviens-moi, ai-je murmuré, lâchant ce que j'avais sur le cœur.

Je pensais même ajouter : « Attends un peu, je vais voir quel article du Code pénal on peut leur appliquer », mais je craignais que cette pique trop naïve ne ruine mon effet. Romano faisait visiblement de gros efforts pour ne pas m'insulter, et quand il a repris la parole, sa sympathie tiédasse du début avait disparu.

— Je vais au commissariat. Sicora m'a dit qu'ils étaient mûrs pour l'interrogatoire.

— Mûrs ? ai-je répété, sur le point d'exploser. Dans ce cas, tu peux être sûr qu'ils ont été tabassés ! J'y vais moi. N'oublie pas que c'est mon dossier.

En principe, je n'appréciais pas le zèle juridique de certains collègues, qui employaient le possessif pour parler des dossiers, mais ce type m'avait fait monter la moutarde au nez. Mes parents m'avaient appris à ne jamais insulter quelqu'un ouvertement, raison pour laquelle j'ai pris sur moi, passé ma veste et lui ai dit au revoir d'un ton sec. Je me suis juste permis de claquer la porte un peu plus fort que nécessaire.

Je suis entré dans le commissariat sous le masque de matamore que j'arborais devant les uniformes et qui, en général, faisait son effet. J'ai attendu deux minutes après m'être fait annoncer, puis Sicora est venu m'accueillir, un sourire satisfait aux lèvres. Son ami Romano n'avait manifestement pas jugé utile de lui dire que j'étais en colère.

— Ils sont prêts à passer aux aveux, s'est-il exclamé en brandissant deux chemises cartonnées d'où dépassaient de nombreux formulaires. Sébastian Zamora. Paraguayen, 38 ans, ouvrier. Il habite à Los Polvorines. Et l'autre s'appelle José Carlos Almandós, 26 ans, ouvrier aussi. Lui, au moins, il est argentin, mais il vit à Ciudad Oculta.

— Vous avez interrogé d'autres personnes ? ai-je soufflé en m'efforçant de paraître naturel.

Sicora me regardait, la bouche entrouverte.

— Vous avez parlé de cette piste aux témoins ? Je veux dire, ceux dont Báez a pris les dépositions.

— Pas encore. J'ai appelé au tribunal, et Romano m'a dit de foncer, qu'il se chargeait de prévenir le mari et que...

— Je ne vous parle pas du mari, l'ai-je coupé, mais de la voisine qui occupe l'appartement du fond, qui a vu le meurtrier sortir et a appelé la police, ou avec les propriétaires des autres appartements, notamment le n° 3, où travaillaient ces types.

À sa mine déconcertée, j'ai compris que son imbécillité était si abyssale que je ne risquais pas d'en voir le fond.

— Ne me dites pas que vous n'avez pas consulté le travail de Báez !

Il n'a pas pipé mot.

— Apportez-moi les papiers de Báez et emmenez-moi voir les suspects.

Sicora était trop bête pour protester ou se plaindre des ordres que lui donnait un civil. Il est allé chercher les déclarations mais ne m'a pas conduit auprès des ouvriers. C'était mauvais signe. Je me suis installé tant bien que mal derrière un bureau chargé de papiers qui donnait presque dans le couloir menant aux cellules. Je venais d'ouvrir le dossier de Báez quand je suis tombé sur la déposition d'une certaine Estela Bermúdez. Je l'ai lue avec attention, puis reposée. J'ai levé vers Sicora des yeux qui, j'imagine, devaient lancer des étincelles.

— Vous avez lu la déclaration d'Estela Bermúdez ?

Sicora a dévié le regard pendant quelques secondes, comme s'il sondait sa mémoire ou réfléchissait à la réponse qu'il allait me donner, puis s'est tourné à nouveau vers moi en fronçant les sourcils.

— C'est qui, cette femme ?

Je m'y attendais.

— La propriétaire de l'appartement n° 3, Sicora.

Il se savait complètement perdu dans ce dossier.

— Quand Báez l'a interrogée, ai-je poursuivi d'un ton neutre qui me paraissait la meilleure manière de l'humilier, elle lui a dit que deux ouvriers travaillaient chez elle, mais qu'ils n'étaient venus ni le lundi ni le mardi. Le lundi, ils devaient travailler sur la terrasse mais il a plu toute la journée, et le mardi, le sol n'était pas encore sec et ils ne pouvaient pas poser le revêtement goudronné. Ils l'ont prévenue par téléphone et sont convenus avec elle de reprendre le travail jeudi.

Je lui ai tendu le papier pour qu'il le lise mais, drapé dans ce qui lui restait de dignité, Sicora a contre-attaqué.

— Et alors ? Ils ont très bien pu inventer cette histoire et aller quand même tuer la fille avant de mettre les voiles.

— Mais dites-moi, Sicora, vous n'avez donc pas lu, dans cette déclaration et dans celles des autres occupants de l'immeuble, que la porte qui donne sur la rue est toujours fermée à clef, et que par conséquent ils doivent sortir pour l'ouvrir et la fermer quand ils ont de la visite ? Tout cela est mentionné dans les dépositions, sans parler du témoignage de la voisine, qui dit et répète que l'assassin était seul.

J'ai soulevé la liasse de déclarations et l'ai poussée vers lui, sur le bureau, mais Sicora ne l'a pas prise. Il me regardait, l'air de plus en plus défait. J'ai eu un frisson en comprenant pourquoi.

— Emmenez-moi voir les suspects, ai-je lâché d'un ton péremptoire.

Il a bondi, comme monté sur ressorts.

— C'est-à-dire... qu'ils sont en train de manger. On vient de leur servir leur soupe.

J'ai insisté.

— Je ne peux pas attendre ni revenir plus tard. Je veux les voir. Et j'aimerais que vous me mettiez assez vite en contact avec Báez.

Sicora a encore hésité un moment, puis il a appelé et un agent a surgi du fond du couloir conduisant aux cellules.

— Accompagnez monsieur, il veut voir les deux... les deux détenus.

Il y avait quatre cellules de chaque côté du couloir. Nous nous sommes arrêtés devant la dernière, sur la gauche. Je n'ai senti aucune odeur de nourriture. L'agent a déverrouillé la porte qui s'est ouverte en grinçant. La lumière était allumée. J'ai vu deux hommes allongés

sur des paillasses, face à face. L'un dormait et n'a pas bougé quand nous sommes entrés. L'autre, couché sur le dos, les bras repliés sur la tête, s'est tourné pour nous voir. Je l'ai salué, il a bredouillé une réponse. Nous nous sommes regardés un instant.

— Allez me chercher Sicora, ai-je ordonné à l'agent qui m'accompagnait.

L'homme était indécis.

— Je ne peux pas vous laisser seul dans la cellule, a-t-il protesté.

C'en était trop.

— Alors appelez-le ou je vous colle un procès !

Il est sorti.

— Comment vous sentez-vous ? ai-je demandé à l'homme en tâchant de dissimuler ma rage et mon effarement.

Il a esquissé un sourire sous la croûte de sang sec qui s'étendait au-dessus de sa bouche. Il avait perdu ses dents de devant et j'aurais juré que c'était récent. Essayant tant bien que mal de faire bonne figure, il m'a dit qu'il avait un peu moins mal, mais que son compagnon avait reçu de nombreux coups de pied dans les côtes, qu'il avait longuement pleuré avant de parvenir à s'endormir.

L'agent est revenu. Sicora était parti.

— Dans ce cas, allez me chercher le commissaire ! ai-je crié, indigné.

— Il est en train de déjeuner.

— Je m'en fous ! ai-je hurlé.

Il n'était pourtant pas dans mes habitudes de traiter les autres comme un sergent-chef.

Trois heures plus tard, j'étais de retour au tribunal. Au lieu de passer par mon secrétariat, je suis directement allé trouver Romano. J'ai traversé les étroits défilés qui séparaient les bureaux et contourné les hauts meubles de classement sans saluer personne. Romano lisait le journal d'un air distrait. Cette fois, c'était à moi de lui agiter une feuille sous le nez.

— Écoute-moi bien. Je sors de la cour d'appel et je viens de porter plainte contre toi et ton grand connard de pote, Sicora, pour tentative d'extorsion d'aveux sous la contrainte. Sur ma demande, des légistes sont en ce moment en train d'examiner tes deux suspects.

J'essayais de ne pas exploser. Romano avait baissé son journal et semblait pensif.

— Je donnerais ma main à couper que l'idée de les massacrer vient de toi, pas de cet idiot de Sicora. Il les a tabassés pour jouer les héros et rester en bonnes relations avec le tribunal. Gros con. Si tu veux débrouiller quelqu'un, je te conseille de le faire toi-même et de te débrouiller pour qu'il ait quelque chose à se reprocher, parce que, en l'occurrence, tu es tombé sur deux pauvres travailleurs honnêtes.

J'ai tourné les talons, laissant la copie de ma plainte sur le bureau voisin. Les employés me regardaient, évidemment stupéfaits.

— Quand tu auras fini de la lire, renvoie-la à mon secrétariat.

J'aurais sans doute dû me taire. Il fallait vraiment tirer sur la corde pour me mettre en rogne, mais une fois que c'était fait, j'avais du mal à me calmer.

— J'ai toujours pensé que tu étais un peu demeuré, Romano, mais je me suis trompé. Enfin, oui, tu es con, ça c'est sûr, mais tu es surtout un gros, un énorme salaud.

J'ignorais alors toutes les embûches que j'avais semées ce jour-là sur mon chemin et dont je n'allais pas tarder à pâtir. Je suppose que dans la lie du présent, personne ne peut deviner les signes des tragédies futures.

J'ai pris la décision de faire tout mon possible pour aider Ricardo Morales en fin d'après-midi, lors de notre première conversation, dans un bar situé au 1400 de la rue Tucumán. Installés à une table devant la fenêtre à guillotine qui nous séparait du trottoir, nous regardions la pluie se calmer après une averse torrentielle.

Depuis que j'avais engueulé Romano et que je m'étais assis en soupirant pour ne pas exploser, j'avais pris conscience que le pauvre veuf avait dû se dépêcher de courir jusqu'au tribunal, convaincu qu'on lui révélerait le nom des meurtriers. Il n'avait en effet pas tardé et, vingt minutes plus tard, on frappait deux coups timides contre la haute porte du secrétariat.

— On vous demande, chef, m'a annoncé l'un des jeunes employés après l'avoir invité à entrer d'un ton impersonnel.

J'ai levé la tête en songeant que si le petit nouveau me vouvoyait, c'est que j'avais franchi le seuil de la maturité.

— J'ai reçu un coup de fil au travail, m'a dit Morales en me voyant surgir dans l'espace réservé aux visiteurs.

Peut-être se souvenait-il de m'avoir vu à la banque, avec Báez.

— Oui, je suis au courant, ai-je lâché, incapable de lui donner plus de précisions.

Je pensais qu'il allait me demander s'il y avait vraiment « du nouveau » dans cette affaire, si les assassins venaient d'être démasqués. Tout dépendait de ce que ce crétin de Romano lui avait raconté, s'il avait choisi de lui annoncer l'information en adoptant le ton de *La Nation* ou plutôt le style du tabloïd *Crónica*. À ma grande surprise, Morales se contentait d'attendre, très tendu, les mains posées sur le comptoir en bois, sans détacher ses yeux des miens.

C'était pire que s'il avait parlé, car je percevais son silence comme celui d'un homme abandonné, persuadé que rien ne se passera comme il a osé le rêver secrètement. Sans doute est-ce pour cela que je lui ai proposé d'aller prendre un café. Je savais pourtant qu'en agissant ainsi je violais les règles les plus élémentaires de la neutralité judiciaire. Pour me rassurer, je me suis dit que je le faisais par compassion ou pour réparer d'une manière ou d'une autre la stupide précipitation de Romano.

Nous avons pris le hall qui donnait sur la rue Tucumán, où tombait

une pluie battante balayée par des rafales de vent. Nous avons traversé la rue inondée en évitant les flaques. Morales m'a suivi docilement, se collant aux vitrines, se faufilant sous les stores pour éviter d'être trempé. Calme ou apathique, il s'est laissé guider jusqu'au coin de rue suivant, puis m'a emboîté le pas dans un café de la rue Uruguay. Nous nous sommes assis devant une fenêtre et il a accepté un café que j'ai commandé au serveur d'un signe de la main, après quoi nous sommes restés sans rien dire.

— Quel temps de chien, vous ne trouvez pas ? ai-je demandé, histoire de sortir du mutisme gênant dans lequel nous commençons à nous empêtrer.

Le regard perdu, Morales a longuement fixé le trottoir sous le déluge.

— Nous vous avons demandé de venir, ai-je soufflé, me sentant dans l'obligation corporative d'employer un collectif qui me plaçait bien malgré moi au même niveau que ce salaud de Romano, mais j'ai quelque chose à vous dire en particulier.

Je m'embrouillais encore. Par quoi commencer ? En lui disant que nous nous étions « trop vite emballés pour rien », que j'étais désolé ?

— Ne vous en faites pas, a murmuré Morales en se tournant enfin vers moi, un léger sourire aux lèvres. Vous m'avez tout dit.

Je l'ai regardé, interloqué.

— Ce « mais » que vous venez d'employer...

Même si je ne comprenais pas où il voulait en venir, j'ai ouvert la bouche pour lui répondre.

— Vous avez dit : « Nous vous avons demandé de venir, mais... », a-t-il ajouté en remarquant mes tentatives pour me tirer de ce bourbier. C'est suffisant. J'ai compris. Si vous m'aviez dit : « Nous vous avons demandé de venir, et... » ou « Nous vous avons demandé de venir parce que... », ça n'aurait pas été pareil. Or vous avez utilisé ce « mais »...

Il s'est à nouveau concentré sur la pluie et j'ai cru un instant, à tort, qu'il avait fini de parler.

— C'est le mot le plus faux jeton que je connaisse, a-t-il repris sans s'adresser à moi en particulier, mais comme s'il poursuivait à voix haute, par pure distraction, un monologue intérieur. « Je t'aime, mais... » ; « C'est peut-être vrai, mais... » ; « Ce n'est pas grave, mais... » ; « J'ai essayé, mais... »... Vous voyez ? C'est un mot merdique qui ne sert qu'à dynamiter ce qu'il y avait, qui aurait pu être possible mais qui n'est pas.

J'observais le profil de cet homme qui regardait tomber la pluie. Je l'avais pris pour un gentil gamin à l'horizon limité dont l'univers venait de s'écrouler, mais ses paroles et son ton étaient ceux d'un individu rompu à la douleur. Il semblait s'être préparé depuis toujours

à la pire des défaïtes.

— Ça me simplifie les choses, ai-je bredouillé.

Un peu honteux, je voyais dans cette sage mélancolie un moyen de me débarrasser de l'étrange culpabilité qui me tenaillait.

— Allez-y, je vous écoute.

Morales a tourné sa chaise vers moi, comme si cela l'aidait à focaliser son attention sur ma personne ou pour éviter la contemplation hypnotique de la pluie.

Je lui ai tout raconté, heureux de ne plus avoir à employer un collectif destiné à masquer les responsabilités de Romano et Sicora dans cette affaire. Qu'ils aillent au diable. Pour conclure, je lui ai dit que j'étais allé à la cour d'appel et que j'avais porté plainte contre eux. J'attendais que les médecins légistes examinent les coups et blessures dont les ouvriers avaient été victimes.

— Les pauvres types, a murmuré Morales. Ces gars-là les ont mis dans un drôle de pétrin.

Il avait parlé d'un ton neutre, si dénué d'émotion qu'il donnait l'impression de parler de quelque chose qui lui était totalement étranger. Je craignais que Morales désapprouve mon geste, qu'il s'entête obstinément à prendre pour argent comptant la piste que Romano et l'autre imbécile avaient tracée en n'écoutant que leur stupidité. Je commençais à comprendre que ce gamin était trop intelligent pour trouver une consolation dans une résolution qui ne serait pas la bonne.

— Et si on l'attrape, que lui fera-t-on ? demanda-t-il en observant de nouveau la pluie qui était devenue un léger crachin.

Inévitablement, je me suis rappelé les termes du Code pénal, qui condamnerait l'assassin à la réclusion à perpétuité éventuellement assortie d'une peine accessoire d'emprisonnement pour une durée indéterminée, parce qu'il avait commis un meurtre ayant « pour objet soit de préparer ou de faciliter un délit, soit de favoriser ou de cacher un autre délit ». Il me semblait qu'aucune vérité ne pouvait blesser cet homme pour la bonne et simple raison qu'il avait été touché au plus profond de son âme et de son être.

— C'est un meurtre au premier degré. Article 80-7 du Code pénal. Réclusion à perpétuité.

— La prison à vie..., a répété Morales comme s'il faisait un effort pour prendre toute la mesure de cette idée.

Il n'avait pas dit « perpète », comme le font presque tous ceux qui méconnaissent le droit et reprennent le jargon entendu dans les films. Il continuait de me surprendre.

— Ça vous déçoit ? ai-je risqué.

J'avais peur d'avoir été insolent en lui posant une question aussi personnelle. Après tout, nous ne nous connaissions pas. Morales s'est

tourné vers moi, le visage soudain empreint d'une perplexité qui m'a paru sincère.

— Non, a-t-il répondu au bout d'un moment. Ça me semble juste.

Je me suis tu. Peut-être fallait-il que je lui explique que même si on le condamnait à la peine accessoire de réclusion à perpétuité définie à l'article 52 du Code pénal, s'il n'était pas récidiviste, l'assassin obtiendrait la liberté conditionnelle après vingt ou vingt-cinq ans. Mais j'avais le sentiment que cette précision lui ferait encore plus mal. Alors que je regardais ses yeux rivés sur le trottoir, j'ai constaté qu'il fronçait les sourcils, contrarié. J'ai glissé un coup d'œil dehors. Il avait cessé de pleuvoir et le soleil éclairait les rues mouillées, faisant miroiter les flaques d'eau comme s'il brillait d'un éclat inédit.

— Je déteste ça, a-t-il déclaré brusquement, croyant sans doute que je savais de quoi il parlait. Je n'ai jamais supporté de voir apparaître le soleil après un orage. Pour moi, un jour pluvieux doit l'être du matin au soir. Qu'il fasse beau le lendemain, pourquoi pas ? Mais que le soleil surgisse quand on ne l'attend pas... Quand il pleut, le soleil est un intrus malvenu.

Il a gardé le silence et souri d'un air absent.

— Ne vous faites pas de souci pour moi. Je suis sûr que vous pensez que je travaille du chapeau à cause de ce drame. Mais ce n'est pas aussi grave que ça.

Je ne savais pas quoi dire, mais une fois encore Morales ne semblait pas attendre de réponse de ma part.

— J'adore les jours de pluie. Depuis mon enfance. J'ai toujours trouvé bizarre que les gens disent qu'il fait « mauvais » quand il pleut. Mauvais pour qui ? Vous-même, vous me l'avez fait remarquer en sortant du tribunal, n'est-ce pas ? Enfin, j'imagine que c'était juste histoire de dire quelque chose, parce que vous étiez mal à l'aise et que vous ne saviez pas comment meubler ce silence. De toute façon, peu importe.

J'étais muet comme une carpe.

— Non, vraiment, c'est naturel. Je suppose que c'est moi qui suis bizarre, mais je trouve injuste que la pluie ait aussi mauvaise presse. Quant au soleil... je ne sais pas, mais tout paraît simple quand il fait beau. Comme dans les films avec Palito Ortega^{2}. Cette candeur me fait sortir de mes gonds. On fait trop de publicité au soleil, voilà pourquoi je n'aime pas qu'il apparaisse les jours où il fait soi-disant mauvais. Apparemment, il trouve insupportable que ceux qui ne l'idolâtrèrent pas puissent profiter de la pluie de temps en temps.

Je le regardais d'un air absorbé. Je ne l'avais jamais entendu faire un discours aussi long.

— Pour moi, un jour parfait est un jour comme celui-ci, a dit

Morales en agitant les mains comme un réalisateur mimant une scène d'action. Une matinée chargée de nuages, quelques coups de tonnerre et une bonne pluie qui ne s'arrête pas. Pas une grosse averse, non, parce que les idiots qui vénèrent le soleil râlent encore plus quand la ville est inondée. Une bonne pluie bien régulière me suffit. Il faut qu'elle dure jusque tard dans la nuit, que je puisse m'endormir en l'écoutant tomber. Et s'il y a un ou deux coups de tonnerre à ce moment-là, je suis comblé.

Il s'est tu, se remémorant peut-être une nuit comme celle qu'il venait de décrire.

— Mais ça..., a-t-il maugréé en grimaçant de dégoût, ça, c'est de l'esbroufe.

Je n'arrivais pas à détacher mon regard du visage de Morales, toujours tourné vers la rue, visiblement déçu. Je tendais à croire que mon travail me rendait insensible aux émotions. Pourtant ce garçon affalé sur sa chaise avec l'inertie d'un épouvantail venait de mettre des mots sur une impression que j'avais toujours eue depuis l'enfance. C'est à cet instant précis que je crois avoir pris conscience que Morales me rappelait beaucoup, sans doute trop ma propre personne, du moins celle que j'aurais été si je m'étais lassé de feindre l'aplomb et la vigueur, d'endosser tous les matins un costume qui n'était qu'un déguisement. C'est probablement pour cette raison que j'ai décidé de faire mon possible pour lui venir en aide.

Tout en sachant que le moment de classer ce dossier allait bientôt arriver, j'essayais de le différer par le moyen le plus banal et le plus inutile que je connaissais, qui consistait à effacer cette cause de ma mémoire chaque fois qu'elle se rappelait à moi. Mais on ne peut rien contre le destin, et ma résistance futile n'a pas empêché cet instant de survenir avec une ponctualité implacable, réduisant à néant mon petit jeu de report et d'aveuglement forcé.

J'étais assis dans l'espace qui m'était réservé au secrétariat, un jour de la fin du mois d'août, et rédigeais une décision de mise en liberté quand j'ai vu arriver Pérez avec un dossier qu'il a laissé tomber sur le verre de mon bureau en produisant un léger bruit.

— Tiens, je te laisse l'homicide de Palermo. C'est un non-lieu.

Dans le jargon du métier, « me laisser l'homicide » signifiait qu'il fallait que je rédige une décision sur le « dossier Palermo », le quartier où le meurtre s'était produit (car nous ne savions pas comment l'identifier autrement), et le « non-lieu » était la conséquence directe de la décision de justice que Pérez me demandait d'écrire : trois mois d'instruction sans piste positive, pas de renseignements nouveaux permettant de poursuivre l'enquête. C'était clair comme de l'eau de roche. Affaire classée. Ce n'était pas la première fois que j'étais chargé de rédiger un acte de ce genre. Dans les causes plus simples, je demandais à mes subordonnés de s'en occuper. Mais là, je résistais. Je ne me battais plus pour l'homicide de Palermo mais pour la mort de la femme de Ricardo Agustín Morales, que je m'étais proposé d'aider dans la mesure du possible. Jusque-là, il fallait reconnaître que ma marge de manœuvre avait été assez réduite.

J'ai repoussé le dossier sur lequel je travaillais et approché la chemise bleue intitulée « Liliana Emma Colotto/Homicide ». J'ai feuilleté son contenu et n'ai guère été surpris. L'ouverture d'instruction demandée par la police, avec la déclaration de l'officier qui était arrivé le premier sur la scène du crime, informé par la voisine du fond. La description du corps. La demande d'autopsie. La note attestant que le tribunal d'instruction – c'est-à-dire moi – avait été prévenu. Moi recevant la nouvelle, à moitié endormi sur le grand bureau du juge, et ce tocard de Romano sautant de joie. Les dépositions de témoins recueillies par Báez. Les photos de la scène du

crime. Je les ai passées en revue rapidement et j'ai cru reconnaître la pointe de ma chaussure tout près de la main de la victime, sur l'un des plans obliques que les policiers avaient pris en se tenant du côté droit de la pièce. J'ai vite tourné les feuilles du rapport d'autopsie – ces descriptions m'écœuraient –, mais je me suis arrêté sur les conclusions des légistes.

Viol... mort par strangulation... et cette troisième conclusion ? Je n'y avais pas prêté attention lorsque j'avais reçu le rapport quelques semaines plus tôt. Même si cela semblait incroyable, cette histoire était capable de décupler la douleur au-delà de la mort. J'ai poursuivi ma lecture, pris d'une angoisse subite, sans découvrir d'autres éléments inattendus. Ensuite venait la terrible parodie de Romano et Sicora avec les ouvriers : deux petites feuilles décrivant les conditions dans lesquelles l'enfoiré de Sicora avait arraché des aveux « spontanés » aux deux pauvres types. Puis la copie de ma plainte pour coups et blessures auprès de la cour d'appel et le rapport du légiste sur les lésions des deux détenus.

J'ai pensé à Romano, comme chaque fois que je passais devant son bureau vide. Il avait été jugé et suspendu préventivement dès que j'avais déposé ma plainte. Au début, j'avais craint que ses employés m'en tiennent rigueur – après tout, nous étions des collègues –, mais ils me traitaient avec une telle cordialité que j'en étais venu à me demander s'ils ne me remerciaient pas secrètement de les avoir débarrassés de ce crétin. J'ai continué à avancer dans le dossier. Il me restait peu de pages à parcourir. Le renvoi des documents du commissariat au tribunal, les déclarations des témoins à notre secrétariat, où ils s'étaient contentés de certifier qu'ils avaient dit la vérité. Enfin, un rapport d'autopsie complémentaire (une étude de viscères sans grand intérêt que j'ai préféré ignorer, redoutant le pire).

En tournant la dernière page, j'ai constaté qu'on avait porté au crayon, dans la marge, la date du début de l'affaire. Pérez avait respecté les consignes formelles du juge : « Toute affaire émanant du commissariat sans qu'il y ait ni suspects ni coupables reconnus doit être liquidée en deux mois, trois au maximum. » Si seulement Fortuna Lacalle avait soutenu ce principe parce qu'il était rigoureux ! Mais non, il avait établi ces règles par pure médiocrité. « Moins il y a de causes, mieux on se porte », telle était sa devise. De là sa manie de classer au plus vite les dossiers sans pistes valables, qu'il s'agisse de meurtres ou d'homicides.

Je connaissais la suite. J'allais glisser un papier à en-tête dans la machine, écrire la formule d'introduction consacrée, puis une dizaine de lignes concluant au non-lieu et demandant à la police de poursuivre ses recherches afin de trouver les coupables. Tout cela pour sauver les apparences car, dans les faits, ce document était le certificat

de décès du dossier : affaire définitivement classée.

J'ai feuilleté encore une fois le contenu de la chemise bleue. Il n'y avait vraiment rien de rien. Fortuna avait beau être un fumier et Pérez un lèche-cul, ils avaient cent pour cent raison. J'ai relu le rapport d'autopsie et ses conclusions, me demandant si Morales savait ce que je venais d'apprendre. Sans doute pas. J'ai pensé à cette jeune et jolie femme. Jeune, jolie, violée, morte et tuée sur le parquet de sa chambre à coucher.

Je devais le dire à Morales. J'étais persuadé qu'il y avait dans l'esprit de cet homme une grande place pour la douleur, mais pas pour le mensonge. Lui annoncer cette nouvelle après lui avoir appris que le dossier croupirait aux archives était cependant trop cruel. Il ne le supporterait pas.

J'ai pris une gomme dans le premier tiroir du bureau et effacé soigneusement la date portée dans la marge du dernier document, que j'ai reformée avec la délicatesse un peu hésitante qu'on a quand on imite une écriture. Je lui avais soustrait trois mois. Je me suis levé pour laisser le dossier sur une étagère, sachant d'expérience que personne n'y toucherait pendant des dizaines d'années, à moins que je n'en donne l'ordre. Ni le juge ni le secrétaire ne se soucieraient de cette cause. J'ai regagné mon bureau et suis resté longtemps à mordiller le capuchon de mon stylo, songeant à la meilleure façon d'expliquer à Morales que lorsqu'elle avait été violée et assassinée, sa femme était enceinte de presque deux mois.

Téléphone

Chaparro sait que s'il l'appelle, il le regrettera, mais la perspective d'entendre le son de sa voix exerce sur lui un attrait irrésistible, comme tout ce qui la concerne. Voilà pourquoi il a progressé pas à pas, déplorant son geste à chaque instant, depuis qu'il en a eu l'idée jusqu'à ce qu'Irene décroche.

Pour commencer, il s'est dit qu'il avait besoin d'un renseignement précis sur cette instruction. Est-ce bien sûr ? Il pense tout d'abord que oui, car au bout de trente ans, des tas de petits détails (dates, lieux, enchaînement précis de certains faits) sont devenus flous dans sa mémoire. Mais il nuance aussitôt cette idée en songeant que ce sujet l'obsède démesurément. Est-il vraiment important de savoir si cette affaire est restée en sommeil cinq mois et non six ? Il n'est pas en train de rédiger une peine de détention préventive, mais de raconter un drame dont il a eu l'honneur douteux d'être à la fois le témoin et l'acteur. Tant de rigueur est par conséquent inutile. Mais ce raisonnement sensé ne l'empêche pas de s'obstiner à vouloir relire le dossier. Deux jours s'écoulaient, durant lesquels il remplit deux pages qui finiront à la corbeille, puis il s'avoue enfin que le réexamen de ce dossier est un prétexte on ne peut plus clair pour rendre visite à Irene.

Elle sait qu'il « est en train d'écrire un livre », il le lui a dit. Parfait. Il est logique qu'un écrivain ait besoin de vérifier des informations anciennes. Génial. Le dossier est aux archives générales, dans le sous-sol du palais de justice. Pour se faciliter l'accès à cette cause, le meilleur raccourci consiste à passer un coup de fil amical à la juge d'instruction de la chambre où l'affaire a été traitée. Ça tombe sous le sens. Il aura ainsi l'occasion d'aller prendre un café avec Irene et pourra se donner des airs d'écrivain en activité. Elle aime son projet et elle est encore plus jolie quand elle parle de choses qui l'enthousiasment. C'est donc une très bonne excuse. Alors pourquoi cette nervosité ? Pourquoi faire marche arrière au moment de l'appeler ? Précisément parce que tout cela n'est qu'un vulgaire prétexte, un alibi pour aller la trouver. Or à la simple idée d'être devant la femme qu'il aime, Chaparro défaille.

Il connaît les employés des archives, qui sont pour la plupart entrés au tribunal après lui. S'il va les voir et demande à examiner un dossier, il doute qu'ils refusent. Et quand bien même ils le feraient, il

peut toujours demander à Garcia, le jeune secrétaire, d'intercéder en sa faveur en appelant de la chambre. Alors pourquoi recourir à Irene ?

Parce qu'il a envie de rester seul cinq minutes avec elle, retranché derrière une bonne excuse. Sans cet écran, il en est incapable. Même s'il le voulait, il ne le pourrait pas. Se dire qu'il va se consumer de l'intérieur, s'embrouiller dans ses propos, trembler et avoir des sueurs froides en sa présence le terrorise.

Ces craintes sont ridicules. Il n'est pourtant plus un enfant. Pourquoi ne pas lui dire la vérité, tout simplement ? Aller la trouver dans son bureau et lui laisser entendre ce qu'il éprouve pour elle ? En tant qu'adultes, ils devraient se comprendre à demi-mot. Chaparro pourrait avec élégance insinuer combien elle compte à ses yeux, et Irene n'aurait plus qu'à imaginer le reste.

Pourquoi n'y arrive-t-il pas ? Parce que c'est comme ça, précisément. Chaparro a tu ses sentiments pendant si longtemps qu'il préfère emporter la vérité dans sa tombe plutôt que de lui en donner une version édulcorée, diététique, facile à digérer.

Il ne peut pas arriver devant elle et lâcher avec naturel : « Tu sais, Irene, je voulais te dire que je t'aime comme un fou depuis trente ans, avec un peu moins d'intensité pendant les nombreuses années où nous ne travaillions pas ensemble. »

Chaparro va incessamment, comme un automate, de la cuisine à la salle à manger, ouvre et ferme le réfrigérateur une bonne cinquantaine de fois. Il est tellement obnubilé par son projet qu'il passe et repasse devant son bureau sans même songer que toutes ces feuilles éparpillées sont malgré ses pronostics pessimistes l'embryon d'un livre abouti.

Il considère à nouveau le téléphone, comme si l'appareil était susceptible de lui venir en aide, puis il se précipite dessus et son poulx s'accélère. Avant même d'avoir composé le numéro en entier, il regrette son geste mais continue, décidé à matérialiser son désir tout en hésitant. Avancer en reculant, tel est le mélange d'espoir et de cynisme qui a toujours marqué sa vie.

Il fait son numéro direct. Il n'a aucune envie que ses anciens employés sachent qu'il l'a appelée. Elle décroche à la troisième sonnerie.

« Oui, bonjour ? » C'est sa voix. Chaparro est toujours surpris par ce signe imperceptible qui marque l'indépendance de la femme qu'il adore par rapport aux convenances. En général, quand on commence à travailler au tribunal, on reprend de ses collègues la formule bureaucratique consacrée pour répondre au téléphone, et on annonce d'une voix monocorde « Secrétariat » ou « Tribunal ». Si on est vraiment très poli, on peut ajouter un « bonjour ». Ce n'est pas le cas d'Irene.

Depuis le premier jour qu'elle a passé entre ces murs, elle débute ses conversations par ce « Oui, bonjour ? » chaleureux et familier, à croire qu'elle bavarde avec sa grand-mère. Chaparro en sait quelque chose parce qu'il a été son premier supérieur hiérarchique. Il venait d'être nommé chef administratif du secrétariat lorsque Irene est arrivée en tant que stagiaire. Plus tard, il a regretté sa décision de ne pas la tutoyer quand on la lui a présentée. Il avait été éduqué dans le plus grand respect des femmes, même des jeunes filles à peine sorties du secondaire qui lui tendaient la main et le saluaient d'un laconique « Enchantée ». « Comment ça va ? Nous sommes ravis de vous avoir parmi nous », lui avait-il dit. Chaparro avait à l'époque vingt-huit ans, dix de plus que sa nouvelle stagiaire, et il était convaincu qu'un supérieur doit toujours garder ses distances vis-à-vis de ses subordonnés. Il avait chancelé légèrement en croisant son regard – car cette fille avait une de ces façons de plonger ses yeux dans les siens – et senti que ses iris d'un noir de jais lui décochaient une flèche. Il avait masqué son trouble en s'empressant de lui lâcher la main et s'était déchargé sur le greffier, à qui il avait demandé de lui expliquer les rudiments de son travail. En pleine période d'audiences, surmenés, ils l'avaient affectée au téléphone. Au quatrième ou cinquième « Oui, bonjour ? », Chaparro avait jugé bon de lui faire comprendre que d'un strict point de vue tenant aux usages de la profession, il était préférable qu'elle décroche en disant « 19^e secrétariat » au lieu de saluer comme si elle répondait de chez elle, avec cordialité. Elle s'épargnerait ainsi la perte d'un temps précieux pendant lequel l'interlocuteur, surpris par son excentricité, se demanderait s'il avait fait le bon numéro. Mais avant même d'avoir fini de lui exposer ses idées, Chaparro s'était senti très bête, sans savoir si cette impression était liée à l'imbécillité de son conseil ou à l'expression discrètement amusée d'Irene. Elle avait cependant hoché la tête, comme pour lui signifier qu'elle acceptait sa remarque. Mais quand la sonnerie du téléphone avait retenti quelques minutes plus tard, elle avait répété sa formule très peu juridique. Il n'y avait dans sa voix ni provocation ni défi, raison pour laquelle Chaparro, incapable de se fâcher, avait estimé que l'affaire était close.

Irene a toujours répondu au téléphone de la même manière, comme maintenant, au mois d'août, trente ans après leur première rencontre. Il a fait les cent pas dans son appartement, soulevé et raccroché le combiné une bonne vingtaine de fois et fini par décider – ou par ne plus pouvoir éviter, car chez lui les grandes résolutions se prennent plutôt ainsi – de l'appeler au bureau. Alors il entend ce « Oui, bonjour ? » qui le met dans tous ses états.

Alibis et départs

Benjamin Chaparro va droit vers le bureau de la juge. Il ne passe ni par son secrétariat ni par la 18^e chambre. Il est tellement troublé de revoir Irene qu'il a peur de croiser quelqu'un, sûr qu'on remarquera comme le nez au milieu de la figure son air d'amoureux transi. Il frappe deux coups contre la porte. La voix d'Irene l'invite à entrer. Il passe la tête dans l'entrebâillement, d'un geste empreint de timidité involontaire que, personnellement, il déteste. Un sourire illumine le visage d'Irene quand elle le voit.

— Entre, Benjamin, entre.

Chaparro s'avance, le sang commence à lui monter aux joues. Est-ce visible ? Il la regarde en espérant qu'elle ne s'apercevra pas qu'il est tout autant ébloui par sa présence que le jour de leur rencontre. Elle est grande, a des traits anguleux. Autrefois, elle était plus osseuse. Les années ou les maternités ont joliment, sans excès, arrondi son corps. Ils s'embrassent sur la joue et ce n'est que lorsqu'ils s'asseyent de part et d'autre du grand bureau en chêne que Chaparro expire l'air qui gonfle ses poumons depuis l'instant précédant le baiser. Maintenant il peut respirer calmement : n'ayant pas senti son parfum, il pourra peut-être fermer l'œil les deux ou trois nuits prochaines. Ils se sourient sans se parler, un peu gênés, comme s'ils se surprenaient l'un l'autre en train de faire quelque chose d'amusant, mais de répréhensible. Chaparro retarde le moment de parler car il la voit rougir, ce qui le rend étrangement heureux. Quand elle le regarde droit dans les yeux et semble lui poser une question qui ne concerne en rien son alibi, il sent qu'il a perdu l'initiative et doit revenir au livret mental qu'il s'est assigné en entrant.

Il lui dit ce dont il a besoin et, pour se justifier, se lance dans un bref résumé de « son livre ». D'une voix enthousiaste, il lui fait une synthèse de cette histoire qu'elle ne connaît que superficiellement, au travers de ce que Chaparro et les autres dinosaures du tribunal lui ont raconté. Quand il a terminé, Irene le regarde d'un air amusé.

— Tu veux que j'appelle les archives ?

— Si tu peux... j'aimerais bien, répond-il en avalant sa salive.

— Pas de problème, Benjamin, dit-elle en fronçant légèrement les sourcils. Mais ils te connaissent mieux que moi.

« Merde », pense Chaparro. Son alibi est-il donc si mauvais ?

— Le problème, c'est que, comme tu le sais, cette affaire date de Mathusalem, bredouille Chaparro, sentant qu'il a grillé ses cartouches.

— Oui, tu me l'as déjà dit. Tu venais juste de me faire nommer à la 11^e chambre quand cet homicide a eu lieu, n'est-ce pas ?

Y a-t-il une intention cachée dans ces termes ? Si c'est le cas, Irene est plus perspicace que ne le croit Chaparro. En 1967, au mois d'octobre plus précisément, il avait rêvé d'elle. À l'époque, Irene était stagiaire depuis deux semaines et Chaparro avait renoncé à lui faire adopter la formule de rigueur pour répondre au téléphone. Il s'était réveillé en tremblant. Il n'avait pas divorcé et cherchait encore à se persuader que lui et Marcela formaient un couple parfait. Il avait donc jugé préférable d'oublier cette histoire, mais les cinq nuits suivantes il avait de nouveau rêvé d'elle. Dans son dernier songe, Irene était si vivante et l'éclat de sa peau nue si convaincant que, lorsqu'il s'était réveillé pour constater que rien de tout cela n'était vrai, il avait eu envie de pleurer. Ce matin-là, il s'était rendu au bureau, fermement résolu à se débarrasser de cet amour dévorant. Il avait téléphoné à tous les collègues en qui il avait un tant soit peu confiance et n'avait pas tari d'éloges sur une stagiaire arrivée récemment, qui débutait dans le métier, faisait des études de droit et méritait un emploi rémunéré. Chaparro était un jeune homme respecté et sans doute apprécié, si bien que quelques mois plus tard on lui avait fait une proposition. Il était sorti du silence dans lequel il s'était muré tout ce temps pour lui annoncer la bonne nouvelle. Irene avait sauté de joie, une joie qui avait fait mal à Chaparro. Qu'elle n'ait pas été triste signifiait qu'elle ne laissait rien derrière elle au secrétariat. Sans regrets. Il songea que c'était logique : elle était fiancée à un garçon appelé à devenir ingénieur, un ami de ses frères aînés. À cause de cet amour dévastateur, Chaparro était mal à l'aise vis-à-vis de Marcela. Se savoir infidèle et découvrir qu'Irene ne l'aimait pas avait accru son sentiment de solitude. Il se disait que c'était mieux ainsi et préférait arracher par la racine une plante qui, quoi qu'il fasse, resterait stérile.

C'était en mars 1968, peu avant l'affaire du meurtre de la femme de Morales. Après, il l'avait perdue de vue. Le tribunal répondait à une logique bizarre : quelqu'un travaillant deux étages en dessous passait ni plus ni moins dans une autre dimension. Il n'eut plus de ses nouvelles jusqu'en février 1976, lorsqu'elle fut parachutée secrétaire dans ses services. Elle était désormais avocate et avait été nommée à ce poste. Là encore, le moment n'était guère approprié pour que Chaparro puisse tenter quoi que ce soit. Séparé de Marcela plusieurs années auparavant, il était libre, mais lorsqu'ils s'étaient revus, Irene avait franchi la porte du secrétariat précédée d'un ventre de six mois de grossesse. Chaparro apprit (pour se préserver et s'épargner la douleur de savoir qu'elle avait une vie dans laquelle il ne jouait aucun

rôle, il avait jusqu'alors préféré faire la sourde oreille quand il entendait parler d'elle) qu'elle avait épousé deux ans plus tôt l'ancien étudiant devenu ingénieur et qu'elle attendait son premier enfant.

Lorsqu'elle était revenue de son congé maternité, Chaparro n'était plus là. Elle trouva surprenant qu'il ait accepté un poste au tribunal fédéral de San Salvador de Jujuy mais on lui fit comprendre, à mi-voix, que le juge Aguirregaray le lui avait suggéré en personne. Même si Irene ne s'intéressait guère à la politique, au ton doucereux et conspirateur qu'on avait pris pour lui expliquer cette mutation, elle saisit la teneur du message. Chaparro était en danger de mort, voilà pourquoi il avait déserté Buenos Aires pendant l'hiver glacial de 1976.

Les années suivantes, chacun reçut des bribes d'informations sur la vie de l'autre. Chaparro sut qu'Irene avait continué de gravir les échelons : procureur en 1981, secrétaire à la cour d'appel un ou deux ans plus tard. De son côté, elle apprit qu'il était rentré à Buenos Aires en 1983, alors que la dictature touchait à sa fin. Il avait épousé une femme de Jujuy dont il divorça dans les années 1980, époque durant laquelle ils ne se virent quasiment pas, se croisant parfois dans la rue pour n'échanger que quelques mots. Irene découvrit par la suite que la femme de Chaparro s'appelait Silvia et qu'ils n'avaient pas eu d'enfants. Chaparro, quant à lui, savait qu'elle était toujours en ménage avec son ingénieur et que leurs trois filles grandissaient en toute quiétude.

Ils se revirent quelques années plus tard, en 1992. Cela faisait un moment déjà que Chaparro s'était séparé de sa deuxième femme, persuadé qu'il valait mieux finir prudemment ses jours dans la solitude. Il n'était à l'évidence pas fait pour le mariage. À plus de cinquante ans, le moment était peut-être venu de se passer des femmes. Prêt à se priver de leur présence, il n'avait cependant pas prévu que, au début de l'année, le juge Alberti prendrait sa retraite et qu'Irene le remplacerait.

Quand ils se retrouvèrent face à face, dans le bureau où ils sont à présent, ils se regardèrent comme deux vétérans d'une guerre à laquelle n'avaient participé que de jeunes recrues. « On se connaît déjà », déclara Irene en souriant. Chaparro eut alors l'impression que vingt-cinq ans s'étaient peut-être écoulés depuis la série de rêves qui l'avaient ébranlé au plus profond de son être, ses sentiments n'avaient pas changé. Elle n'avait pas le droit de sourire ainsi. Elle était encore la femme d'Arcuri, l'ingénieur. C'était le genre d'obstacle que Chaparro n'avait pas l'intention de contourner, en tout cas pas à son âge. Il la salua donc en lui serrant la main et lui lança un épouvantable « Comment allez-vous, Votre Honneur ? » qui établit une distance prudente entre eux deux. Elle accepta cette limite et leurs relations furent cordiales et réservées pendant deux ans, même s'ils se

voyaient huit ou neuf heures par jour du lundi au vendredi.

Un matin comme les autres, sans prévenir, Irene se mit à le tutoyer. Avec le naturel qui la caractérisait, un lundi, elle s'adressa à Chaparro dans les termes suivants : « Comment ça va, Benjamin ? Dis, j'aurais besoin que tu m'aides à rédiger la mise en liberté de Zapata, tu veux bien ? » Chaparro avait bien voulu. Et les années avaient passé, jusqu'à ce qu'il lui annonce qu'il allait prendre sa retraite. Avait-elle été surprise de l'apprendre ? L'éternel optimiste qu'était Chaparro par certains côtés crut voir sur son visage une expression de tristesse contenue et d'étonnement mal dissimulé. Mais il n'y avait aucune raison à cela. Au tribunal, tout le monde était censé être au courant. Qu'il parte la dérangeait donc tant que ça ?

Peu importait. Chaparro préféra mettre un terme à toutes ces élucubrations. Il se demanda s'il devait lui déclarer sa flamme et décida qu'il n'en était pas question. Agir ainsi, c'était reconnaître qu'il l'avait aimée pendant près de trente ans, lui avouer qu'il avait passé sa vie à l'adorer de loin. Non ! songea-t-il avec véhémence. Pendant tout ce temps, ils n'avaient pas partagé grand-chose, mais au fond de lui Chaparro savait qu'il n'avait jamais cessé de l'aimer et qu'un mélange de hasard, de bon sens et de lâcheté l'avait tenu à distance. Il était maître de son silence. S'il parlait, il finirait enlisé dans la vase de la compassion qu'elle lui témoignerait. Il voulait à tout prix éviter cette situation et n'avait pas envie de s'entendre dire : « Pauvre Benjamin, je ne savais pas... » Le simple fait de se formuler cette phrase fit monter en lui la colère et la honte. Que son amour meure donc avec lui, mais sans être souillé.

— Benjamin... c'est bien de cette affaire-là que tu parles ?

Chaparro sursaute. Irene le regarde en souriant, interrogative, et il se demande s'il a cet air idiot depuis longtemps. Probablement pas. Cette histoire aimée et douloureuse lui traverse souvent l'esprit sans forcément s'y attarder.

— Oui, c'est celle-là.

— Bon, eh bien j'appelle les archives.

Son regard se pose une seconde sur lui pendant qu'elle cherche le numéro dans son répertoire. Quand elle se baisse et se penche sur le carnet pour téléphoner, Chaparro se détend enfin. Il n'a plus mal au ventre. Au bout du fil, on décroche, elle salue avec naturel, comme à son habitude, et demande à parler au directeur du service. Elle a le sourire aux lèvres, les yeux grands ouverts et l'air abstrait qu'on prend pour s'adresser à quelqu'un qu'on ne voit pas. Elle est de profil, presque entièrement tournée vers la fenêtre, dans une position qui permet à Chaparro de l'observer à son gré. Mais il se contient. Il sait d'expérience qu'après l'avoir regardée un moment l'angoisse de ne pas pouvoir la serrer dans ses bras et l'embrasser doucement,

incessamment, va le reprendre. Il préfère donc fixer son attention ailleurs.

— C'est fait, Benjamin, lui annonce-t-elle en raccrochant. Il n'y a aucun problème pour que tu consultes ce dossier. Il faut dire qu'aux archives, même le carrelage sait qui tu es.

— Est-ce un compliment ou une plaisanterie sur mon grand âge, Votre Honneur ?

Elle prend un air grave. Seuls ses yeux continuent de sourire imperceptiblement.

— J'imagine que tant que tu n'auras pas besoin de nous, on ne te reverra pas dans les parages...

« Pour ce qui est d'avoir besoin de toi, si je m'écoutais, je resterais dans ce bureau jusqu'à la fin de mes jours », est la réponse que lui ferait Chaparro s'il en avait le cran.

Elle ne dit rien, se lève, approche son visage du sien et pose un baiser affectueux et sonore sur sa joue gauche. Chaparro sent l'épaisseur de ses lèvres, le léger chatouillis de ses cheveux, la tiédeur de son corps tout proche et un maudit parfum de sous-bois qui lui monte directement au cerveau, gagne ses souvenirs, ravive le désir de l'avoir pour lui et va lui coûter trois nuits et trois jours d'insomnie.

Archives

Entrer aux archives lui laisse toujours la même impression. Au début, un effet d'oppression, comme s'il descendait dans un tombeau. Puis, une fois à l'intérieur de ce cachot silencieux et obscur, lorsqu'il marche le long des couloirs étroits, flanqués de très hauts rayonnages remplis de dossiers, il a le sentiment singulier d'être en sécurité, à l'abri.

L'employé qui le guide le précède de quelques pas. Chaparro se dit qu'il est facile de lire le passage du temps dans la décrépitude de ceux qui nous entourent. Depuis combien d'années connaît-il cet homme ? Trente ? Il a probablement passé l'âge de la retraite, boite légèrement de la jambe gauche. À chacun de ses pas, son mocassin produit un léger bruit, comme si on passait du papier de verre sur les carreaux. Pourquoi travaille-t-il encore ? Chaparro suppose qu'après avoir été le gardien de cette catacombe paisible où les murs de paperasse étouffent les sons, le monde du dehors est sans doute pour cet homme l'équivalent d'une explosion assourdissante, confuse et désagréable. Songer qu'il n'est peut-être pas dans une prison mais dans un refuge le rassure.

Après avoir marché un moment, Chaparro est complètement désorienté dans ce labyrinthe mal éclairé. Le vieux s'arrête devant des étagères rigoureusement identiques aux mille autres qu'ils viennent de laisser derrière eux et, pour la première fois, il lève les yeux vers lui. Jusqu'à présent, il a progressé dans les rayonnages sans tourner la tête, bifurquant tantôt à droite, tantôt à gauche avec la détermination prudente d'une souris habituée à se déplacer dans le noir. Il tend les bras vers une étagère qui semble hors de sa portée, pousse un petit gémissement en forçant sur ses articulations mal en point, tire sur une pile de dossiers portant un numéro à cinq chiffres. Quand il l'a enfin attrapé, il se remet à marcher. Chaparro lui emboîte le pas jusqu'au bout du couloir et tourne après lui, sur la droite. Si les étroits corridors manquent d'éclairage, celui-ci est résolument plongé dans la pénombre, à tel point que Chaparro s'arrête le temps que ses yeux s'habituent à l'obscurité car il a peur de renverser quelque chose, égaré dans ce puits de ténèbres. Les pas de l'archiviste s'éloignent. Il a disparu, comme happé par un épais brouillard. Au bout de quelques secondes pendant lesquelles Chaparro sent monter en lui l'angoisse de

se retrouver seul, il entend un déclic : le vieillard vient d'allumer une lampe qu'il a posée sur une table nue. Une chaise branlante complète le mobilier du « coin lecture » que l'employé est apparemment en train de lui accommoder. Chaparro le rejoint, presque heureux d'échapper au trou noir et insondable du couloir.

Le vieil homme ouvre en deux mouvements experts le paquet de dossiers. Il laisse la corde de côté afin de pouvoir tout remettre en ordre quand le visiteur aura terminé. Il extirpe d'une pile le dossier demandé, qui comprend trois cahiers maintenus ensemble par une cordelette blanche, les pose délicatement sur la table et avance la chaise.

— Voilà, je vous laisse, dit-il d'une voix éraillée et aiguë, la voix d'un homme qui s'achemine résolument vers la vieillesse. Quand vous aurez fini, vous n'aurez qu'à tout laisser comme ça, je rangerai plus tard.

Il s'éloigne, puis s'arrête et se retourne, comme s'il venait de se rappeler quelque chose :

— Au fait, pour sortir, il faut avancer en diagonale. Aux intersections, vous tournez une fois à gauche, une fois à droite, et ainsi de suite, dit-il en accompagnant ses explications d'un geste vague de la main. Si vous entendez du bruit, ne vous inquiétez pas, ce sont ces saloperies de rats. Il y en a partout. On ne sait plus quoi leur mettre : poison, pièges... On a tout essayé. Chaque jour, je ramasse des cadavres de rats. Ils sont de plus en plus nombreux. Enfin, ils ne vous feront pas de mal, ils détestent la lumière.

— Merci, répond Chaparro.

Mais le vieux ne l'entend pas. Il a déjà tourné les talons et disparaît au bout du couloir.

Relieur

Dans la couture méthodique qui relie le dos des trois cahiers, Chaparro reconnaît la main experte de Pablo Sandoval. Comme toujours lorsque cet homme se rappelle à son souvenir pour des détails de ce genre, Chaparro songe combien il lui manque. C'était le meilleur employé qu'il ait jamais eu. Il apprenait vite, avait d'excellentes capacités de rédaction, une mémoire prodigieuse. Mais ce n'est pas tout. Comme chaque fois qu'il l'évoque, Chaparro se rend compte qu'il vient de commettre la même injustice à son égard. Il commence par louer les qualités de Pablo Sandoval en tant que fonctionnaire. Même si c'est vrai, ce n'est pas digne de lui. Pablo Sandoval était un collaborateur hors pair, mais, pour lui rendre justice, Chaparro doit préciser qu'avant d'être un employé exceptionnel, c'était surtout son ami.

Pourtant, lorsque après sa journée de travail Sandoval rassemblait ses affaires et prenait congé de lui, Chaparro devait prendre la précaution de s'assurer où il allait. Au bout de quelques minutes, il se penchait par la fenêtre du secrétariat. Si Sandoval traversait la rue Tucumán en direction de Córdoba, tout allait bien : son employé rentrait chez lui comme un homme sérieux, un bon mari. Si en revanche Chaparro ne le voyait pas sortir du tribunal, il s'attendait au pire. Cela signifiait que Sandoval avait pris le métro pour aller dans les bars miteux du Paseo Colon afin de se soûler jusqu'à ne plus pouvoir tenir debout. Dans ces cas-là, Chaparro fermait la fenêtre et téléphonait à la femme de Sandoval pour la prévenir que son mari rentrerait plus tard que prévu et qu'il le raccompagnerait. Elle soupirait, le remerciait et raccrochait.

Il travaillait encore un moment, probablement jusqu'à la tombée de la nuit, puis sortait par la porte réservée au personnel, qui donnait sur la rue Talcahuano, et allait manger quelque chose dans un café de l'avenue Corrientes. Peu avant minuit, il se rendait en taxi dans le quartier du Bajo et demandait au chauffeur de l'arrêter dans les deux ou trois bars que Sandoval fréquentait. Quand il l'avait trouvé, il lui tapait sur l'épaule, fouillait dans ses poches afin de voir s'il avait de quoi payer ses dernières consommations et mettait la différence. Après, il le soutenait jusqu'à la voiture et ils allaient chez lui. Quand ils arrivaient devant sa porte, la femme de Sandoval sortait de sous le

porche et s'empressait de régler la note. Chaparro n'insistait pas, c'eût été comme violer un accord tacite entre lui, la femme de Sandoval et même ce dernier. Il se contentait donc de le faire descendre devant l'entrée de l'immeuble, où l'épouse de Sandoval prenait la relève, sauf quand son mari était dans un état trop pitoyable. Alors

Chaparro devait le mettre au lit. « Mille mercis », murmurait-elle en lui adressant un petit sourire triste.

Le lendemain, Sandoval n'allait pas travailler. Il revenait le surlendemain avec de gros cernes sous les yeux et le visage ravagé. Quand il était d'humeur aussi sombre, Chaparro savait qu'il ne pouvait s'acquitter correctement de ses tâches habituelles. Il ne lui était d'aucune utilité, comme si l'alcool avait soudain effacé tous les repères de sa mémoire et les circuits insondables de son intelligence. Chaparro l'affectait alors à la reliure des dossiers. Sans piper mot, il posait sur son bureau du fil blanc et une aiguille de tapissier. Sandoval allait droit vers l'étagère où s'accumulait la paperasse et commençait son travail d'une main de maître. Avec des gestes de chirurgien, une aisance d'artiste et une solennité d'officiant, il avait tout d'un relieur expérimenté. Quand il avait terminé un dossier, chaque cahier était aussi parfait qu'un tome d'encyclopédie. Au bout de trois ou quatre jours, sa déprime passée, il s'approchait de Chaparro en souriant et lui rendait le fil et l'aiguille, comme s'il se déclarait lui-même apte à reprendre son service.

Il était mort au début des années 1980, quand Chaparro était à San Salvador de Jujuy. Embrasser sa veuve et lui rendre un dernier hommage avaient constitué des raisons suffisantes pour dépenser ses économies dans un billet d'avion, assister aux obsèques et, surtout, mettre pendant deux jours entre parenthèses sa peur de se faire tuer par un groupe d'assassins qui, en outre, se trompaient de cible.

Maintenant, près de vingt ans plus tard, Chaparro oublie un instant ce qu'il est en train de faire et tire sur le fil qui traverse l'un des tomes. Il le relâche et constate qu'il a la tension idéale, à croire que Sandoval lui a tacitement laissé ce cadeau pour lui rappeler qu'il est l'un des acteurs de l'histoire qu'il s'emploie à raconter. Il a raison.

Chaparro sourit en songeant que, dans toute sa subtilité, Sandoval aurait apprécié cet enchaînement de petits détails, cette infime résurrection, cette apparition biaisée dans l'hommage mérité que lui rend vingt ans plus tard son ami et supérieur, en empruntant la voie détournée de l'éloge posthume pour son travail de relieur.

Dossier d'instruction

Chaparro s'empare du premier cahier et l'approche de la lampe. Il est renforcé par deux feuilles en bristol. Sur la seconde est inscrit au marqueur noir et en capitales le nom de la victime : « LILIANA EMMA COLOTTO/HOMICIDE », suivi de l'adresse du tribunal. Sur la première, la page de garde : « Isidoro Antonio Gómez, meurtre au premier degré, art. 80-7 du Code pénal. » Chaparro ouvre le dossier et, bien qu'il n'ait pas l'intention de tout relire, il se trouve confronté aux démarches des policiers, aux dépositions des témoins et au rapport d'autopsie dont il a pris connaissance en 1968, quand on lui a demandé de conclure au non-lieu faute d'avoir trouvé un coupable et qu'il a préféré jouer les imbéciles heureux.

Il tourne quelques pages, désolé de ne pouvoir s'empêcher de revoir les photos de la scène du crime. Trente ans après, Liliana Emma Colotto de Morales est toujours allongée sur le parquet de sa chambre, abandonnée, sans vie, les yeux fixes, grands ouverts et bien morts, une marque violacée autour du cou. Chaparro a la même pudeur que le jour du meurtre car il se souvient des regards lascifs des policiers qui faisaient cercle autour d'elle avant que Báez ne les flanque dehors. Mais il ne sait pas si cette pudeur est liée à ces regards ou à l'envie obscène de s'abîmer lui aussi dans la contemplation de ce corps merveilleux qui vient de mourir.

Il progresse dans le dossier, tournant une à une les pages du rapport d'autopsie qu'il ne lit même pas en diagonale. Il ferme à demi les yeux et se concentre sur l'odeur de vieux papier qu'exhalent ces feuilles dans la quiétude des archives. Elles sont empilées les unes sur les autres depuis plus de vingt ans, et Chaparro ne peut s'empêcher de songer à une image qui le captive depuis l'enfance. Il s' imagine qu'il est l'une de ces pages. N'importe laquelle. Il attend des années, dans le noir le plus complet, collé au feuillet suivant, en contact permanent avec sa douceur. Quand on est une page, pense Chaparro, les bruits de pas qui résonnent au fil des mois ou des années dans le couloir ne servent pas à mesurer le temps, mais à sonder l'effrayante profondeur de la solitude. Et tout à coup, de manière inopinée, sans signes annonciateurs du cataclysme qui pourraient lui laisser le temps de réagir, elle sent une secousse, puis une autre et encore une autre. Un balancement subit, cadencé, la met mal à l'aise, comme si quelqu'un

avait déplacé la masse de papier qui la protège ou l'emprisonne. Le calme revient, mais elle entend le bruit d'autres pages qu'on tourne, jusqu'à ce que la lumière l'aveugle quand la page en question est manipulée. Elle profite de l'aubaine pour revoir le monde, une Création circonscrite à un visage d'homme mûr aux cheveux gris, avec des petits yeux et un nez aquilin. L'individu la regarde un instant avant de passer à la suivante, collée à elle pendant des années, contre sa peau et les mots qui la composent. Puis la main projette une ombre en soulevant le coin supérieur de sa voisine qu'elle pose sur elle, la privant de clarté, la plongeant dans une nouvelle éternité d'obscurité et de silence.

Chaparro est pris d'une pitié absurde en imaginant l'espoir qu'apportent ses mains à ces feuilles, aussitôt suivi d'une amère déception à mesure qu'il les recouvre au fil de sa lecture. Page 208, au début du deuxième cahier, il s'arrête. Il est arrivé à destination.

Il s'agit d'une décision de quatre lignes tapée sur une Remington, comme en témoignent les *e* légèrement rehaussés par rapport aux autres caractères et les *a* empâtés car la touche est usée.

Une comparution faussement datée de la mi-août 1968 dans laquelle Ricardo Agustín Morales affirme détenir des informations qui pourraient permettre de résoudre l'affaire. Un peu plus bas figure une décision signée par le juge Fortuna Lacalle, qui lui demande d'étoffer ses propos.

La déposition de Morales figure page 209, antidatée de début septembre. Elle est sensiblement plus longue que les autres, et le nom d'Isidoro Antonio Gómez y est cité pour la première fois. Page 210, une nouvelle décision du 17 septembre ordonne à la police fédérale et à la police de la province de Tucumán de procéder à la « vérification du domicile » dudit Gómez et de « l'appeler à comparaître ». Ces documents sont tous revêtus des signatures du juge et du secrétaire. Celle de Fortuna Lacalle est démesurée, prétentieuse, ornée de fioritures inutiles. La griffe de Pérez est petite et anodine, comme celui qui l'a tracée.

Chaparro consulte l'heure. Il a les yeux un peu irrités. La lampe isolée dans la pénombre trouble sa vision. Il est presque midi et l'archiviste va s'énerver s'il ne se dépêche pas de quitter les lieux. Dans son roman, il ne citera probablement pas textuellement les pièces judiciaires qui lui ont permis de revivre ces journées. Il songe à ses rendez-vous stériles avec Morales, quand il n'osait rien lui dire, voulait prendre son temps pour lui annoncer qu'une simple signature avait conclu à un non-lieu car, sans suspects, l'affaire agonisait. Il se rappelle aussi la chaleur insupportable de ce mois de décembre infernal.

Chaparro se lève et empile les cahiers. Il n'éteint pas la lampe,

craignant de s'égarer dans le noir. Il refait le chemin à l'envers, en zigzaguant, comme le lui a conseillé l'employé. Il sursaute au détour d'une étagère, peu avant la sortie. Dans l'un des étroits corridors, assis, jambes tendues, le vieux fixe un rayonnement du regard. Une appréhension glacée envahit Chaparro, comme lorsqu'il allait chez sa tante Margarita, aveugle de naissance. À la fin de la visite, quand elle les raccompagnait à la porte dans le soleil déclinant, sa tante éteignait une à une les lumières qu'ils avaient laissées derrière eux. Elle n'en oubliait aucune, pour ne pas « gaspiller d'électricité ». Lorsqu'elle tendait d'un air absent son visage vers lui, le petit Benjamin voyait les ténèbres par-dessus son épaule. L'image de sa tante en train de dîner, plongée dans le noir ou parcourant à tâtons le puits sans fond de son appartement, le faisait paniquer et le poursuivait jusqu'à la gare de Floresta.

Chaparro adresse un salut laconique à l'archiviste et s'empresse de sortir. Il remonte au rez-de-chaussée. En haut des marches qui débouchent rue Laval, il se réjouit de retrouver le soleil et les bruits de la ville.

Trois heures plus tard, à Castelar, si un passant regardait chez lui, il entendrait dans le parfait silence de la rue le cliquètement frénétique d'une machine à écrire ou verrait la silhouette de Chaparro penchée sur son bureau, écrivant ce qui est vraisemblablement la deuxième partie de son histoire. Mais nul ne le voit ni ne l'entend car la rue est déserte.

Je n'avais pas osé refuser, même si j'avais toutes les raisons de croire que ce ne serait pas une partie de plaisir.

Morales avait déjà préparé le terrain lors de notre dernier rendez-vous.

— Je vais me débarrasser des photos, avait-il déclaré au moment où nous prenions congé l'un de l'autre.

Je lui avais demandé pourquoi tout en sachant qu'il allait inévitablement me le dire.

— Je ne supporte plus de voir son visage sans qu'elle me regarde. Mais j'aimerais les repasser avec vous avant de les brûler. Je ne sais pas pourquoi, ce serait peut-être une bonne façon de leur dire adieu.

J'aurais pu lui expliquer que j'avais toujours détesté regarder des photos. Mais soit je manquais de réflexes, soit j'avais tendance à tout passer à ce garçon. Quand on me demande quelque chose, j'ai toujours été maladroit et incapable de dire non.

J'avais donc accepté et nous étions convenus de nous revoir trois semaines plus tard. C'était début décembre.

J'avais mis l'affaire au placard depuis août et, tôt ou tard, il me faudrait la ressusciter, la relire et conclure au non-lieu. Même si cette perspective me déplaisait, l'affaire, Morales et moi (qui m'étais mouillé jusqu'au cou dans cette histoire) allions droit dans le mur. Voilà sans doute pourquoi j'avais bien voulu regarder ses photos.

Je suis sorti du tribunal juste à temps et j'ai parcouru au pas de course les cent mètres qui me séparaient du café où nous nous retrouvions d'habitude. Morales s'était installé à une grande table. Avec des gestes précis et parcimonieux de philatéliste, il sortait les photos d'une boîte à chaussures d'homme et les classait par piles. Je me suis approché lentement et, par-dessus son épaule, j'ai entrevu un étalage de souvenirs douloureux.

Le plancher a grincé et Morales s'est tourné vers moi. Il portait des lunettes de bibliothécaire et pinçait un crayon entre ses dents. Après m'avoir adressé une grimace en guise de salut, il m'a fait signe de m'asseoir en face de lui. Les clichés étaient orientés dans ma direction, comme s'il avait voulu organiser une exposition conviviale et s'apprêtait à me servir de guide.

— Je suis bientôt prêt, a-t-il dit en prenant dans la boîte le dernier

tas qu'il a commencé à disposer sur les piles, devant moi.

Quand il avait classé une photo, il prenait son crayon et biffait une longue liste numérotée. Il était à l'évidence d'une grande méticulosité. Pendant qu'il barrait les dernières lignes, j'ai constaté qu'il y avait en tout cent soixante-quatorze clichés. J'allais être très en retard pour dîner. Je m'en suis voulu de ne pas avoir appelé Marcela avant de quitter le tribunal. Trouver un téléphone public en sortant de ce café allait être la croix et la bannière, mais je devais la prévenir de mon retard. Même si nous passions notre temps à nous rater dans une ambiance glaciale, il était inutile de mettre de l'huile sur le feu. Je ne voulais pas d'une dispute. Nous n'en étions d'ailleurs plus là, à l'époque, et j'avais l'impression d'être le seul à ressentir la froideur qui dominait de plus en plus nos relations.

— Je vous les ai classées. Là, ce sont celles de Liliana quand elle était petite, m'a-t-il expliqué en poussant le premier tas vers moi.

Elle était déjà jolie, ou alors j'avais cette impression parce que je me rappelais très nettement que la seule fois où je l'avais vue, morte, sa beauté s'obstinait à perdurer au milieu de l'horreur. C'étaient des photos comme on en faisait à l'époque. Quelques clichés pris dans le studio d'un photographe, pas des instantanés. La fillette portait ses plus beaux habits et avait été coiffée spécialement pour l'occasion. J'imaginai les parents faisant des singeries derrière le photographe pour arracher à leur petite fille des sourires timides que le déclenchement du flash devait troubler davantage.

— Sur celles-ci, Liliana est déjà une jeune fille. L'anniversaire de ses quinze ans... Elle n'était encore jamais allée à Buenos Aires, vous savez ?

— J'ignorais qu'elle n'était pas d'ici. Vous non plus, vous n'êtes pas originaire de la capitale ?

— Moi si. J'ai grandi à Beccar. Mais Liliana est de Tucuman. De San Miguel, la capitale. Quand elle est arrivée à Buenos Aires, elle était déjà institutrice. Elle s'est installée chez des tantes qu'elle avait ici.

Par la suite, ses parents avaient probablement acheté un appareil car les photos étaient plus nombreuses. Un groupe de filles en maillot de bain à côté d'une matrone d'âge indéfinissable et d'allure sévère, au bord d'un fleuve. Deux filles en tablier blanc, dont Liliana, portant le drapeau argentin. Un petit chien blanc à poil long jouant avec une adolescente, Liliana bien sûr.

J'ai regardé les photos de son quinzième anniversaire. Certaines avaient été tirées en grand format. Liliana en robe claire, arborant un collier à deux rangs, maquillée outrageusement, les paupières sans doute un peu trop fardées. Des clichés la montrant à côté de chacune des tables de la salle et des différents groupes d'invités : vénérables

vieillards qui étaient certainement ses grands-parents ou ses grands-oncles ; jeunes filles dont certaines avaient posé sur la photo au bord du fleuve ; garçons engoncés dans des costumes loués ou prêtés ; gamins et gamines, peut-être ses neveux et nièces. Les photos de la valse, sur la piste improvisée au milieu des tables, avec son père, son grand-père, son frère et une ribambelle de garçons probablement émerveillés de pouvoir un moment prendre une si belle fille par la taille.

Un pique-nique dans un endroit difficile à identifier, qui aurait très bien pu être Palermo mais qui, à en juger par l'âge de Liliana – seize, dix-sept ans tout au plus –, devait se trouver dans la région de Tucumán. Un groupe de filles et de garçons allongés sur l'herbe, au bord d'un fleuve ou d'un ruisseau.

— Sur celles-ci, nous étions déjà fiancés, m'a dit Morales en me tendant une autre pile. Il n'y en a pas beaucoup car nous nous sommes mariés un an plus tard, a-t-il ajouté comme pour s'excuser.

J'étais ravi de cette information. Je ne voulais pas passer pour un malpoli, mais j'avais envie d'en finir au plus vite avec tout ça, et il restait encore beaucoup d'images à examiner. Chaque fois que je regardais des photos, j'éprouvais un réel intérêt pour les vies contenues dans le silence perpétuel du papier glacé, mais j'étais aussi gagné par une profonde mélancolie, une sensation de deuil, d'incurable nostalgie, de paradis perdu derrière ces instants fugaces surgissant du passé comme de naïfs passagers clandestins. Cette mélancolie m'oppressait, mais il y avait encore de nombreux clichés à passer en revue. J'ai tendu la main vers une photo placée dans un autre tas, songeant qu'en sortant du cadre préparé par Morales j'allais peut-être recouvrer une liberté qui me serait au bout du compte bien inutile.

— Là, Liliana venait d'avoir son diplôme d'institutrice, m'a expliqué Morales sans me tenir rigueur de ce qu'il aurait pu prendre pour de l'impertinence. Elle n'a exercé que pendant un an avant de venir s'installer à Buenos Aires.

Ces photos étaient plus récentes. Les coiffures féminines, les revers des costumes d'homme, les nœuds de cravate avaient un air plus « actuel » qui me rendait moins nostalgique. Dans la famille de Liliana, on aimait manifestement les célébrations. Il y avait toujours une table chargée de plats, une décoration liée à l'événement qu'on fêtait accrochée au mur, des chaises poussées sur les côtés pour permettre aux nombreux amis, membres de la famille ou voisins de s'installer à leur aise.

J'ignore pourquoi j'ai porté mon attention sur un détail en particulier. J'imagine qu'il faut en chercher la raison dans mon penchant à toujours voir les choses de manière décalée, en

m'intéressant aux seconds plans. J'ai tout à coup cessé de faire défiler les clichés que j'avais en main pour en observer longuement un de plus près. Liliana exultait. Elle portait une robe de couleur claire, toute simple, probablement d'été, et montrait son diplôme, debout au milieu d'un cercle de garçons et de filles. J'ai levé la tête vers Morales.

— Vous pouvez me repasser les photos de ses quinze ans ? lui ai-je demandé en tâchant d'adopter une voix neutre.

Il s'est exécuté en me regardant d'un air intrigué. Il m'a tendu les clichés que je voulais voir, mais j'ai tardé avant de trouver ceux que je cherchais, une des photos du bal sur laquelle Liliana posait à côté d'un homme bedonnant, chauve et souriant, probablement un oncle, et une autre où elle dansait avec un garçon qu'on distinguait à peine car il baissait farouchement les yeux. Je les ai laissées sur le haut de la pile que j'ai mise de côté, avec les images de la remise du diplôme.

— Maintenant, s'il vous plaît, montrez-moi celles du pique-nique, dans une sorte de parc arboré, que j'ai vues tout à l'heure. Vous vous souvenez ?

Morales a acquiescé. À son silence, je me suis rendu compte qu'il percevait mon trouble, mon ton précipité, mais qu'il ne voulait pas me distraire en me demandant pourquoi je lui donnais soudain ces ordres intempestifs. Quand j'ai eu les photos en main, j'en ai rapidement sélectionné deux. Des plans d'ensemble englobant tout le groupe.

— Que se passe-t-il ? a risqué Morales d'une voix étranglée par le doute, après avoir laissé passer une longue minute.

J'avais mis quatre photos à l'écart et inspectais à présent les autres tas dans la seule intention de retrouver un visage connu. J'ai sélectionné deux autres images, ce qui faisait six au total. J'ai repoussé les cent soixante-huit autres avec une certaine brusquerie. J'aurais dû m'expliquer ou tout au moins faire comprendre à Morales que j'avais entendu sa question, mais mon idée était à la fois si soudaine et si aventureuse qu'en la formulant à voix haute je craignais de la voir partir en fumée. Au lieu de lui répondre, j'ai formulé une autre interrogation :

— Vous connaissez ce garçon ? ai-je soufflé en faisant de la place sur la table d'un geste vif de la main, manquant de faire tomber les photos par terre, ne laissant en évidence que les six qui m'avaient intrigué.

Morales les a examinées, docile mais perplexe. Jusqu'à ce fameux vendredi, il ne s'était jamais attardé sur ces traits qui allaient pourtant le hanter pour l'éternité, même lorsqu'il fermerait les yeux. Mais il ne savait encore rien de tout cela.

— Non, a-t-il simplement murmuré.

J'ai tourné les photos de mon côté en prenant garde de ne pas y laisser de traces de doigts. Sur les deux clichés du pique-nique, un

garçon en T-shirt clair, pantalon sombre et baskets se tenait à l'extrême gauche du groupe et présentait au photographe un visage très pâle, un nez aquilin, des cheveux noirs et frisés. Le même jeune homme était assis dans l'ombre, à côté d'une table chargée d'assiettes contenant les restes d'un repas et de bouteilles à moitié vides. Il levait les yeux vers le couple qui dansait une valse au premier plan : Liliana, ses longs cheveux raides et ses yeux trop maquillés, et un homme d'âge mûr. Sur une autre photo prise dans la même soirée, on le voyait plus nettement : les bras rigides, tendus vers la jeune fille, comme s'il voulait la toucher sans oser passer à l'acte, les yeux rivés au sol pour éviter de regarder son visage et son décolleté engageant.

La cinquième photo avait à coup sûr été prise chez Liliana, dans son salon. Au centre, elle montrait fièrement son diplôme d'institutrice, un large sourire aux lèvres. Elle devait avoir quelques années de plus. Un groupe d'amis ou de voisins l'entourait et, juste à côté d'elle, ceux qui étaient sans doute les heureux parents de la jeune maîtresse d'école. Le garçon qui m'intéressait était à droite. Chevelure noire et frisée, nez crochu, expression rude du visage, regard fuyant l'objectif, mais tourné vers la fille dont le sourire illumine littéralement la photo.

Et enfin la dernière, la plus réussie du fait de son extrême simplicité (dans un silence figé, elle clamait la vérité qui, peu à peu, prenait à mes yeux la dimension d'une certitude) : le garçon tourne presque le dos à la scène (toujours le même groupe autour de la jeune institutrice, cette fois sans son diplôme), fixant du regard une console contre le mur. Sur le plateau, pratiquement à hauteur de ses yeux, un cadre débordant du sourire de la fille qui est sans le moindre doute Liliana Emma Colotto et présente ici l'avantage, pour ce gamin en extase devant son image, d'être placée sur l'étagère, exposée à sa vue, lointaine et entièrement à la merci de celui qui s'abîme dans sa contemplation. Il est si absorbé qu'il ne s'aperçoit pas qu'on le prend en photo avec le groupe d'amis, de proches et de voisins. Tous se concentrent sur l'objectif sauf lui, qui préfère s'abstraire dans ce culte silencieux, se croyant à l'abri des regards. Évidemment, il ne sait pas qu'un autre type, à mille cinq cents kilomètres de là et quelques années plus tard, l'observe pendant qu'il admire la jeune femme. Il ignore que ce type, c'est moi, et que je viens de le surprendre presque par miracle si on considère qu'il est bon de découvrir la vérité, ou grâce à une perspicacité fatale si on estime que l'exactitude n'est pas toujours la meilleure issue à nos incertitudes. Mais si on se contente d'examiner l'enchaînement subtil des faits, apparemment lié à une simple coïncidence, on peut aussi en conclure que j'ai eu une chance incroyable.

J'ai cru un moment que Morales serait complètement insensible à

la révolution mentale qui m'ébranlait. Pourtant, quand j'ai enfin pu m'arracher à mon observation pour le consulter du coin de l'œil, j'ai vu qu'il fouillait dans son porte-documents avec l'application d'un bon élève. Il en a tiré une sorte d'album relié orné de vignettes dorées. Il l'a ouvert. Il ne contenait pas de photos. Les planches de bristol, séparées par des calques, étaient vides. J'ai mis un moment avant de remarquer que chaque page présentait des marques, comme de légères écorchures sur la surface lustrée du papier, et je me suis rendu compte que Morales avait arraché les photos pour me les montrer. Mais que faisait-il à présent ? Tatillon comme il l'était, je doutais qu'il feuillette à nouveau l'album afin de s'assurer qu'il n'avait oublié aucune image. Il tournait les pages avec des gestes précis, soucieux de ne commettre aucune erreur. L'album était volumineux. Vers la fin, il s'est arrêté. Le papier-calque était rempli de traits sinueux apparemment faits à l'encre de Chine. Dans le coin inférieur s'étendait une liste de noms.

Morales a regardé les photos que je venais de sélectionner. Il a choisi l'une de celles du pique-nique, a soulevé le calque et l'a glissée en dessous. Quand les traits à l'encre de Chine se sont ajustés aux silhouettes de l'image, épousant parfaitement leurs contours, j'ai tout compris. Les chiffres inscrits sur le calque correspondaient à chacune des personnes présentes sur la photo. Morales a posé un doigt sur l'observateur perpétuel de Liliana.

— Dix-neuf, a-t-il murmuré.

Nous avons tous deux consulté la liste.

— Pique-nique dans la maison de campagne de Rosita Calamaro, le 21 septembre 1962, a dit Morales en lisant la légende avant de faire descendre son index droit le long de la liste de noms. Numéro dix-neuf : Isidoro Gomez.

Même si Delfor Colotto avait lu la lettre deux fois, la première en la recevant, la seconde un peu plus tard, à voix haute, il la parcourut à nouveau pendant que sa femme faisait des courses, pour s'assurer qu'il avait bien tout compris. Il chaussa ses lunettes et se cala dans le fauteuil à bascule de la galerie. Il lisait lentement pour éviter de remuer les lèvres. Il s'était installé exprès à l'arrière de la maison : dans le jardin de devant, on risquait de le voir et ça l'aurait gêné.

Sa lecture terminée, il retira ses lunettes et plia la lettre telle qu'elle l'était dans l'enveloppe. Doux et d'une blancheur éclatante, le papier contrastait avec ses mains rugueuses comme de la toile émeri. Il avait tout compris, même si, au début, il craignait que certains mots, sur ces deux pages couvertes d'une écriture élégante à l'encre noire, lui échappent. « Impérieusement » était le seul qui lui posait problème. Il en saisissait plus ou moins le sens, mais pour s'en assurer il prit le dictionnaire que sa fille avait fort heureusement laissé à la maison. Son gendre avait grand besoin d'aide, de toute urgence, cela ne faisait aucun doute. Après, Delfor Colotto n'avait plus de difficultés de compréhension. « Je vous laisse le soin de vous en charger, concluait-il. Je suis certain que vous saurez comment vous y prendre. » Telle était l'affaire épineuse qui l'avait empêché de dormir depuis qu'il avait reçu la lettre, deux jours auparavant. Comment allait-il procéder ?

Il se leva. Rester assis là ne ferait que l'angoisser davantage. Le plan qu'il avait arrêté n'était peut-être pas idéal, mais il n'en voyait pas d'autre possible. Son gendre aurait dû être plus précis. Il avait l'impression qu'il ne lui avait pas tout dit. Pensait-il qu'il ne méritait pas toute sa confiance ou, pire, le prenait-il pour un idiot parce qu'il n'avait pas terminé sa scolarité ? « Inutile de me faire un sang d'encre », songea Colotto. Son gendre ne voulait peut-être pas l'alarmer ; c'était préférable car le peu qu'il savait et tout ce qu'il imaginait le rendaient fou. Il n'avait pas fermé l'œil pendant deux nuits. Mieux informé ou, pire, si ce qu'il redoutait lui avait été confirmé, il se serait probablement senti encore plus mal. Et puis il avait toujours bien aimé ce jeune homme, même si ce « toujours » était excessif. Combien de fois l'avait-il vu ? Trois, quatre tout au plus. Il ne le connaissait pas très bien mais, au bout du compte, le pauvre gosse n'était pas responsable de tout ce qui était arrivé, bon Dieu.

Cette pensée lui insuffla le courage nécessaire. Il entra dans la maison pour gagner la chambre à coucher et enfiler sa chemise, soigneusement pendue sur le dossier de la chaise, par-dessus son T-shirt. Il la rentra dans son pantalon et resserra sa ceinture, puis se dirigea vers le pâté de maisons suivant. Il salua deux ou trois voisins qui prenaient le maté sur le trottoir. Dans l'étuve de ce mois de décembre, en fin d'après-midi, certains allaient chercher une bouffée d'air frais en sortant dans la rue.

Il tourna à droite. « C'est juste à côté », pensa-t-il en se sentant mal à l'aise, bafoué. Il s'arrêta devant une maison semblable à la sienne et à toutes celles construites selon le plan d'habitation du gouvernement : un petit jardin à l'avant, une galerie, une porte et deux fenêtres, un toit d'asphalte à l'américaine. Il frappa, deux chiens surgirent de la partie arrière en courant et en aboyant. De l'intérieur de la maison, une voix féminine les fit taire. Une femme assez petite à la peau blanche et aux yeux clairs s'approcha en se séchant les mains sur le tablier qu'elle portait par-dessus sa jupe.

— Comment ça va, Delfor ? Quelle surprise de vous voir !

— On fait aller, Clarisa, on fait aller.

Elle semblait embarrassée, ne savait pas comment poursuivre la conversation.

— Et comment va votre femme ? Ça fait longtemps qu'on ne la voit plus par ici.

— Ça va. Elle se remet doucement, lâcha Delfor Colotto en se grattant la tête et en fronçant les sourcils.

Devinant qu'il n'avait guère envie de s'attarder sur ce sujet, elle tendit la main pour lui ouvrir la petite porte noire.

— Mais entrez, entrez donc. Je peux vous proposer un maté, si vous voulez.

— Non, non, merci beaucoup, répondit-il en montrant les paumes de ses mains, comme pour réaffirmer calmement son refus. Merci beaucoup, mais je viens en coup de vent. En fait, j'aurais voulu savoir où je peux trouver Humberto, votre neveu.

— Ah...

— C'est pour un petit boulot. Le superviseur de l'entrepôt municipal m'a proposé de faire un peu de maçonnerie chez lui, vous voyez ? J'aurais peut-être besoin d'un ouvrier... alors j'ai pensé qu'Humberto...

— Ce n'est pas de chance, Delfor, il n'est pas là. Il est allé aider mon frère, vous savez ? Celui qui vit à la campagne, du côté de Simoca.

— Ah, d'accord, dit Colotto. Tant pis. Je voulais d'abord lui en parler avant de proposer ce travail à quelqu'un que je ne connais pas.

Il songea que tout se passait comme sur des roulettes. Pourtant,

même si les choses se déroulaient selon ses prévisions, il avait les nerfs à fleur de peau.

— En tout cas, merci beaucoup d'avoir pensé à lui...

— Dites-moi, Clarisa, ajouta-t-il en songeant que c'était maintenant ou jamais. Isidoro... qu'est-ce qu'il devient ? Vous croyez que ça pourrait l'intéresser, ce boulot ?

— Oh non ! s'exclama-t-elle d'une voix aiguë, résolue, confiante et pleine d'innocence. Ça fait un an qu'il est à Buenos Aires, vous n'étiez pas au courant ? Enfin, pas tout à fait un an. Un peu moins, à vrai dire. Mais il me manque tellement que j'ai l'impression que ça fait plus.

Colotto avait les yeux écarquillés. Clarisa mit cela sur le compte de la surprise.

— Laissez-moi réfléchir... On est le 1^{er} décembre, déclara-t-elle avant de compter sur ses doigts. Ça fait bien huit ou neuf mois qu'il est parti. Fin mars, c'est ça. Je croyais que vous étiez au courant, mais bon, je sors très peu à cause de mes rhumatismes, alors...

— Bien sûr, Clarisa, bien sûr.

« Nous y voilà ! pensa-t-il. Pour l'amour de Dieu, contrôle-toi, Delfor. »

— C'est drôle, je ne savais pas... J'étais sûr qu'il était encore ici, qu'il travaillait dans le quartier.

— Eh non. L'été dernier, il n'a presque pas eu de travail. Quelques petits boulots par-ci par-là. Oh, moi je trouvais qu'il ne se foulait pas trop pour en chercher. Parfois il se mettait en rogne quand je lui disais ça, mais c'était vrai. Il passait ses journées enfermé dans sa chambre, à regarder le plafond en faisant la tête. Il ne sortait plus, même pas pour s'amuser. Je lui demandais : « Mais qu'est-ce qui se passe, Isidorito ? Allez, raconte-moi tout. » Mais vous savez comment ils sont, les jeunes... il ne disait rien... il est comme son père, paix à son âme. Pour lui arracher deux mots, c'était tout un exploit. Alors je lui fichais la paix. Il tournait dans la maison comme un lion en cage et me faisait de la soupe à la grimace. Et puis, un jour, il m'a annoncé qu'il partait à Buenos Aires, qu'il ne voulait plus rester ici. Au début, j'étais triste à l'idée que mon fils unique soit si loin de moi. Je suis une sentimentale, vous savez. Mais il avait l'air si mal en point... toujours en rogne, tant et si bien qu'à la fin j'étais presque contente qu'il parte.

Elle avait envie de poursuivre, mais souffrait de rester debout et s'appuyait tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre pour reposer ses articulations. Elle finit par s'adosser au lavoir.

— Mais bon, ce que vous ne savez pas, Delfor, c'est qu'il m'envoie un virement tous les mois. Il n'oublie jamais. En plus de ma pension, cet argent me permet de vivre comme il faut.

« Il ne me manque plus qu'un détail, juste un détail », pensait

Colotto.

— Je suis ravi pour vous, Clarisa, c'est vraiment une bonne nouvelle parce que, aujourd'hui, ce n'est pas facile de trouver du travail rapidement...

— Ça, c'est bien vrai, confirma-t-elle, enthousiaste. C'est ce que je dis toujours. « Va remercier la Vierge du Miracle, Isidorito », lui ai-je dit. Enfin... je l'appelle Isidoro, sinon il se fâche. C'est un miracle qu'il puisse travailler. Il faut en être conscient. Au début, mon beau-frère l'avait recommandé à un imprimeur, mais ça n'a pas marché. Et tout de suite après, ça n'a pas traîné, il a décroché quelque chose sur un chantier... un gros chantier, apparemment, parce qu'il en a pour un moment.

— Ah bon ? C'est merveilleux, n'est-ce pas ? souffla Colotto en avalant sa salive.

— C'est le mot, Delfor. Merveilleux ! Ils construisent un immeuble dans le quartier de Caballito, d'après ce qu'il m'a dit. Tout près de... Primera Junta, c'est ça ? À côté du métro. Un immeuble d'au moins vingt étages.

La femme continuait de parler, mais c'est tout juste si Delfor Colotto l'entendait. Perdu dans ses pensées, il se demandait s'il devait se réjouir ou s'affliger de ce qu'il venait d'apprendre. Il essaya de se concentrer sur les propos de Clarisa et de chasser ses soupçons, qui auraient tout le temps de revenir le hanter. Elle lui disait que si ses rhumatismes le lui permettaient, elle aimerait bien aller à Salta pour la fête de la Vierge du Miracle, qu'elle vénérerait.

— Bon, eh bien, je crois que je vais vous laisser, Clarisa. Et si jamais vous connaissez quelqu'un que ce travail pourrait intéresser... quelqu'un de sérieux, bien sûr, n'hésitez pas à m'en parler, ajouta-t-il, se rappelant soudain ce qu'il avait prétexté en arrivant chez elle.

— Vous pouvez en être sûr, Delfor. Encore que... vous savez... je ne vois pas grand monde parce que je passe toutes mes journées ici, mais s'il y a du nouveau, je vous préviendrai. Que Dieu vous bénisse.

Delfor Colotto rentra chez lui dans la lumière blafarde des lampadaires installés depuis peu. C'était drôle. Pendant deux ans, en tant que président de l'Association pour l'aménagement du quartier, il avait remué ciel et terre afin qu'ils puissent bénéficier de l'éclairage public. À présent, il se fichait de ce genre de choses. Comme de tout le reste, d'ailleurs.

En passant la porte, il consulta l'heure. Il était trop tard pour aller passer un coup de fil à la compagnie du téléphone. Il appellerait son gendre le lendemain matin. Des bruits de casseroles lui parvinrent de la cuisine. Sa femme était revenue des courses. Il préférait ne rien lui dire pour le moment. En allant dans la chambre, il retira sa chemise qu'il suspendit au dossier de la chaise, puis sortit s'asseoir sur la

galerie. Il y faisait un peu plus frais.

J'ai revu Báez dix jours après avoir examiné les photos avec Morales. Au téléphone, nous avons décidé de nous retrouver à la brigade des homicides. Il m'a fait entrer dans son bureau et a envoyé un subordonné chercher du café. Comme chaque fois que je passais un moment avec lui, j'étais à la fois gêné et plein de déférence à son égard.

Bâti comme une armoire à glace, il avait l'air dur. Il devait avoir quinze ou vingt ans de plus que moi. Il m'était difficile de le savoir à cause de sa grosse moustache, qui aurait vieilli même un adolescent. Je crois que ce qui forçait mon admiration était son autorité calme et directe. Je l'avais souvent vu entouré d'autres policiers et faire montre d'une assurance digne d'un pontife sûr de son droit à commander. Je m'occupais de l'administration du secrétariat depuis déjà deux ans et savais que jamais je ne pourrais donner des ordres sans en avoir le cœur retourné. Je craignais qu'on s'offusque de ma demande, qu'on refuse de m'obéir ou qu'on s'exécute en grimaçant dans mon dos, ce qui m'angoissait encore plus. Visiblement, Báez n'avait pas ce genre de soucis.

Ce jour-là cependant, j'avais l'impression de bénéficier d'un certain avantage sur cet homme que j'admirais. Euphorisé par mes pressentiments à propos du jeune homme sur les photographies, j'étais convaincu que ce qui avait commencé par une observation esthétique s'était soldé par une piste, la seule sur laquelle nous pouvions compter.

À l'époque, j'étais incapable de modération. Je me considérais tantôt comme un obscur et invisible fonctionnaire prisonnier de la routine végétant à un poste en accord avec ses facultés médiocres et ses aspirations limitées, tantôt comme un génie incompris gâchant son talent dans l'exercice assommant de fonctions subalternes, réservées à des esprits peu gâtés par la nature. La plupart du temps, j'avais le sentiment d'être un employé sans éclat. Je ne me glissais dans la peau du génie incompris qu'en de très rares occasions et j'y renonçais assez vite, quand une déception brutale me chassait de cette oasis. Je l'ignorais encore, mais dans une vingtaine de minutes une purge funeste allait pulvériser toutes les raisons que j'avais d'être content de moi.

J'ai raconté à Báez l'épisode des photos, que je lui ai décrites avant de les lui montrer. J'étais heureux de l'attention qu'il me portait. Il m'a demandé plus de détails, que je lui ai en partie fournis. Báez m'avait toujours témoigné du respect pour la façon dont j'exerçais mon métier. Au fil de nos conversations, il n'hésitait pas à m'avouer ses lacunes dans le domaine du droit, ce qui me donnait une raison supplémentaire de l'admirer car, pour ma part, je vivais mes défaillances comme de véritables drames. Ce jour-là pourtant, je m'aventurais sur son terrain et j'étais convaincu de le faire avec un certain brio. Après lui avoir montré les photos, je lui ai dit que j'avais laissé des instructions à Morales, qui devait écrire à son beau-père et lui demander de vérifier où habitait Isidoro Gomez. Pour éviter que ses nerfs le trahissent ou qu'il cherche à régler ses comptes tout seul, Morales l'avait simplement chargé de glaner cette information et de la lui transmettre. L'homme s'était si bien acquitté de sa mission que j'avais demandé à Morales d'envoyer son beau-père interroger ses voisins et connaissances pour recueillir d'autres renseignements. Nous avions épluché ensemble la liste des personnes présentes au fameux pique-nique. Je m'apprêtais à dire à Báez que Delfor Colotto nous avait confirmé la retraite progressive de Gomez, son départ précipité pour Buenos Aires et son arrivée dans la capitale plusieurs semaines avant le meurtre, mais Báez m'a coupé la parole.

— Il y a combien de temps que cet homme est allé voir la mère du suspect ?

J'ai calculé, un peu surpris par cette question. Tout ce que nous avons vérifié ne l'intéressait donc pas ? Se fichait-il de savoir que, dans le quartier, on avait dit à Delfor Colotto qu'Isidoro Gomez était depuis des années secrètement amoureux de la victime ?

— Une dizaine de jours, onze, peut-être.

Báez a avisé le vieux téléphone noir qui trônait sur son bureau et soulevé le combiné pour composer un numéro interne à trois chiffres.

— J'ai besoin de vous. Tout de suite. Oui. Seul. Merci, a-t-il murmuré.

Puis il a raccroché et, comme si je n'avais pas été là, il a fouillé vivement dans ses tiroirs jusqu'à ce qu'il tombe sur un bloc-notes aux feuilles à demi arrachées. Il a couvert la page blanche de sa grande écriture brouillonne. Il ressemblait à un médecin sévère en train de prescrire je ne sais quel médicament. S'il avait été moins tendu, l'image m'aurait paru drôle. Avant qu'il ait terminé, on a frappé deux coups à la porte et un sous-officier s'est planté devant le bureau en nous saluant. Báez a lâché son stylo et arraché la feuille qu'il a tendue au policier.

— Leguizamón, essayez de me retrouver ce type. J'ai noté tout ce qui pouvait vous être utile. Si vous mettez la main dessus, soyez

prudent. Il se peut qu'il soit dangereux. Vous l'arrêtez et vous nous l'amenez. Maître Chaparro et moi nous occuperons de lui.

Qu'il m'appelle ainsi ne m'étonnait guère et il ne m'est pas venu à l'esprit de le corriger. Les policiers aiment donner du « maître » aux employés de la justice qui ont une certaine ancienneté, il n'y a aucune raison de s'en formaliser. Ils ont raison. Je ne connais pas de profession aussi sensible aux titres honorifiques que l'ordre des avocats. En revanche, ses derniers mots m'ont troublé.

— Et mettez le paquet. Parce que si ce type est bien celui que nous cherchons, à l'heure qu'il est, il est sûrement dans la nature.

La phrase de Báez m'a changé en statue de sel. Pourquoi des prévisions aussi funestes ? Tentant de garder mon calme, j'ai attendu que le sous-officier de police soit sorti du bureau pour lui demander en haussant le ton :

— Comment ça, « dans la nature » ? Pourquoi donc ?

Son fatalisme m'avait tellement pris de court que je

m'accrochais à ces dernières paroles et les lui retournais sous forme de question, sans entrevoir ni de près ni de loin les raisons de son objection. Mon envie de paraître perspicace devant Báez était partie en fumée.

Parce qu'il me respectait, je crois, il s'est montré prudent dans ses réponses.

— Vous savez, Chaparro, a-t-il commencé avant de marquer une pause pour s'allumer une brune et pousser sa tasse, comme si elle constituait un obstacle susceptible de gêner ma compréhension, si ce type est celui que nous cherchons, et d'après ce que vous me racontez, il est fort possible que ce soit lui, il ne va pas être facile à attraper, croyez-moi. Il a beau être un salaud, il n'est pas du genre sanguin, à faire les choses sur des coups de tête. Certains le sont, figurez-vous. Il y a des abrutis qui se font prendre parce que, après avoir fait des tas de conneries, il ne leur manque plus qu'une pancarte autour du cou qui dise : « C'est moi, collez-moi au trou. » Mais ce gars-là, c'est différent...

Il s'est tu, comme s'il évaluait la trempe intellectuelle du suspect et qu'elle lui semblait digne de respect. Il a recraché sa fumée par le nez. Son tabac brun empestait. Il m'irritait les muqueuses, mais bien qu'ayant envie de tousser et de cligner des yeux, un orgueil stupide m'interdisait de le faire.

— La fille dont il est éperdument amoureux part pour Buenos Aires. Il ne pense pas à la suivre. Il n'en a pas le courage. Ou si, mais il ne peut pas partir de chez lui tout de suite.

Báez échafaudait ses hypothèses à mesure qu'il parlait. Il progressait, laissait quelques trous à combler plus tard, revenait sur certaines idées afin de les écarter au profit de raisonnements plus aboutis.

— En plus de ça, il est tout à fait possible qu'il lui ait déjà déclaré

sa flamme à Tucumán. Et qu'elle n'ait rien voulu savoir. Lui s'est senti tellement humilié par son refus qu'il a voulu rentrer sous terre. J'imagine que c'est pour ça qu'il est resté, qu'il ne l'a pas retenue — d'ailleurs il n'avait rien pour —, qu'il ne l'a pas suivie non plus. Pourquoi l'aurait-il fait ?

Báez a gardé un moment le silence pour soupeser ses arguments.

— Oui. Je suis sûr qu'il lui a tout dit et qu'elle l'a envoyé bouler. C'est pour ça qu'il s'est retranché chez lui. Puis, tout à coup, il apprend qu'elle se marie. Il n'est pas prêt à ça, mais il ne peut pas réagir. Que veut dire « réagir » pour un garçon comme lui ? Que faire ? Il laisse passer du temps. Ça ne sert à rien. Il n'arrive pas à l'oublier. Au contraire. Il broie du noir, accumule de la rancœur. Il se sent floué. Comment est-il possible que Liliana se marie avec un gars de Buenos Aires qu'elle vient tout juste de rencontrer ? Et lui, dans tout ça, qui est-il ? Le crétin de service ? Il passe ses journées à cogiter, comme vous me l'avez dit. Ou comme l'a dit la mère de ce garçon au beau-père de Morales. Il reste sur son lit, à regarder le plafond. Et à la fin il prend une décision. À la fin ou au début ? Il passe ces longs mois à se demander s'il va la buter ou sait qu'il va le faire dès le départ, mais tarde à rassembler son courage ? Je n'en ai aucune idée et je doute que je le sache un jour. En tout cas, dès qu'il y voit un peu plus clair, il va à la gare routière prendre le bus de la compagnie Estrella del Norte pour Buenos Aires.

Baez a soulevé et reposé plusieurs fois de suite le combiné sur la fourche du téléphone. Un agent est apparu, à qui il a demandé plus de café.

— Vous savez quoi ? Je suis prêt à parier tout ce que je n'ai pas que ce garçon, si c'est bien celui que nous cherchons, prend son temps pour s'installer. Il se cherche une pension, trouve du travail. Ce n'est qu'après qu'il s'occupe de la fille. Il se poste un ou deux jours au coin de chez elle pour observer les habitudes des jeunes mariés. Il ne peut voir que de l'extérieur. Ce qui se passe à l'intérieur, il le devine et ça lui soulève le cœur au point qu'il se demande s'il ne devrait pas les liquider tous les deux. Vous imaginez ce que ressent un homme qui voit un autre type sortir tous les matins, radieux, du lit de la femme qu'il désire comme un fou ? Il est donc là-bas le matin du crime. Il voit Morales quitter l'immeuble, attend cinq minutes et se précipite dans le couloir. La porte qui donne sur la rue est ouverte parce que les ouvriers qui travaillent dans l'appartement n° 3 entreposent des gravats dans la rue. Ah non, je raconte n'importe quoi puisqu'ils ne sont pas venus ce jour-là. Il sonne et la fille appuie sur l'interphone. Même très surprise, elle n'a aucune raison de ne pas lui ouvrir. Ce garçon n'est-il pas son ami d'enfance, avec qui elle a vécu des tas de choses ? Il est probable qu'en tournant la clef dans la serrure elle se

rappelle, vaguement coupable, qu'elle l'a éconduit quand il lui a avoué son amour, quelques années plus tôt. Il est certes très bizarre qu'il soit passé la voir sans prévenir alors qu'il n'est même pas venu à son mariage, mais ce n'est pas une raison pour le laisser planté devant la porte. D'accord, elle est en chemise de nuit, mais elle a passé un peignoir par-dessus. Et puis elle est jeune. Une femme plus âgée aurait trouvé déplacé d'aller ouvrir à un homme dans cette tenue. Mais Liliana ne s'embarrasse pas de ce genre de convenances. Pourquoi le ferait-elle ? Ce garçon s'en fiche, de toute façon. Bon, le fait est qu'elle lui ouvre. « Isidoro, quelle surprise ! » lui dit-elle. Elle le fait entrer après l'avoir embrassé sur la joue. La voisine du fond n'entend pas frapper à la porte parce que Liliana est allée ouvrir à ce gars et l'a fait entrer chez elle. La pauvre.

Báez a éteint sa cigarette en ayant l'air de se demander s'il allait en rallumer une autre immédiatement. Il s'est apparemment ravisé.

— A-t-il déjà décidé de la violer ou d'improviser ? Là encore, je n'en sais rien, mais j'imagine qu'il prépare son coup depuis un bon moment. Ce garçon ne fait pas les choses à la légère, en suivant ses impulsions. Il règle des comptes, ni plus ni moins. Il veut se la faire contre son gré, là, sur le plancher de la chambre à coucher, pour qu'elle paye sa dette. Et il l'étrangle pour se venger du dépit qu'il a eu lorsqu'elle l'a repoussé, le laissant seul et triste, exposé aux moqueries des autres. C'est toujours une supposition de ma part, mais j'ai l'impression que cet Isidoro n'aime pas qu'on se fiche de lui. Ça le fait sortir de ses gonds. Après ? Eh bien, après, il ne se passe plus rien. Combien de temps est-il resté ? Cinq, dix minutes ? Il n'a pas laissé de traces. Quelques rayures sur le parquet, autour du corps de la fille qui s'est sans doute débattue tant qu'elle en a eu la force. Mais il prend la peine de passer un chiffon trouvé sur une étagère pour effacer ces marques. Il n'est pas question qu'il laisse ses empreintes (il ignore que les gros lourdauds de la police fédérale qui vont constater les faits vont piétiner la scène du crime). Il ne frotte pas la poignée de la porte parce qu'il se souvient parfaitement de ne pas l'avoir touchée. Vous savez pourquoi je dis ça ? Pour que vous vous imaginiez le genre de personne à qui nous avons affaire. Sur la poignée de la porte, à l'extérieur comme à l'intérieur, on retrouve les empreintes du couple Morales. Il est donc assez calme ou assez cynique, appelez ça comme vous voudrez, pour décider tranquillement des endroits où il va passer son chiffon : sur le plancher où il vient de forcer la pauvre fille, mais pas sur la poignée, qu'il se rappelle ne pas avoir touchée. Et vous savez ce qu'il fait ensuite ?

Báez s'est interrompu, comme s'il m'interrogeait vraiment, même s'il n'en était rien. Il ne cherchait pas non plus à briller, non. Ce n'était pas le genre à gâcher son intelligence avec ce type d'imbécillités.

— Vous savez ce que j'avais du mal à me représenter, dans ma jeunesse, quand j'ai décidé de me consacrer à ce sac d'embrouilles qu'est la brigade des homicides ? Pas les actes criminels en soi ni la brutalité qui consiste à faucher une vie. Ça, je m'y suis habitué assez vite. Ce qui me tracassait, c'étaient les actions postérieures au crime. Je ne parle pas du reste de la vie de l'assassin, non, mais de ce qu'il fait deux ou trois heures après avoir tué. J'imaginai que tous les tueurs attendaient en tremblant, désespérés par l'horreur de leur forfait, ne songeant qu'à l'instant où ils avaient supprimé la vie d'un autre être humain.

Il a soupiré en esquissant un demi-sourire, comme s'il songeait à un fait amusant.

— Un peu comme le jeune homme de *Crime et châtiment*, de Dostoïevski, vous voyez lequel ? Lui a des remords. Il a tué la vieille et ne peut vivre avec un tel poids sur le cœur.

Il m'a regardé, semblant soudain se rappeler quelque chose.

— Excusez mon ton didactique. C'est maladroit de ma part. Je suis sûr que vous avez lu ce roman, mais en général je suis entouré d'idiots, vous savez ? Imaginez Sicora, ce malade mental, pour ne citer qu'un exemple, parlant de littérature. Non, inutile de vous fatiguer. C'est peine perdue. Mais bon, ce que je voulais dire, c'est que le sentiment de culpabilité et les regrets ne sont pas monnaie courante. Ce sont même plutôt des cas isolés. Remarquez, il m'arrive parfois d'avoir affaire à des types qui se tirent une balle dans la tête parce qu'ils ont honte de ce qu'ils ont fait, mais j'en vois aussi beaucoup qui vont au cinéma et manger une pizza. J'ai l'impression que ce garçon relève de la seconde catégorie. Comme il commet le meurtre un mardi matin, je pense qu'ensuite il va travailler comme si de rien n'était. Il marche jusqu'à l'arrêt de bus et il va bosser. Il se peut même qu'en descendant il s'achète *Crónica*. Pourquoi pas ?

Là, Báez s'est autorisé une cigarette. J'ai déjà parlé de mes états d'âme fluctuants et dit qu'en arrivant dans le bureau de l'inspecteur j'étais euphorique. En vingt minutes, il avait réduit ma jubilation à néant. J'étais non seulement dépassé par les événements, comme c'était bien souvent le cas, mais en outre je me sentais coupable. Au lieu d'appeler Báez dès mes premiers soupçons afin de le laisser décider de la meilleure tactique pour approcher ce type, je n'en avais fait qu'à ma tête : je m'étais laissé emporter par mon esprit d'initiative, j'avais utilisé le pauvre veuf et son beau-père comme des pions à mon service, les obligeant à patauger dans la boue pour des prunes.

J'essayais malgré tout de me rassurer. Báez exagérait peut-être. Et si Gómez était moins lucide qu'il ne le pensait ? S'il avait baissé la garde ces derniers mois ? En fin de compte, sur quelles preuves se

fondait Báez pour lancer de telles hypothèses ? Il s'inspirait ni plus ni moins de ce que je venais de lui raconter.

Et si ce Gómez n'avait rien à voir avec toute cette histoire ? Avec une amertume un peu puérile, j'espérais que cette piste ne soit qu'un mirage. Je me suis levé. Báez m'a imité et nous nous sommes serré la main.

— J'imagine que nous aurons du nouveau dès demain.

— Très bien, ai-je répondu d'un ton sec qui ne s'imposait peut-être pas.

J'ai quitté son bureau presque offusqué ou en tout cas mal à l'aise. J'ai regagné le tribunal à pied. Même si c'était misérable de ma part, à cet instant précis, je me souciais davantage de ne pas passer pour un idiot que de retrouver le salaud qui avait tué la femme de Morales, qu'il s'agisse de Gómez ou d'un autre.

Peu avant dix-neuf heures, le téléphone du secrétariat a sonné. C'était Báez.

— Leguizamón est à côté de moi. Il a fait ce que je lui ai demandé, m'a-t-il annoncé.

— Je vous écoute.

Mon attitude d'enfant vexé était ridicule, mais je n'arrivais pas à me comporter différemment. N'attendant de ses nouvelles que le lendemain, je n'étais pas prêt à recevoir son appel.

— Bon. D'abord la mauvaise nouvelle : Isidoro Gómez a disparu il y a trois jours de la pension de Flores où il logeait depuis fin mars. Enfin... quand je dis « disparu », c'est une façon de parler, parce qu'il a réglé sa note jusqu'au dernier jour, puis il est parti sans laisser d'adresse. Il a fait la même chose à son travail. Nous avons localisé le chantier, un immeuble de quinze étages sur l'avenue Rivadavia, dans le quartier de Caballito. Le contremaître a dit à Leguizamón que Gómez était un garçon formidable. Pas très causant et antipathique à ses heures, mais sérieux, appliqué et ne buvant jamais une goutte d'alcool. Une perle. L'autre jour, il est allé le trouver pour lui dire qu'il rentrait à Tucumán parce que sa mère était très malade. Le contremaître lui a payé ce qu'il lui devait de sa quinzaine et lui a demandé de venir le trouver si jamais il revenait, car il était vraiment très content de lui.

Báez a observé un moment de silence. J'avais envie de mettre un grand coup de pied dans la machine à écrire, le porte-crayons, le dossier sur lequel je planchais et le téléphone, mais je me suis contenu et j'ai attendu qu'il reprenne la parole.

— Enfin, le point positif, c'est qu'on peut penser que ce type est le nôtre et qu'il a pris la fuite en apprenant qu'on le recherchait. Leguizamón m'a rapporté une information du tonnerre. Le contremaître avait gardé les fiches de pointage du personnel. Vous

savez combien il a eu de retards en huit mois ? Deux. Le premier de dix minutes, le second de deux heures et demie. Et vous savez quand ? Le jour du meurtre.

— Je comprends, ai-je soufflé d'une voix plus cordiale qui montrait qu'après tout je n'étais pas si mauvais perdant. Je vous remercie pour toutes ces informations, Báez. Maintenant, je vais pouvoir remettre le dossier à jour. Je vous dirai les pièces que vous devrez m'envoyer.

— D'accord, Chaparro. Bonne soirée.

— Bonne soirée, et merci, ai-je ajouté comme pour réparer un affront.

J'allais raccrocher, mais j'ai entendu sa voix.

— Ah, au fait..., a-t-il murmuré d'un ton dubitatif. Qu'est-ce qui vous a fait penser que ce garçon était peut-être dans le coup ? Je sais bien que l'idée a germé quand vous regardiez ces photos, mais pourquoi vous êtes-vous concentré sur lui plus particulièrement ? Parce que c'était une bonne réaction, Chaparro, je vous le dis franchement. Si ça se trouve, vous avez mis la main sur le coupable, qui sait ?

Báez était vraiment quelqu'un de bien. Était-il sincère dans son éloge ou cherchait-il à atténuer mon sentiment de culpabilité ou mon impression de ridicule ? J'ai pesé mes mots avant de lui répondre :

— Je ne sais pas, Báez. Je crois que j'ai été intrigué par sa façon de regarder cette femme, de l'adorer à distance. Je ne sais pas..., ai-je répété. J'imagine que quand on ne peut pas dire les choses, les regards se chargent de mots.

Báez n'a pas répondu tout de suite.

— Je comprends. Je n'aurais pas su l'exprimer mieux que ça. Vous savez manier les mots, Chaparro. Vous devriez être écrivain, vous savez ?

— Ne vous fichez pas de moi.

— Je ne me fiche pas de vous, je le dis sérieusement. Bon, je vous rappellerai un de ces jours, quand j'aurai reçu vos documents.

J'ai raccroché. Le déclic de la fourche du téléphone a résonné dans le silence du secrétariat. J'ai consulté l'heure. Il était très tard. J'ai soulevé le combiné et composé le numéro de la banque où travaillait Morales. J'ai laissé un message au gardien, lui demandant de dire à Morales de passer au tribunal dès son arrivée, le lendemain, pour signer une déposition. L'homme m'a répondu qu'il le ferait.

De nouveau le déclic du combiné qu'on raccroche. J'ai marché jusqu'au classeur où, sur l'étagère la plus haute, j'avais camouflé le dossier du meurtre de la femme de Morales. Sur la pointe des pieds, j'ai essayé de l'attraper, tiré dessus jusqu'à ce qu'il me tombe dans les mains en soulevant un nuage de poussière. J'ai regagné mon bureau. Je n'ai pas tout relu depuis le début mais suis allé directement à ce qui

m'intéressait : au mois de juin, on demandait d'ajouter au dossier un rapport d'autopsie, l'examen des viscères de la victime. J'ai tourné le cadran de ma montre pour consulter le calendrier, glissé un papier à en-tête du Pouvoir judiciaire de la Nation et antidaté ma prose du mois d'août.

En répondant à sa dernière question, je n'avais pas menti à Báez, mais je ne lui avais pas dit toute la vérité non plus. Certes les regards de Gomez avaient attiré mon attention. Je les avais interprétés comme un message silencieux et futile à une femme qui ne pouvait ou ne voulait pas les comprendre. Mais j'avais caché à l'inspecteur que l'attitude de Gómez sur les clichés m'avait intrigué parce que, moi aussi, je considérais une femme de la même manière. En cette chaude soirée de décembre 1968, comme tous les jours depuis qu'elle m'avait été présentée, je regrettais amèrement de ne pas être son mari.

« Tout ce que je demande à Dieu, c'est que Sandoval ne soit pas bourré », pensais-je en arrivant au bureau ce matin-là. Je n'avais presque pas fermé l'œil de la nuit. J'étais rentré à point d'heure (j'avais culpabilisé en voyant que Marcela était encore debout, à m'attendre) et j'avais mis un temps fou à trouver le sommeil. Qu'allait-il se passer si le juge s'apercevait que je l'avais pris pour un imbécile ? Courir un tel risque en valait-il la peine ? Nerveux comme une puce, je m'étais levé aux aurores. J'avais sans doute une mine affreuse, car Marcela m'avait demandé ce qui se passait pendant que nous prenions notre petit déjeuner.

Aujourd'hui, trente ans plus tard, je m'étonne d'avoir pu manigancer tout cela. Qu'est-ce qui me poussait à me mettre dans une situation pareille ? Sans doute la culpabilité. Et l'incertitude : si Gómez n'était pas coupable de ce meurtre, pourquoi ourdir de telles machinations ? Mais s'il était coupable et que je croisais les bras, je me regarderais dans la glace et y verrais jusqu'à la fin de mes jours un lâche ayant privilégié sa situation et son travail.

Mes soucis pratiques ne remontaient pas à la recherche infructueuse de Gómez, mais au moment où j'avais fait l'idiot en refusant de conclure au non-lieu, quelques mois auparavant. Je croyais alors que lorsque le coupable tomberait, le juge serait si heureux qu'il ne me reprocherait pas d'avoir mis ce dossier en attente. Bien au contraire. Porté aux nues comme un acteur, objet de toutes les attentions pour avoir capturé l'assassin, il ne m'en voudrait pas.

Mais là, j'étais dans l'impasse et j'avais besoin d'un Sandoval inspiré, sagace, vif et intrépide. Plein comme une barrique, il ne m'était d'aucune utilité. J'étais plongé dans ces réflexions quand il est entré frais comme une rose, parfumé de lavande, un sourire radieux aux lèvres. Je l'ai intercepté avant qu'il ait atteint son bureau et lui ai expliqué mon plan dans les grandes lignes. C'était vraiment un type brillant et loyal. Il m'a compris au quart de tour et a accepté sans hésiter de participer à l'opération.

Morales est venu dans la matinée. Dans l'entrée, je lui ai fait signer un ajout à sa déclaration en tant que témoin sans lui fournir plus de détails. J'ai pris congé de lui en lui disant que je lui expliquerais tout plus tard. Au bout de quelques minutes, quand le juge Fortuna Lacalle

a fait irruption dans le secrétariat, je m'en suis remis au Saint-Esprit, comme le faisait ma mère pour conjurer l'anxiété. Selon son habitude, Lacalle était impeccable : costume sombre, cravate discrète assortie à sa pochette, cheveux gominés plaqués sur le crâne, teint hâlé. Je crois que c'est à force de l'observer que j'ai développé ma théorie sur les idiots : ils se conservent mieux que les autres car ils échappent à l'angoisse existentielle qui mine ceux qui ont un semblant de lucidité. Je n'ai aucune preuve de ce que j'avance, mais dans le cas de Fortuna Lacalle, c'était criant de vérité.

Il s'est installé sur ma chaise dans une attitude princière et a tiré de la poche intérieure de sa veste un stylo-plume Parker. D'un geste théâtral, j'ai empilé tout un tas de dossiers sur le bureau, pour lui faire croire qu'il allait passer les deux ou trois heures suivantes à signer des documents. Heureusement, le jeudi, il faisait du tennis à dix-huit heures et, dès quinze heures, s'irritait contre tout imprévu risquant de compromettre l'exercice de cette noble activité. Il a accusé le coup, écarquillé les yeux et lâché un commentaire qui se voulait drôle sur la rapidité avec laquelle travaillaient les employés du secrétariat. Je lui ai présenté les pièces à signer en souriant, le gratifiant chaque fois de commentaires ampoulés et explicatifs. C'était de l'information inutile ou pour le moins redondante, mais il était trop bête pour s'apercevoir que je me payais sa tête.

À cet instant, Sandoval a émergé de derrière le meuble de classement qui isolait son bureau du mien.

— Dites-moi, Votre Honneur..., a-t-il soufflé d'une voix mielleuse et ironique, mais sur le ton de la confiance, pour que Lacalle se sente non pas victime, mais complice. Quand vous verra-t-on au volant d'une Dodge Coronado, comme votre collègue Molinari ?

Fortuna Lacalle l'a regardé d'un air suspicieux. Même sot, il avait l'instinct de conservation que les gens de son espèce développent dans les situations complexes et hostiles, et de toute évidence Sandoval faisait partie de cet univers sauvage et confus. « Il va lui demander de répéter ce qu'il vient de dire, j'en suis sûr », pensais-je. D'un geste vif, je me suis emparé du dossier Morales et l'ai ouvert page 208, marquée par un signet.

— Qu'est-ce que vous dites, Sandoval ? a bredouillé Lacalle en clignant des yeux, plus intéressé par les propos de mon employé que par les papiers qu'il avait devant lui.

— Une décision demandant la réouverture du dossier, Votre Honneur, ai-je murmuré, comme si je ne voulais pas interrompre leur conversation avec des brouilles.

— Parfait, parfait, a-t-il répondu sans me regarder.

— Je ne disais rien de particulier, Votre Honneur, a fait Sandoval en lui adressant un sourire plein d'espièglerie. Je croyais que vous

aviez vu la nouvelle voiture de M. Molinari, mais apparemment, pas encore.

Lacalle s'efforçait d'avoir la repartie rapide et spirituelle, mais obtenir les deux à la fois lui coûtait, et l'entreprise était manifestement vouée à l'échec. Il essayait cependant de faire l'impossible et semblait prêt à relever ce défi qui épuisait toute son énergie intellectuelle. Prêter attention aux documents à signer est tout à coup devenu secondaire à ses yeux. Il a donc sans ciller revêtu de son seing une décision en date du 2 juillet, qui demandait la réouverture du dossier à partir de la page 201, mais entérinait aussi les ajouts que Ricardo Morales avaient faits à sa déclaration initiale. J'ai vite mis l'acte hors de sa portée afin qu'il ne s'aperçoive pas qu'il venait d'apposer sa griffe sur un document vieux de quatre mois.

— Non... je l'ignorais. Il s'est acheté une Coronado ?

— Oui, Votre Honneur. Elle est bleu électrique..., a précisé Sandoval en souriant d'un air absent, comme encore ébloui par cette vision. Une vraie merveille. Les sièges sont en cuir noir et tout le reste chromé... Non, sérieusement, vous ne l'avez pas vue ?

— Non. D'ailleurs, ça fait longtemps que je n'ai pas déjeuné avec Abel...

« Parfait, il l'a envoyé dans les cordes », ai-je songé. Sandoval pouvait se montrer cruel avec les personnes qu'il n'appréciait pas, mais il exerçait cette dureté avec brio et éliminait ses adversaires en exploitant leurs faiblesses. J'ai dit et redit que Lacalle était un crétin qui se donnait des airs de grand juriste, mais il était capable d'oublier son amour-propre tant il enviait ses collègues méritants. C'était le cas de Molinari, une véritable pointure que ce minable de Fortuna Lacalle osait appeler par son prénom, laissant entendre par là qu'ils étaient intimes, faisant miroiter à ses interlocuteurs une familiarité qui n'existait pas dans les faits. Son attitude me confirmait qu'il était jaloux comme un pou.

Fort de cette constatation, j'ai décidé de passer au deuxième acte en lui glissant sous le nez, agrafée à la fin d'un autre dossier, la déposition dans laquelle Morales faisait part de ses soupçons à l'encontre de Gómez. Il évoquait de prétendues lettres de menaces que l'amoureux éconduit aurait adressées à sa femme juste avant qu'elle soit assassinée, et que lui et Liliana avaient bien entendu détruites. J'avais rédigé le document la veille et Morales venait tout juste de le signer.

— Un témoignage dans l'affaire Munoz, vous savez, cette histoire d'escroqueries à répétition, ai-je menti.

— Ah oui ! Où en est-on ?

Ce n'était pas de chance. Il faisait mine de s'intéresser à cette paperasse. Qu'allais-je lui répondre ? Pourquoi avais-je mélangé les

pièces de deux causes différentes ? Comment justifier cette déclaration sortie de nulle part ?

— Et vous, Votre Honneur, vous avez toujours votre Falcon ? a lâché Sandoval, volant à mon secours.

— Oui, oui, bien sûr, a rétorqué Lacalle d'un ton qui se voulait tranchant.

— Bien sûr... c'est un modèle qui date de quand ? 1963, 1964 ?

— 61, a lâché le juge de manière assez abrupte, tentant aussitôt de se radoucir. En fait, elle marche tellement bien que ça m'embêterait de m'en séparer.

Sandoval était un artiste. Dans le dos du juge, nous nous étions très souvent moqués de lui non parce qu'il possédait une vieille Falcon (après tout, Sandoval et moi étions à ranger dans la catégorie des éternels piétons), mais que cela le mettait au supplice. Si un fou lui avait proposé ce genre de marché, Fortuna Lacalle n'aurait pas hésité à se faire couper une oreille pour une voiture neuve. Son salaire lui permettait de s'en offrir une, mais sa femme et ses deux filles vivaient comme des princesses et faisaient resurgir à chaque fin de mois le spectre de l'insolvabilité, que le pauvre Lacalle avait toutes les peines du monde à conjurer. Le visage transparent de Lacalle me prouvait qu'il s'était plongé dans l'énumération intime de tout ce qu'il aurait pu se payer si son épouse et sa progéniture avaient calmé leurs ardeurs dépensières. La Dodge Coronado arrivait bien évidemment en tête de liste.

J'ai tourné prestement la page. C'étaient les demandes de renseignements sur Gómez auprès de la police fédérale et de celle de Tucumán, avec leurs copies respectives. Elles étaient datées du mois d'octobre et avaient été réitérées en novembre. Je m'étais occupé de tout avec Báez. Fortuna Lacalle les a signées comme des reçus de pressing.

— Autre chose, a ajouté Sandoval, qui était inspiré et agitait les mains, comme s'il ne savait pas trop en quels termes présenter son dilemme. Je ne suis pas certain que M. Molinari ait bien fait de s'offrir une Dodge. Vous qui êtes un connaisseur, Votre Honneur..., a-t-il soufflé, laissant entendre à Lacalle qu'il avait trouvé en sa personne un interlocuteur avisé et digne de confiance. Qu'est-ce que vous choisiriez entre une Dodge Coronado et une Ford Fairlane ?

« Vous qui êtes un connaisseur », ai-je répété dans ma tête. Il n'y avait aucun doute là-dessus, Sandoval était un génie. Quant à Lacalle, il n'entendait rien à rien et était tout aussi nul dans le secteur automobile que dans le domaine du droit. Mais, n'en ayant pas conscience, il s'est lancé dans un exposé sur les innombrables avantages de la Ford Fairlane et les impardonnables défauts de la Dodge Coronado, une manière pour lui de prouver par des chemins

détournés qu'en fin de compte Molinari n'était pas si parfait que ça. Sa péroration a duré une bonne dizaine de minutes au terme desquelles il avait même dessiné ce qui était à l'en croire le schéma de la boîte de vitesses de chacune des deux voitures.

C'était merveilleux. Quand il s'est enfin tu, il m'avait signé l'accusé de réception des recherches effectuées par la police (Báez avait rédigé son rapport contre la montre et me l'avait remis dans la matinée), concluant que nul ne savait où Isidoro Antonio Gómez était domicilié. Il avait aussi apposé sa griffe sur la décision demandant la poursuite de l'enquête sur sa domiciliation et stipulant que son assignation à comparaître afin de faire une déclaration purement informative était toujours valable. Lacalle avait visé les deux documents adressés à la police fédérale allant dans ce sens. Adossé contre une étagère, Sandoval faisait semblant d'écouter avec passion le discours de Son Honneur. Mon expression soulagée ne lui a pas échappé et il a compris que sa tâche était terminée. Mais, en esprit sensible, il n'a pas voulu interrompre le bavardage du juge et l'a laissé déblatérer pendant deux ou trois minutes, après quoi il l'a remercié de lui avoir accordé un peu de son temps précieux.

— Bon, Votre Honneur, je vais vous laisser, je dois continuer mon travail. Mais permettez-moi de vous dire que pour ce qui est des voitures, vous êtes incollable, a-t-il murmuré en hochant la tête avec admiration.

L'autre a fermé à demi les yeux dans ce qui se voulait une acceptation modeste du compliment. Histoire de bien lui donner la nausée, je lui ai présenté une vingtaine de brouilles à signer.

Lorsque Fortuna Lacalle a regagné son bureau, j'ai rassemblé les documents que j'avais disséminés au hasard des dossiers afin de les reclasser dans celui de Morales. Revêtus de la signature du juge, il ne leur manquait plus que celle du secrétaire. En matière de bêtise, Pérez n'avait rien à envier à Lacalle, mais je ne voulais pas lui appliquer la même stratégie. À force d'aller à l'eau, la cruche finirait par se casser. J'ai préféré me fier à sa nature. Pusillanime, Pérez signerait sans broncher tous les documents revêtus de la griffe de son chef. Je lui ai donc apporté le dossier dans l'après-midi ainsi que la vingtaine d'autres que j'avais fait parapher par Lacalle. Je n'étais à l'abri de rien et il s'apercevrait peut-être de la manœuvre. Pourquoi tant d'actes à signer dans une affaire comme celle-ci, dont les dates échelonnées remontaient à plus de quatre mois ? Il y verrait probablement des manœuvres ourdies dans son dos.

Au cas où, j'avais un atout dans ma manche. Si Pérez doutait de ma bonne foi ou flairait la manigance dans cette liasse de documents fictifs que le juge venait d'entériner, je le ferais purement et simplement chanter, le menaçant d'aller raconter à toute la profession

qu'il s'occupait avec une dévotion peu commune de l'avocate commise d'office de la 3^e chambre criminelle et correctionnelle. Or, cette dame n'était ni sa femme ni la mère des deux garçons pimpants dont la photo trônait sur son bureau. Heureusement, cela n'a pas été nécessaire. Pérez a apposé sa signature à côté de tous les « assermentés devant moi » précédant le seing de Fortuna Lacalle : l'expert en automobiles. Quand j'ai eu fini, je me suis écroulé sur ma chaise, à bout de nerfs. Sandoval s'est approché de moi tout sourire et m'a gratifié de la phrase philosophique qu'il gardait pour les grandes occasions :

— Comme je l'ai souvent affirmé, cher Benjamin, le jour où tous les cons du monde organiseront une fête, ces deux-là feront l'accueil, serviront les petits-fours, porteront le toast et torcheront la bouche des invités.

Nom et prénom

Chaparro tire sur la feuille qu'il vient d'écrire, assez fort pour la sortir de la machine sans qu'elle se déchire. La dernière phrase le fait rire. Il trouve agréable de remonter le fil de sa mémoire. Il pensait avoir oublié ce que disait Sandoval à propos des cons. Pourtant ses mots ont resurgi ainsi qu'une kyrielle de souvenirs ayant trait à son passé et aux personnes qui l'ont peuplé.

Il se lève et s'amuse à faire un geste coutumier : se pincer le nez entre l'index et le pouce de la main gauche, presque à hauteur des yeux, et presser au point d'avoir mal. Il en a pris l'habitude au tribunal, quand il se redressait après être resté longtemps penché à son bureau, et recommence ici, maintenant qu'il a sondé cette mémoire qui est la sienne mais lui est devenue étrangère. Chaparro pense que l'homme est prévisible, obstinément et perpétuellement égal à lui-même. Comme tant d'autres, ce geste auquel il ne prête plus attention l'accompagne depuis toujours et il continuera de le reproduire jusqu'à ce qu'il repose six pieds sous terre.

Il pense à Irene. Pourquoi occupe-t-elle son esprit alors qu'il vient juste de songer à sa propre mort ? L'associe-t-il à sa fin ? Non, au contraire, Irene le rattache à la vie. Elle est comme une dette qu'il aurait contractée envers l'existence, ou vice versa. Il ne peut mourir en éprouvant ce qu'il éprouve pour elle, comme si c'était gâcher cet amour en le laissant se désintégrer, se réduire en poussière en même temps que sa chair et ses os.

Mais comment arracher cet amour de son cœur ? Il n'y a pas moyen. Il y a pensé un nombre incalculable de fois sans trouver de solution. Une lettre ? Par ce biais, il aurait l'avantage de se tenir à distance, de ne pas voir son visage incrédule ou, pire, fâché ou compatissant, quand elle comprendrait. Quant à le lui révéler en tête à tête, il n'en est pas question. À leur âge, l'amour lui paraît ridicule, et déclarer sa flamme à une femme mariée depuis trente ans lui semble non seulement absurde, mais agressif et dénigrant.

Le bon sens que Chaparro croit parfois avoir l'incite à penser qu'il n'a aucune raison d'être si solennel, si catégorique. Pourquoi est-il si difficile d'envisager une idylle avec une femme mariée ? Il ne serait ni le premier ni le dernier à lui proposer la botte. Alors ? Justement, tout le problème est là. Chaparro ne veut pas qu'elle croie qu'il cherche

l'aventure. Ce qu'il aimerait lui faire comprendre, ce qu'il a besoin de lui avouer, c'est qu'il a envie d'elle à ses côtés, constamment, partout et presque à toute heure du jour ou de la nuit, parce qu'il est enlisé dans un tel état d'adoration qu'il ne conçoit pas la vie sans elle. Mais quand il en arrive à ce point, perdu dans ses pensées, il s'arrête, découragé.

Car, dans son imagination, la femme qui reçoit sa confession désespérée adopte l'expression qu'elle aurait dans la réalité si elle lisait cette lettre que, de toute manière, il ne lui écrira pas. Elle serait étonnée, indignée ou prise de pitié.

Et puis ensuite il n'y aurait plus rien. Après le rejet, c'en serait fini de ces instants volés à sa vie, occupés à boire un café dans son bureau, à parler de la pluie et du beau temps, à faire comme si tout cela n'était qu'une simple conversation entre deux collègues – deux ex-collègues – qui s'entendent bien. Irene semble prendre plaisir à ces rencontres sporadiques. Mais s'il franchit le pas, elle sera bien obligée de lui demander de ne plus chercher à la revoir.

Pendant qu'il se prépare un maté, Chaparro est tout à coup submergé par le désir coupable qui le consume toujours. Mais il s'oblige à reprendre son calme. Si Irene était veuve... tomberait-elle amoureuse de lui ? Rien ne le lui garantit. Il est donc préférable de laisser le pauvre ingénieur tranquille. Qu'il continue de profiter de la vie et de sa femme et que le diable l'emporte.

Il pose sur les autres la dernière feuille tapée à la machine et apprécie la hauteur de la pile, conséquente après un mois de travail. Ou cela fait-il déjà un mois et demi ? C'est possible. Le temps passe vite quand on s'attelle à ce genre de choses. Un doute l'habite en permanence : quel titre va-t-il donner à son roman ? Il ne sait pas, il n'en a pas la moindre idée.

Chaparro se trouve mauvais pour les titres. Au départ, il voulait en donner un à chaque chapitre, mais il y a renoncé. S'il sèche pour l'ensemble, inutile de multiplier les difficultés. Il en a déjà écrit seize et n'est pas au bout de ses peines.

Autre chose l'inquiète : son nom, en dessous du titre, Benjamin Miguel Chaparro. On a beau le prendre par tous les bouts, il fait l'effet d'un coup de pied. Pour commencer, ses parents ne se sont-ils pas aperçus que la dernière syllabe de son premier prénom et la première du second ont un effet redondant et désagréable ? *Mín-mi*. C'est épouvantable. Et puis les prénoms qui ont une signification le barbent, et c'est non seulement le cas de son prénom, mais aussi de son nom. « Benjamin » est à lui seul un écueil. On ne peut pas s'appeler Benjamin toute sa vie. C'est parfait pour un petit garçon, le cadet d'une fratrie. Pourquoi l'ont-ils baptisé ainsi puisqu'il est fils unique ? Un Benjamin de sept ou huit ans, passe encore, mais à la soixantaine

bien sonnée c'est ridicule. Et ce n'est pas tout : mesurer 1,80 m et s'appeler Chaparro – « petit gros » – est un non-sens. Si bien que son livre, même après avoir éliminé ce Miguel cacophonique, pourrait passer auprès du public comme celui d'un jeune homme de petite taille. Contrairement à lui, les gens ne cherchent peut-être pas midi à quatorze heures. Peut-être, mais il se peut aussi que certains lecteurs l'imaginent ainsi, puis le voient et s'aperçoivent que Benjamin Chaparro est un grand ours sexagénaire. C'est absurde.

Adopter un pseudonyme pourrait être une solution. Non. Surtout pas. S'il est un jour publié, même à compte d'auteur, il veut que son nom figure sur la couverture, si ridicule soit-il. La raison en est simple. Il veut qu'Irene le voie.

Après avoir apposé le sceau du tribunal sur la demande de vérification de domicile d'Isidoro Gómez, classé le dossier dans le casier des suspects en fuite et mis Morales au courant de la bonne nouvelle, j'étais si heureux de ma vaillante intervention et si certain que rien dans cette tragédie ne rejaillirait sur moi que j'ai repris ma petite routine de chef de service et suis redevenu un honnête fonctionnaire, un mari rentrant sagement chez lui à dix-neuf heures et lisant son journal dans la soirée, à tel point que j'en ai presque oublié ce dossier.

Mais quelques mois plus tard il est revenu me titiller de manière désagréable. Dans le cadre de l'affaire contre Romano et Sicora pour violences sur des tiers, j'ai dû être auditionné. Ce n'était qu'une simple formalité consistant à confirmer ma plainte et à y apporter des précisions. J'étais cependant étonné (et contrarié) qu'on ait confié cette démarche à un simple employé. C'était mauvais signe, à croire qu'au tribunal on estimait la cause perdue d'avance, mais on respectait la procédure. Que leur fallait-il de plus pour ouvrir un procès contre ces sales types ? Ils avaient mon témoignage ainsi que celui de deux policiers du commissariat et le rapport médical sur les lésions corporelles des deux malheureux ouvriers. Malgré ma méfiance, j'ai préféré attendre. Le juge chargé du dossier était Batista, un homme probe que je connaissais un peu pour avoir travaillé avec lui pendant les vacances judiciaires. Comme je l'ai déjà dit, mon acharnement à prouver la culpabilité de Sicora et Romano s'était calmé.

Peu après, Batista m'a convoqué dans son bureau. Il m'a reçu le sourire aux lèvres, m'a serré chaleureusement la main et déclaré que ce qu'il avait à me dire était strictement confidentiel. Nous devons tous deux tenir notre langue sous peine de perdre notre poste. « La vache », ai-je songé. C'était donc si sérieux ? J'imagine qu'il était mal à l'aise, car après avoir hésité un moment il a craché le morceau sans me laisser le temps de dire ouf, comme s'il voulait se débarrasser au plus vite de ce fardeau dérangeant et sordide. Il n'a donc pas mâché ses mots et m'a appris qu'il avait reçu l'ordre « d'en haut » (il a complété l'image en levant l'index au plafond, mais je ne comprenais pas s'il désignait par ce geste la cour d'appel, la Cour suprême ou le

gouvernement) d'étouffer cette affaire en concluant à un non-lieu. Il a ajouté qu'il ne pouvait pas me fournir plus d'explications, mais qu'apparemment, ce Romano... mon collègue, avait de solides appuis. Pour illustrer son propos, Batista a posé deux doigts de sa main droite sur son épaule gauche. J'ai alors compris que le piston de Romano n'était ni judiciaire ni politique, mais qu'il s'agissait d'un haut dignitaire de l'armée, sans doute son beau-père, colonel d'infanterie. Tout était désormais très clair dans ma tête. Comme j'avais été naïf de ne pas me soucier de ses liens de parenté avec ce bonhomme quand je l'avais dénoncé ! Génial. Il ne me manquait plus que ça pour me dégouter définitivement d'Onganía et de toute sa clique.

— Vous voulez que je vous dise autre chose ? m'a demandé Batista.

J'ai acquiescé, d'autant que Batista semblait avoir envie de parler.

— Vous devez savoir qu'il a été auditionné...

Voyant que je hochais la tête, il a poursuivi en levant les yeux au plafond :

— Et comme on m'avait prévenu, je me suis dit qu'il valait mieux que ce soit moi qui l'entende.

« Nous sommes tous des lâches, pensais-je. Il suffit qu'on nous fasse suffisamment peur pour réveiller le pleutre qui sommeille en nous. » Un jeune sous-fifre à peine sorti de l'adolescence avait enregistré la confirmation de ma plainte, mais pour la déposition de ce bâtard le juge était intervenu en personne, la peur au ventre.

— Vous n'avez pas idée de la suffisance de ce type. Il est entré dans mon bureau en me prenant de haut, comme s'il me rendait service en me consacrant quelques minutes de son temps précieux. Quand j'ai commencé à l'interroger, il s'est mis à pester contre tout le monde. Curieusement, il n'en avait pas tellement après vous, mais a injurié les deux pauvres gars dont il avait fait démolir le portrait.

Il les a traités de sales petits noirs et s'est plaint de tous les voyous et les truands de leur espèce. Il a dit qu'il fallait tous les supprimer et fermer les frontières. Ce que je vous confie là est la stricte vérité. Vous comprendrez que je n'ai fait figurer aucune de ces atrocités dans sa déposition, sans quoi il ne me restait plus qu'à le boucler parce que, en tenant ce genre de propos, il corroborait votre déclaration et s'accusait lui-même des faits.

Compte tenu de ce qu'il venait de m'apprendre, la question qui s'imposait était la suivante : « Alors pourquoi ne l'avez-vous pas collé en prison ? » Mais je me suis gardé de la poser. Certes les frasques de ce salopard me faisaient sortir de mes gonds, mais je devais avouer qu'à ma manière, comme le juge, je filais doux et arrondissais les angles.

— De toute façon, quand je lui ai demandé s'il avait levé la main

sur les deux ouvriers, il a nié catégoriquement et l'affaire en est restée là. Je lui ai même dit que, si le non-lieu était prononcé, votre plainte en interne n'aboutirait pas et la cour d'appel annulerait sa suspension.

« C'est magnifique, nous allons redevenir collègues », ai-je alors songé.

— Et là, il a eu une réaction qui m'a vraiment surpris. Cette bonne nouvelle l'a laissé parfaitement indifférent. Il m'a répondu qu'il ne comptait pas rester gratte-papier toute sa vie, qu'il était temps pour lui de passer à l'action parce que le pays était en danger, encerclé d'ennemis, d'athées, de communistes et de je ne sais plus quoi d'autre. Je n'ai pas voulu en savoir davantage et l'ai arrêté net. Je lui ai fait signer sa déclaration avant de le renvoyer dans ses pénates. Je n'avais aucune envie de connaître en détail ses projets d'avenir.

Cet entretien m'avait laissé un goût amer dans la bouche. La sinistre impunité dont bénéficiait Romano me donnait l'impression d'être victime d'une injustice. J'étais pourtant loin d'imaginer les conséquences que ces faits allaient avoir sur l'histoire que je m'attache à raconter et sur ma propre vie.

« Ma propre vie. » Je relis ces mots et me demande quelle existence je menais en 1969. Marcela voulait avoir un enfant. Elle ne m'avait rien demandé et s'était contentée de lâcher cette idée, comme si elle réfléchissait toute seule, à voix haute. « On pourrait avoir un enfant », avait-elle dit un soir, pendant le dîner. Nous regardions les informations sur Canal 13. Je m'étais tourné vers elle pour constater qu'elle parlait sérieusement. Je m'étais levé et avais éteint le téléviseur, pensant que ce type de projets méritent une ambiance différente, un autre cadre. Quelque chose ne tournait pas rond. Qu'est-ce qui clochait chez elle ? Pourquoi n'étais-je pas transporté à l'idée d'être père ? « On est mariés depuis quatre ans et, le mois prochain, on aura fini de payer l'appartement », avait-elle ajouté devant mon air atterré.

Marcela obéissait à une logique terrifiante. Nous nous étions rencontrés chez ma cousine Elba et avions été fiancés pendant deux ans. Nous avons obtenu un crédit de la Banque hypothécaire, acheté un deux-pièces dans la ville de Ramos Mejía, passé notre lune de miel à Mar del Plata. Comme tous les jeunes couples de l'époque qui se mettaient alors en ménage, nous avons choisi notre vaisselle dans le célèbre bazar l'Emporio de la Loza, l'Empire de la Vaisselle. L'étape suivante était celle qu'elle venait de proposer, si tant est que cette phrase lâchée dans le vide puisse être considérée comme une proposition. J'étais le paumé, et elle la voix de la raison.

J'étais resté évasif. Marcela avait respecté cette distance. J'ignore si elle agissait ainsi par soumission, froideur ou habitude. Quels que soient mes propos, elle ne s'en formalisait pas. Aujourd'hui encore, il

m'arrive de songer avec angoisse que j'ai perdu l'occasion d'avoir un enfant. J'ai failli écrire « de me projeter à travers un enfant, de me perpétuer ». Est-ce cela, avoir un enfant ? Telle est l'une des nombreuses questions que j'emporterai dans ma tombe sans en connaître la réponse.

Si en cette fin d'après-midi d'août 1969 où j'ai revu Ricardo Morales je n'avais pas envie de rentrer chez moi, c'était surtout pour éviter de répondre à la question (la proposition ou l'initiative, je ne sais pas trop comment la qualifier) de ma femme sur le fait « d'avoir un enfant ». Je ne savais ni quoi lui dire ni quoi penser moi-même. J'ai quitté le tribunal et, au lieu de prendre le 115 rue Talcahuano, j'ai marché jusqu'à la place Laval, me suis installé un moment sous un gigantesque caoutchouc. Chassé par le froid, je suis allé attendre l'autobus avenue Córdoba. Je suis arrivé à la gare de l'Once en même temps que la marée humaine de dix-neuf heures, ce qui, loin de me déranger, me fournissait au contraire une bonne excuse pour laisser passer un ou deux trains avant d'en trouver un où je puisse m'asseoir.

Marchant plus lentement que les autres piétons, je me suis poussé sur le côté en me serrant contre les vitrines des boutiques vulgaires autour de la gare. Je me suis arrêté pour regarder les affiches peintes à la main, souvent bourrées de fautes d'orthographe, apprécier la patience de Bédouins des cireurs de chaussures, le rictus sévère d'une ou deux putes commençant leur tapin. On voit beaucoup de choses quand on ne va nulle part. C'est précisément à ce moment-là que j'ai vu Ricardo Agustín Morales.

Il était assis sur un grand tabouret rond, dans un petit café, les mains sur les genoux, le regard perdu dans la foule qui se pressait jusqu'au quai. L'aurais-je abordé s'il ne m'avait pas reconnu le premier, levant la main gauche pour me saluer ? Probablement pas. J'ai déjà dit qu'après avoir calmé ma conscience, ne me rengorgeant plus d'avoir roulé le juge et le secrétaire dans ce que je considérais comme une manœuvre audacieuse, j'avais repris sans regrets mes petites routines de simple fonctionnaire. Croiser Morales dans un cadre insolite, à savoir hors de sa banque ou du café de la rue Tucumán, m'a fait sursauter et m'a même paru inquiétant.

Mais il m'avait vu. Il avait levé le bras et ébauché un sourire, si bien que je me suis approché et lui ai tendu la main en m'installant sur le tabouret voisin.

— Vous allez bien ? Ça fait un bail.

Y avait-il du reproche dans sa voix ? Je songeais que c'était injuste. Pourquoi aurais-je cherché à le revoir ? Pour lui annoncer que

Gómez – qui au demeurant était peut-être un très gentil garçon – n'apparaissait nulle part, et que j'avais fait tout ce qui était de mon ressort ? Je l'ai regardé. Il n'avait pas l'air de me jeter la pierre. Dos au comptoir, les pieds calés sur la barre du tabouret, le regard placide, sa tasse de café vide sur le comptoir, il renvoyait la même impression de solitude que les premières fois où je l'avais vu.

— On fait aller, ai-je soufflé en ayant le sentiment que, de toute manière, il n'attendait pas de réponse de ma part. Et vous ? ai-je repris, heureux qu'on s'en tienne aux politesses de rigueur certes creuses, mais sans risques.

— Rien de neuf.

Il s'est tourné vers le zinc pour s'assurer qu'il ne restait plus de café dans sa tasse, puis a consulté la pendule couverte de graisse vissée au mur.

— Encore une demi-heure et j'aurai terminé, a-t-il dit en clignant des yeux.

Il était 19 h 30. À quel genre de tâche pouvait-il s'atteler jusqu'à 20 heures dans un endroit pareil ?

— Votre ami policier avait raison, a-t-il déclaré après un long silence. Il n'est pas reparti à Tucumán, mon beau-père en est sûr.

Il poursuivait avec naturel une conversation qui semblait n'avoir jamais été interrompue, de celles qui se passent de précisions car les interlocuteurs savent parfaitement de quoi il retourne. L'« ami policier » était Báez ; le « beau-père », le père de la morte ; l'homme qui n'était « pas reparti à Tucumán », Isidoro Gomez.

— Le jeudi, je suis ici. Le lundi et le mercredi, je vais à la gare de Constitución. Le mardi et le vendredi, je fais le guet dans celle de Retiro. C'est comme ça. Ça changera en septembre. Ça change tous les mois.

Une voix rauque avec un fort accent a annoncé dans les haut-parleurs le départ de l'express de 19 h 40 à destination de Morón du quai n° 4. Je n'avais pas l'intention de le prendre parce que je ne voulais pas voyager debout, mais j'ai saisi ce prétexte pour me lever et lui faire mes adieux. Morales m'en a empêché en reprenant aussitôt le fil de son discours.

— Le jour où il l'a tuée, Liliana m'avait fait du thé au citron. « Le café ne te réussit pas, tu dois en boire moins », m'a-t-elle dit. Je n'avais rien contre. J'aimais sa façon de s'occuper de moi.

Il conjugait désormais le verbe tuer à la troisième personne du singulier, car l'assassin avait maintenant un visage et un nom. Je commençais à me douter que j'allais non seulement rater le 19 h 40, mais aussi les trains suivants.

— N'empêche que si vous l'aviez vue..., a-t-il repris en observant passer devant la vitrine un jeune homme de petite taille dont il s'est

vite désintéressé pour se concentrer sur une autre cible. Chaque fois que mon père regardait un défilé de mode ou un concours de beauté à la télévision, il disait que pour savoir si ces filles sont réellement belles, il faut les voir au saut du lit, sans maquillage. Je ne l'ai jamais dit à Liliana, mais tous les matins je la regardais pour vérifier la théorie de mon père. Et vous savez quoi ? Il avait raison. Liliana était une vraie beauté.

L'épouvantable voix du haut-parleur a annoncé le départ du train de 19 h 55 pour Castelar, marquant des arrêts à toutes les gares. Je me suis dit que Morales n'exagérerait pas quand il vantait la beauté de sa femme. J'allais arriver à point d'heure chez moi, mais je n'avais plus aucune envie de me lever. En tout cas pas avant d'avoir donné un nom à l'émotion qui me gagnait peu à peu. Était-ce de la compassion ? De la tristesse ? Non. C'était autre chose que je ne parvenais pas à définir.

— Vous savez ce qui est atroce ?

Je l'ai regardé sans savoir quoi dire.

— C'est que, petit à petit, je l'oublie.

Sa voix tremblait. Je n'ai pas commis la bêtise de l'interrompre.

— Je pense à elle tout le temps, je l'ai toute la journée dans la tête. Je me réveille la nuit et je ne me rendors plus. Mais ce sont toujours les mêmes souvenirs, les mêmes images qui reviennent. Qu'est-ce que je me rappelle au juste ? Elle ou les souvenirs que j'ai construits autour d'elle depuis un peu plus d'un an qu'elle est morte ?

Le pauvre homme. Pourquoi n'arrivais-je pas à raisonner et ressassais-je ces termes qui étaient comme une étiquette sans valeur ?

— J'ai songé au suicide, vous savez. Parfois, le matin, je me lève et je me demande pourquoi je vis.

Puisque nous en étions là, moi aussi je me posais la même question. Que pouvais-je lui répondre ? Pas grand-chose, mais était-il correct de garder le silence après avoir entendu cette confidence chargée d'angoisse ? Je lui ai dit ce qui me venait à l'esprit, la seule idée plausible :

— Si vous êtes encore vivant, c'est peut-être pour mettre la main sur le salaud qui l'a tuée, ai-je lâché après avoir réfléchi au problème. Que ce soit Gomez ou un autre, ai-je ajouté afin d'opposer ma neutralité à la certitude à laquelle il se raccrochait comme un fanatique.

Morales a considéré ma réponse. Machinalement ou méthodiquement, il continuait de regarder les gens qui se dirigeaient vers les quais.

— Je crois que vous avez raison. C'est pour ça que je vis, a-t-il fini par murmurer.

Il s'est tu. Moi aussi. Si l'enquête qu'il menait tout seul lui donnait une raison de vivre, c'était toujours ça de gagné. Quoi qu'il en soit, les

efforts qu'il déployait étaient condamnés d'avance à l'échec. Si Gómez était innocent, il n'y aurait pas moyen de l'incriminer. Et s'il était coupable, il me semblait difficile qu'on puisse l'arrêter. Il savait qu'on le recherchait, que perdu dans la foule il y avait peu de chances pour qu'on le remarque. De ce point de vue, le guet obstiné de Ricardo Agustín Morales dans les gares était d'une naïveté désarmante.

— Vous habitez toujours à Palermo ? ai-je demandé, histoire de dire quelque chose.

— Non. J'ai gardé l'appartement, mais j'ai déménagé dans une pension de San Telmo. C'est à deux pas de mon travail et... de tout ça, a-t-il ajouté, comme s'il n'arrivait pas à qualifier cette extravagante chasse à l'homme.

J'ai pris congé de lui en promettant de l'appeler dès que j'aurais du nouveau. Il m'a serré la main en gardant l'œil rivé sur la pendule, et j'ai compris que, pour lui aussi, il était temps de partir. Nous sommes sortis du café ensemble, mais au bout de quelques mètres il m'a fait comprendre qu'il allait dans l'autre sens. Nous nous sommes de nouveau serré la main.

Je me suis approché des quais. Un contrôleur a poinçonné mon abonnement à l'entrée. Un express était sur le départ : Flores, Liniers, Moron, puis arrêt à toutes les gares. Il n'y avait plus de places assises mais je suis monté quand même. Je voulais rentrer le plus vite possible à la maison. Même si c'était encore flou, j'avais enfin mis un nom sur l'émotion que j'avais éprouvée en écoutant parler Morales.

C'était de l'envie. Tout en étant pris de pitié parce que l'histoire d'amour qu'avait vécue cet homme s'était terminée par un drame, j'étais incroyablement jaloux qu'il ait eu la chance de la vivre. M'agrippant tant bien que mal aux anneaux blancs du couloir, secoué par le cahotement du train, je savais que j'allais rentrer chez moi, dire à Marcela que je voulais lui parler et lui annoncer ma décision de me séparer d'elle. Elle me regarderait peut-être d'un air étonné, ce programme sortant résolument de l'enchaînement logique des étapes qu'elle avait planifiées dans sa vie. Je trouvais cela regrettable car je n'ai jamais aimé blesser les autres, mais je venais de comprendre que je lui faisais plus de mal que de bien en restant avec elle.

Elle m'attendait pour dîner, avait dressé la table. Nous avons discuté jusqu'à deux heures du matin. Le lendemain, j'ai mis mes affaires dans deux valises et me suis cherché une pension loin du quartier de San Telmo.

Plus de deux ans et demi s'étaient écoulés depuis ce jour. Le lundi 23 avril 1972, à 16 h 45, le contrôleur Saturnino Petrucci actionna les portes du train du quai n° 2, arrêté en gare de Villa Luro, sous les yeux incrédules d'une grosse femme d'âge mûr. Il pencha la moitié du corps hors du wagon en caressant le bouton qui déclenchait la sonnerie sans appuyer dessus, puis finit par presser celui de déverrouillage. Toutes les portes des voitures s'ouvrirent en même temps dans un chuintement pneumatique et la femme, ravie, sauta dans le wagon et s'écroula sur un siège.

Le contrôleur Saturnino Petrucci – uniforme gris, épaisse moustache poivre et sel, ventre extrêmement bedonnant – se réjouit de ne pas avoir succombé à la tentation cruelle et gratuite de faire poireauter la grosse sur le quai. Comment avait-il pu penser lui jouer un tour pareil ? La réponse n'était pas reluisante quoique évidente. Il voulait se venger. Pas de la grosse, qu'il n'avait jamais vue, mais du monde en général, qu'il rendait responsable de l'humeur lugubre qui l'oppressait depuis la veille, parce que dans l'après-midi du dimanche le Racing Club d'Avellaneda avait encore perdu. Telle était la raison qui l'avait presque incité à causer des frayeurs à une pauvre femme. Le football, ce foutu foot à la con.

Petrucci avait beau trouver idiot de se ronger les sangs à cause d'un match perdu, cela n'arrangeait rien. Au contraire, savoir qu'il réagissait comme un imbécile le rendait encore plus taciturne. Cette douleur immense et, par-dessus le marché, illégitime, sale, imméritée, était trop lourde à porter pour cet amoureux du football. Les belles années de sa jeunesse, quand le Racing se lassait de remporter tous les matchs, ne reviendraient donc jamais ? Il se considérait comme un homme patient et reconnaissant. Il ne voulait pas ressembler à ces supporters imbuables qui exigeaient constamment des victoires pour être satisfaits. Lui se contentait de bien moins. Mais même « l'équipe de José », l'entraîneur Juan José Pizzuti, n'était plus qu'un lointain souvenir. Combien d'années avaient passé depuis le but de Cárdenas pendant la Coupe du monde ? Cinq. Lui faudrait-il attendre cinq ou dix ans avant que le Racing soit à nouveau champion ? Dieu du ciel ! Il ne voulait même pas y penser pour éviter d'attirer le mauvais œil sur le club.

Ce lundi, tout était là pour lui rappeler la défaite : les titres des journaux, les blagues dans le bureau des contrôleurs, le regard narquois des machinistes. Cette rage contenue, distillée lentement, avait failli le pousser à effaroucher cette pauvre femme. Il regarda par la fenêtre. Il allait à la gare de l'Once et reviendrait par l'express. Il souffla. Il avait repris son calme juste à temps pour ne pas se venger sur la femme, mais était toujours aussi mal luné. Il ne voulait pas rentrer chez lui en rogne. C'était un bon père de famille, un bon mari. Il décida donc de chasser ses idées noires de la façon la plus honnête qui soit, en essayant de pincer les passagers sans billet.

D'un geste vif, il tira la poinçonneuse de sa ceinture et cria : « Billets, abonnements ! », haussant la voix et traînant légèrement sur la dernière syllabe, et observa les quelques occupants du wagon dans lequel il se trouvait. En contrôleur averti, il passa les hommes en revue – il était rare que les femmes n'aient pas de billet –, qui n'étaient que six ou sept installés çà et là sur les sièges de skaï vert. Certains glissèrent une main dans leurs poches. Deux, en revanche, se levèrent précipitamment pour gagner le couloir et la voiture suivante. Sans ciller, il poinçonna le billet de carton blanc et orange d'une jeune mère. Il n'avait pas besoin de suivre les fuyards du regard. Au premier coup d'œil, il avait remarqué que l'un d'eux portait une veste en mouton retourné et l'autre, un brun de petite taille, un blouson bleu. Le train ralentit. Il remercia un vieillard qui lui tendait son abonnement, puis s'approcha des portes, tourna la clef sur le tableau et actionna le bouton d'ouverture. Il descendit sur le quai. Tout ce qui l'intéressait dans la gare de Floresta, c'était de retrouver les deux roublards qui avaient déguerpì. Il vit l'homme en veste s'éloigner comme si de rien n'était et se cacher derrière un arbre, sauvé par l'indulgence de Petrucci, qui ne demandait pas plus que de le savoir dehors. Et l'autre ? Le gringalet en blouson bleu, où était-il passé ? Petrucci sentit monter en lui la rage qu'il avait eu tant de mal à contenir toute la journée. Il avait envie de jouer au plus malin ? Il n'avait pas été impressionné par son air mauvais de contrôleur expérimenté ? Il se sentait à l'abri parce qu'il avait changé de wagon ? Il le prenait pour un con ? Parfait.

Il ferma les portes, appuya sur le bouton « sonnette », attendit que le train s'ébranle pour retirer son pied qui calait la porte. Il rangea sa poinçonneuse et la clef de contrôle des portes. Il valait mieux qu'il ait les mains libres. Il s'engagea dans le couloir, chancelant légèrement à cause de l'effet d'inertie. Ayant constaté que l'homme qu'il recherchait n'était pas là, il ne s'arrêta pas dans le wagon suivant, continua d'avancer sans le voir. Il sourit. L'imbécile était allé se cacher dans la dernière voiture. La porte grinça quand il l'ouvrit brusquement. L'homme était là, assis sur la gauche, faisant l'idiot, regardant

innocemment par la fenêtre. Petrucci bomba le torse en roulant des mécaniques.

— Billet, murmura-t-il d'une voix grave en s'arrêtant près de lui.

Pourquoi ce connard s'obstinait-il à le prendre pour un imbécile ? Pourquoi cette petite mine étonnée et ce sursaut ridicule ? Pourquoi faire semblant de fouiller dans une poche puis dans l'autre avant d'adopter un air contrarié, de claquer la langue en feignant d'avoir perdu son titre de transport ? Il ignorait manifestement que Petrucci l'avait vu filer dans le dernier wagon avant d'arriver en gare de Floresta.

— Je ne le trouve pas, monsieur.

« Monsieur... mon cul, oui », pensa Petrucci. Il le regarda gentiment et lui dit d'un ton sévère et paternel :

— Je vais devoir te mettre une amende, petit.

Alors il se passa quelque chose. Il se passe toujours quelque chose, mais là, la conduite du jeune homme eut des conséquences si lourdes qu'elle vaut la peine d'être mentionnée. Il se leva, gonfla ses poumons, fronça les sourcils et s'adressa au contrôleur en le regardant droit dans les yeux.

— Tu peux toujours attendre pour que je la paye, gros con. Je n'ai pas un sou sur moi.

Petrucci resta interdit, mais son étonnement se teintait de joie. Ce jeune tombait du ciel. Son glorieux club avait essuyé une défaite la veille. Ses collègues s'étaient moqués de sa tristesse une bonne partie de la journée, mais ce jeune impertinent lui donnait à présent l'occasion de se délester des sombres sentiments qui lui pesaient. Il tendit un bras qu'il posa fermement sur l'épaule de l'homme.

— Fais pas le mariole. Tu vas descendre avec moi à Flores et on verra bien comment tu vas la régler, cette amende, mon petit gars.

— Il t'emmerde, le petit gars, siffla l'autre, rageur.

Par la suite, Petrucci déclara que le jeune type l'avait pris par surprise. Rien n'était moins sûr. Il attendait le cœur battant mais, dans le fond, il se doutait et espérait que le petit voyou riposterait. Le coup de poing que lui assena le jeune homme fut si rapide, si bien calculé qu'il le frappa au milieu du nez, l'aveuglant un instant. L'homme secoua un peu sa main endolorie. Plus tard, les médecins diagnostiquèrent une fracture du métacarpe. Il se contorsionna légèrement afin d'éviter le corps volumineux du contrôleur et voulut gagner le couloir. Il y était presque quand il sentit une main s'abattre brutalement dans son dos et se resserrer sur son blouson pour l'obliger à se retourner, tandis qu'une autre main l'empoignait par-derrière, le tenant par la ceinture. Petrucci le souleva et le projeta contre le cadre en aluminium de la fenêtre, qui vola en éclats sous l'impact de son front. C'était un garçon vigoureux. Bien qu'étourdi, il resta debout.

Libéré des mains du contrôleur, il pivota et se rua sur lui. Si Petrucci avait été plus léger, s'il n'avait pas fréquenté la Fédération de boxe dans sa jeunesse ou si le Racing avait remporté le match de la veille, le jeune homme sans billet s'en serait peut-être sorti indemne, au lieu de quoi il reçut un direct à l'estomac qui le plia en deux. Un autre à la mâchoire le laissa groggy. Petrucci finit en beauté, lui portant un dernier coup dans le ventre qui lui fit monter les larmes aux yeux.

Alors le train s'arrêta. Heureux et fier, Petrucci fut applaudi par les quelques personnes qui s'étaient groupées autour d'eux entre Floresta et Flores, tourna une clef sur le tableau pour ouvrir les portes et fit descendre l'homme sans ménagement. C'est tout juste s'il ne le tira pas par les cheveux. Il le mena jusqu'au poste de police, au bout du quai. Des curieux massés devant les portes le regardèrent passer, traînant derrière lui le jeune homme étourdi. Petrucci demanda à voir le sous-officier de garde. Il lui adressa un salut de la tête et lui expliqua succinctement ce qui venait de lui arriver. Le sous-officier s'occupa du jeune homme et lui passa les menottes.

— Voilà ce qu'on va faire, annonça-t-il à Petrucci. On va l'envoyer au commissariat pour vérifier ses antécédents. Son casier est sûrement vierge, c'est juste pour le faire chier, comme ça il saura qu'il ne faut pas jouer au con avec nous, ce petit merdeux.

— Génial, approuva Petrucci en portant pour la première fois la main à son nez, qui commençait à lui faire sérieusement mal.

— Vous devriez vous faire examiner, lui conseilla le policier. Il vous a drôlement arrangé.

— Oui, vous avez raison, il ne m'a pas loupé, ce salaud.

Ils parlaient devant le jeune gars, qui avait les yeux rivés au sol.

Le policier raccompagna Petrucci jusqu'à la porte. Le train n'était toujours pas reparti.

— Tout ça parce qu'il a voulu faire le petit coq, ce crétin ! s'exclama Petrucci, qui avait besoin de se justifier. S'il m'avait dit qu'il n'avait pas d'argent, s'il m'avait demandé de le laisser voyager, j'aurais peut-être été plus coulant, vous savez ?

— C'est comme ça et vous n'y pouvez rien ! Aujourd'hui, les jeunes n'ont pas froid aux yeux.

— Quelle histoire..., murmura le contrôleur en guise de conclusion.

Il salua le sous-officier d'un signe de la main, ferma les portes et déclencha la sonnerie. Le train tarda une seconde avant de s'ébranler, l'attente ayant distrait le conducteur. Quand Petrucci arriva à la gare de l'Once, il avait le nez enflé et sanguinolent. On l'envoya à l'Hôpital ferroviaire pour qu'il consulte un médecin et passe des radios. « Fracture de la cloison nasale, diagnostiqua l'homme qui l'examina. Vous n'êtes pas tombé dans les pommes ? » Petrucci fit non de la tête,

comme si ça coulait de source. « Rentrez chez vous. Je vous donne quatre jours de congé. Revenez vendredi pour que je voie comment les choses évoluent. »

Petrucci songea qu'à l'avenir il tabasserait plus souvent les passagers en infraction si cela lui permettait d'obtenir ce genre d'avantages. Il était aux anges. Il prit le train à la gare de l'Once sans repasser par le contrôle. Il devait aller déposer ses papiers au bureau de Castelar et se sentait vraiment épuisé. Quand il arriva avec tous les certificats qu'on lui avait délivrés à l'hôpital, ses collègues vinrent l'accueillir.

— Écartez-vous, voilà le shérif ! plaisanta l'un d'eux.

— Fais pas chier, Avalos.

— Non ! Ne me dis pas que tu n'es pas au courant !

— De quoi ?

— Le gars que tu as chopé, celui qui s'est battu avec toi...

— Quoi donc ?

— Tu sais qu'il est resté à Flores pour qu'on vérifie ses antécédents...

— Oui et alors ? Ne me dis pas qu'il a encore fait des siennes, ce connard.

— C'est bien mieux que ça. Il y a un mandat d'arrêt contre lui, putain ! D'un tribunal de la capitale, pour homicide et je ne sais plus quoi d'autre...

— Eh bien ! Heureusement qu'il n'était pas armé..., souffla Petrucci, réellement surpris, d'un ton craintif qui n'avait plus lieu d'être.

— Ce qui fait que maintenant tu es pour ainsi dire un gardien de la loi, tu piges ? intervint un autre type.

— Commence pas, Zimmerman. Avec son air de ne pas y toucher, ce gars est poursuivi pour homicide ? C'est sûrement un de ces montoneros⁽³⁾... Bon, je rentre chez moi, je suis sur les rotules.

Les autres le saluèrent mollement. Tout en marchant jusqu'à l'arrêt du 644, dont le panneau blanc indiquait « Haedo/Barrio Seré », Petrucci songeait que, tout compte fait, les choses n'allaient pas si mal. Il avait passé ses nerfs sur ce petit con, obtenu quatre jours de congé, qui tombaient à pic et lui permettraient de terminer de poser le revêtement de sol de la pièce du fond. Grâce aux analgésiques, son nez ne lui faisait presque plus mal. D'après le médecin, on lui en avait collé une dose de cheval. Quant au Racing, tôt ou tard, il finirait par gagner. Le tout était de savoir dans combien de temps.

Il prit place dans l'autobus, palpa au fond de sa poche le papier que lui avait remis Avalos. « Le nom du gars », lui avait dit ce dernier. Sur le moment il n'y avait pas prêté attention, mais à présent il avait envie de savoir. Il le déplia et lut : « Isidore » Antonio Gomez. » Il

roula le papier en boule et le laissa tomber sur le sol crasseux de l'autobus, puis s'installa confortablement pour s'assoupir quelques minutes en prenant soin de ne pas poser le nez contre la vitre, sous peine de voir des étoiles et de se remettre à saigner.

Quand je l'ai eu devant moi, je me suis demandé si je n'avais pas échafaudé un immeuble sur du vent. Ce garçon à l'air placide qui me faisait face, les jambes légèrement écartées et fléchies, comme pour se délasser, comme s'il se moquait d'avoir les mains menottées dans le dos, pouvait-il être coupable d'un meurtre ?

Après être restés deux ou trois jours au cachot, coupés du monde, dégoûtés par l'infâme rata de la prison, sales, inactifs et nerveux, les détenus ont souvent le visage marqué tant il est difficile pour eux d'être soumis à la volonté capricieuse d'autrui.

Ce n'était pas le cas d'Isidoro Gómez. Certains signes indiquaient cependant qu'il était emprisonné depuis plusieurs jours : l'odeur douceâtre de la crasse, sa barbe naissante, ses baskets dépourvues de lacets, sans oublier le plâtre à sa main droite et l'hématome bleu-vert que lui avait laissé au-dessus du sourcil droit son escarmouche avec le contrôleur belliqueux de la ligne Sarmiento.

J'étais assailli par le doute. Pouvait-on être aussi serein en se sachant coupable d'un homicide ? Peut-être ignorait-il pour quelle raison on l'auditionnait ou croyait-il que tout cela n'était qu'une procédure un peu trop sévère pour le punir d'avoir voyagé sans billet et agressé le contrôleur ? Mais je n'en étais pas persuadé : ce type avait l'air intelligent, il devait bien se douter qu'il était là pour un autre motif. Si cette hypothèse était la bonne, pourquoi avait-il déclenché cette regrettable altercation ? J'en déduisais que soit il était innocent, soit c'était un salaud dénué de scrupules.

Je réfléchissais à cent à l'heure : s'il était innocent, pourquoi s'était-il volatilisé fin 1968 ? S'il était coupable, pourquoi avait-il pris le risque de se faire arrêter suite à un incident stupide ?

Le mardi, j'avais appris l'arrestation de Gómez en arrivant au bureau. Báez me l'avait confirmée lui-même au téléphone. Nous avions décidé de le laisser mariner deux jours de plus, jusqu'au jeudi, surtout pour me permettre de réfléchir à l'angle que j'allais adopter quand je l'interrogerais. Au préalable, je devais m'entretenir longuement avec Sandoval. Je n'avais pas d'employé aussi perspicace que lui sous la main.

En trois ans, les choses n'avaient guère changé au tribunal. Nous étions débarrassés de ce crétin de Gómez, promu avocat d'office, mais

perdre notre supérieur nous avait laissé dans la bouche un goût amer et la confirmation que, dans le monde de la justice, la stupidité congénitale – qu'il arborait pour sa part comme un étendard – favorise les ascensions fulgurantes. Nous avions eu moins de chance avec Fortuna Lacalle, qui était toujours juge et toujours aussi con. En 1972, être l'ami d'Onganfa n'était plus un piston efficace pour accéder à la cour d'appel. Fortuna n'ayant pas réussi à faire le grand saut quand le général moustachu était au faîte de sa gloire, c'était désormais mission impossible. Lacalle végétait donc dans son bureau. Heureusement pour nous, il avait cessé de se faire mousser devant ses chefs et nous laissait travailler en paix, signait là où nous lui disions de signer et ne faisait plus de caprices en exigeant que ses employés se déplacent sur les scènes de crime. C'était tant mieux car, dans l'Argentine de l'époque, les cadavres commençaient à affleurer massivement.

Parce que nous étions « orphelins de chefs compétents », comme le disait Sandoval avec humour, nous nous étions assis tous les deux autour de la même table pour relire ce dossier oublié depuis 1968, soit trois ans et demi plus tôt, et relancé par l'ordre de comparution qui avait pris effet après l'altercation à la gare de Flores.

Sandoval s'était astreint à une période de sobriété. Je ne l'avais jamais vu rester si longtemps sans boire une goutte d'alcool.

— J'ignore si ce gars est coupable, Benjamin. Tout ce que je sais, c'est que s'il ne se met pas la corde au cou pendant l'interrogatoire, nous sommes cuits, m'avait-il dit en faisant preuve d'une logique implacable.

C'était douloureusement vrai. Qu'avions-nous en main pour l'accuser d'un homicide au premier degré ? La fausse déclaration d'un veuf (que nous avions inventée de toutes pièces au cas où Lacalle refuserait de prendre en compte les rapports de police) qui se plaignait d'avoir reçu de prétendues lettres de menaces supposément détruites ; les résultats des démarches requises par Báez, où l'on affirmait que Gómez avait quitté sa pension et son lieu de travail avant que les agents aient eu le temps de l'intercepter ; une carte de pointage prouvant que le suspect était arrivé très tard le jour du meurtre de Liliana Emma Colotto de Morales. Autant pisser dans un violon. Nous n'avions rien de rien, et même le plus idiot des défenseurs réduirait notre demande de préventive en bouillie en interjetant appel. Tout cela en admettant que Lavallo soit d'accord pour relancer la machine.

C'est pour cette raison, je crois, que je ne m'étais même pas donné la peine de téléphoner à Morales. Pourquoi le prévenir ? Pour qu'il découvre ensuite que nous étions obligés de relâcher notre seul suspect en trois ans, celui-là même qu'il continuait à rechercher de son côté – j'en étais sûr –, en montant la garde du lundi au vendredi, tantôt dans une gare, tantôt dans une autre ?

J'avais demandé à ce qu'on conduise Gómez dans le bureau de Pérez, encore vide car personne n'avait été nommé pour le remplacer (c'était le secrétaire de la 18^e chambre qui signait nos actes). Je ne souhaitais pas qu'il y ait trop de témoins. Pourquoi ? Je l'ignorais moi-même, mais je préférais que Sandoval et moi soyons seuls avec Gómez. J'avais aussi donné l'ordre qu'on ne vienne pas nous déranger. Je suis entré dans l'ancien bureau de Pérez en emboîtant le pas à Gómez, qu'un maton tenait par le bras. J'ai prié ce dernier de lui retirer ses menottes. Gómez s'est assis en face de moi et a croisé les jambes (la droite sur la gauche). « Il a de l'assurance, le salopard », ai-je pensé. Mais son calme olympien ne me disait rien qui vaille.

Nous étions déjà installés quand j'ai entendu la porte du bureau voisin s'ouvrir et un « bonjour » guilleret s'élever, me faisant dresser les cheveux sur la tête. Non, Sandoval ne pouvait pas me jouer ce sale tour. Je n'en croyais pas mes oreilles. Il a passé la tête dans l'entrebâillement de la porte et renouvelé son salut affable, accompagné d'un grand sourire. Puis il a disparu aussitôt dans l'autre pièce, me laissant comme un idiot, l'œil rivé sur la porte. « Putain de merde », ai-je pesté intérieurement. Il était soûl. Les cheveux en bataille, une barbe de trois jours, il portait les mêmes vêtements que la veille et un pan de sa chemise dépassait de son pantalon. Voilà pourquoi il était passé en coup de vent. Je l'avais à peine entrevu, mais c'était suffisant pour savoir que son apparition furtive correspondait à un état que je connaissais bien après l'avoir pratiqué pendant des années. J'ai tenté de me rappeler ce qu'il avait fait la veille au soir. M'étais-je soucié de vérifier qu'il rentrait chez lui ou avais-je oublié de le faire, trop pris par cette affaire ? Peu importait. Désormais tout était fichu.

J'ai glissé un papier à en-tête dans la machine à écrire que j'avais apportée de mon bureau. Pas question de griller mes maigres cartouches. « Buenos Aires, le 26 avril 1972... »

Je me suis arrêté net. Sandoval était sur le pas de la porte, comme s'il m'attendait. Je l'ai fusillé du regard. Il n'avait tout de même pas la prétention de vouloir assister à l'audition dans son état... Puisqu'il avait été assez bête pour ruiner sept mois d'abstinence, qu'il se moquait éperdument de bousiller un dossier dont il savait qu'il me tenait à cœur, qu'il était ivre au point d'être incapable d'articuler trois mots de plus de deux syllabes, il aurait mieux fait de se taire et de me laisser me débrouiller seul avec Gomez. Lisant dans mes pensées ou trop nauséux pour rester, il est retourné dans son bureau. J'ai regardé Gomez et le gardien de la maison d'arrêt. Ne saisissant apparemment rien à cette histoire, ils ne semblaient pas avoir remarqué mon désespoir croissant. À la décharge de Sandoval, je devais admettre que, même cuité, il restait digne et fier. Il se gardait de hoqueter ou de

se cogner aux meubles. Il avait juste l'apparence d'un homme qui, pour des raisons étrangères à sa volonté, s'est trouvé dans l'obligation de passer la nuit dehors.

Inutile de continuer à cogiter, mieux valait m'atteler à cette déposition. J'avais pris la décision d'invectiver méchamment Gomez, de le traiter en coupable. Quoi qu'il en soit, tout était perdu d'avance. J'ai adopté un ton plus froid, plus calme et menaçant que d'habitude, et l'ai interrogé sur son état civil. Je lui ai dit pourquoi nous l'avions convoqué, expliqué ses droits avant de m'attarder dans les grandes lignes sur les éléments du dossier. Tout en parlant, je tapais à la machine, celle-là même qui me sert aujourd'hui à coucher ces souvenirs sur le papier. Je me suis arrêté après avoir écrit l'objet et la formule d'introduction. C'était maintenant ou jamais.

— La première question que j'aimerais vous poser, c'est si vous reconnaissez avoir un lien avec les faits que je viens de citer.

« Avoir un lien » était suffisamment vague. Pourvu qu'il soit désarçonné, qu'il me donne un os à ronger. Mais je n'étais guère optimiste. Son visage pouvait exprimer tout ou rien. En tout cas, il n'avait pas l'air surpris. Il a pris son temps avant de répondre et l'a fait d'une voix posée.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez.

Et voilà. C'était fini. J'avais joué à pile ou face, tant pis pour moi. Au moins j'avais essayé. Je m'étais escrimé à ce qu'on me le sorte de la cellule où il était gardé à vue avant même qu'il se soit entretenu avec l'avocat commis d'office, dans le souci d'éviter que ce dernier lui prodigue toutes sortes de conseils. Mais à l'évidence, Gómez n'avait pas trempé dans cette histoire de meurtre ou, comprenant qu'il me tenait par les couilles, il ne comptait pas me les lâcher de sitôt. Il se contenterait de faire la carpe, de tout nier jusqu'à ce que j'en aie assez de m'exciter sur lui pour des prunes.

Sur ce, Sandoval a refait irruption dans le bureau en fronçant légèrement les sourcils, comme pour affiner sa vision. Il s'est approché de moi et s'est penché à hauteur de mon oreille.

— Le dossier Solano, Benjamin... tu sais où il est ? a-t-il lâché d'une voix forte, comme si vingt mètres et non vingt centimètres nous séparaient.

— En attente de signature..., ai-je murmuré d'un ton sec.

— Merci.

Et il est reparti.

J'ai regardé Gomez. Je n'avais pas encore tapé sa négation catégorique et ne voulais pas le faire tout de suite, mais comment poursuivre ? J'avais vainement tenté l'attaque directe. Cela valait-il le coup de m'engager sur des voies détournées ou étais-je en train de m'acharner injustement sur un pauvre type ?

— Monsieur Gómez..., ai-je soufflé en désignant le dossier posé sur le bureau. Pourquoi croyez-vous que nous vous ayons emprisonné quatre jours à cause d'une assignation à comparaître qui date de 1968 ? Comme ça, pour le plaisir ?

— Vous devez le savoir..., a-t-il lâché, et d'ajouter après une courte pause : moi, je n'en sais rien.

Alors, pour la première fois, j'ai eu l'impression qu'il mentait, mais je pouvais me tromper, illusionné par mon envie de relancer l'affaire.

Sandoval a de nouveau poussé la porte. Il me tapait sur les nerfs. Il venait de trouver le dossier Solano et le brandissait d'un air triomphal.

— Le voilà ! s'est-il exclamé en me le collant sous le nez. Tu ne crois pas qu'il faudrait convoquer le commissaire-priseur qui a fait l'estimation de l'immeuble avant l'adjudication ? Moi je pense que ce serait une bonne idée, comme ça on ferait d'une pierre deux coups.

Déployait-il tant de zèle pour que je lui colle une tarte ? Ça en avait tout l'air. Ne se rendait-il donc pas compte que j'essayais d'acculer le suspect et que, au point où j'en étais, autant essayer de coincer un rat dans un hangar de cinq cents mètres carrés ? Non, avec la cuite qu'il tenait, il n'en avait apparemment pas conscience.

— Fais comme tu voudras, me suis-je contenté de répondre.

Il est ressorti gaillardement. Quand je me suis à nouveau tourné vers Gomez, j'ai eu le sentiment qu'il esquissait un petit sourire parce qu'il s'était aperçu que mon collaborateur était plutôt imbibé. « Je ne dois pas lui laisser l'avantage », ai-je songé. Mais le bateau coulait et j'ignorais comment sortir de cette galère. Je n'avais toujours rien écrit : ni mes questions stupides, ni ses réponses prévisibles. J'ai décidé de jouer le tout pour le tout. Foutu pour foutu...

J'ai donc repris mon monologue en lui disant que, comme il pouvait le supposer, nous n'arrêtons pas les gens à tort et à travers. Que nous savions parfaitement qu'il avait été le voisin et l'ami de la victime. Que, plein de rancœur, il s'était installé à Buenos Aires peu après le mariage de cette fille. Que, comme par hasard, le seul jour où il était arrivé au travail avec un retard considérable était celui du meurtre et que, fin 1968, la police avait procédé à des vérifications dans son entourage et découvert qu'il avait disparu sans laisser de traces.

Voilà, j'avais tout lâché. C'était la dernière tentative de la soirée. Ma seule chance alors que tous les pronostics m'étaient contraires. J'aurais voulu qu'il montre de l'inquiétude, qu'il sursaute ou fasse les deux à la fois. Qu'il décide de coopérer pour se délivrer de ce poids. Bien souvent, je voyais des idiots se mettre à chanter *La Cumparsita* et permettre ainsi la réouverture de certains dossiers, soit qu'ils ne supportaient plus leurs mensonges, soit qu'ils avaient vu trop de films où l'on propose aux détenus des réductions de peine s'ils passent aux

aveux. Mais quand les yeux de Gomez se sont posés sur moi, j'ai compris qu'il était innocent, très malin ou les deux. Rien ne semblait étonner cet homme qui s'était peut-être préparé à ne pas riposter à mes attaques pitoyables.

Je me suis mis à songer à Morales. « Pauvre type, ai-je pensé. Il aurait peut-être mieux fait de tomber sur quelqu'un comme Romano et non sur moi. Avec lui et son ami Sicora, les choses auraient été vite réglées. Après une bonne nuit à se faire passer à tabac par Sicora, Gómez serait peut-être allé jusqu'à avouer le meurtre de John Fitzgerald Kennedy. Il faut dire que là, il a déjà la tête bien amochée. » Étais-je désespéré au point de me demander si les pratiques de cet enfoiré de Romano étaient les bonnes ?

Quelque chose ou plutôt quelqu'un est venu mettre un terme à mes divagations. Pour la troisième fois, Sandoval gênait l'audition dont j'étais chargé. Il n'avait plus de dossier à la main et, très à l'aise, s'est mis à fourrager dans les tiroirs de l'ancien bureau de Pérez. Il a même délicatement poussé mon coude droit pour ne pas le heurter.

— Mais puisque je viens de vous dire que je ne vois pas de quoi vous parlez. Nous étions amis et j'ai été très triste d'apprendre sa mort, m'a lancé Gómez.

Me faisais-je des idées ou sa voix était-elle légèrement ironique ?

J'ai baissé les yeux sur la feuille glissée dans la machine et actionné plusieurs fois de suite le levier d'espacement pour la placer correctement. Très en colère, presque en fureur, j'ai tapé : « Interrogé par le juge sur ses liens supposés avec les faits qui nous intéressent, le déclarant affirme... »

— Excuse-moi de te déranger, Benjamin...

Était-il possible que ce tocard d'ivrogne perturbe encore le cours de l'audition ?

— Je ne voudrais pas dire..., a-t-il ajouté, mais le coupable ne peut pas être ce jeune homme.

C'était le pompon, la goutte qui faisait déborder le vase. Je commençais à envisager de me faire prêter l'arme du maton pour lui trouer la peau. Pourquoi l'alcool le rendait-il si con ? Je m'évertuais à impressionner notre suspect en lui renvoyant une image autoritaire et impassible et voilà que mon subalterne, ivre mort à onze heures du matin, prenait sa défense.

— Retourne au bureau. Nous discuterons de ça plus tard, suis-je parvenu à susurrer sans l'insulter.

— Arrête, arrête. Je te parle sérieusement, sérieusement.

Non content de débiter des imbécillités qu'il avait peine à articuler, il les répétait.

— Tu as vu cet homme ? Je te garantis que ce n'est pas lui, a-t-il enchaîné en tendant la paume dans la direction de Gomez, qui le

regardait, sans doute intéressé par ses propos.

Sandoval s'est emparé du dossier et, s'asseyant sur le bureau, il a commencé à le feuilleter.

— Impossible. Tiens, tiens, regarde ! Lis ça !

Il me montrait le début du rapport d'autopsie. Faisait-il exprès de me faire chier avec ça, sachant que j'avais toujours détesté les expertises médico-légales ?

— Cette fille... Liliana Colotto... Elle mesurait 1,70 m et pesait soixante-deux kilos, a-t-il lu en posant maladroitement l'index sur le paragraphe en question. Tu vois ? Elle dépassait ce garçon d'une bonne tête ! s'est-il exclamé en partant d'un petit rire espiègle.

Le visage de Gomez s'était renfrogné. C'est du moins l'impression que j'avais, mais trop concentré sur cet ivrogne de Sandoval je ne lui avais jeté qu'un coup d'œil rapide.

— En plus de ça..., a-t-il repris en marquant aussitôt une pause pour repasser le dossier dans tous les sens et s'arrêter sur les clichés de la scène du crime, je ne sais pas si tu as bien vu cette femme, a-t-il ajouté en me fixant de son regard torve, orientant la page vers moi pour me la montrer, mais elle était drôlement jolie. Une beauté dans son genre n'est pas à la portée de n'importe qui, a-t-il enchaîné en récupérant le feuillet. Il faut avoir un sacré tempérament pour vivre avec un tel prodige de la nature..., a-t-il murmuré avec une pointe de tristesse, comme s'il s'adressait à lui-même.

— Ça c'est sûr !

J'ai tourné la tête. Gómez venait de parler. Il avait l'air rigide, ses lèvres froncées esquissaient une moue méprisante. Il ne quittait pas Sandoval des yeux.

— Pas de doute que le pauvre type qu'elle a fini par épouser était un mastard !

Sandoval s'est tourné vers lui, puis vers moi. D'un geste de la tête, il a désigné Gómez.

— Il n'y a rien à faire, ce garçon ne pige rien. Tu te rappelles qu'hier tu m'as dit que la victime connaissait l'assassin parce qu'il n'y avait aucune trace d'effraction sur la porte de l'appartement ?

« Génial », ai-je grogné intérieurement. Cette info, je la gardais en réserve, comme une carte maîtresse à n'abattre qu'à la fin, et ce taré de Sandoval avait tout révélé.

— Et alors ?

Était-il soulé au point de ne pas remarquer le ton assassin de ma voix ?

— Justement, justement...

Le pire, c'est qu'il avait l'air si vif, si éveillé que je me demandais s'il n'avait pas conscience de sa bourde.

— Tu crois peut-être que ce beau brin de fille a du temps à perdre

avec ce genre de gars, qu'elle se souvient de ses voisins de Tucumán et leur ouvre la porte, comme ça, un mardi matin, après avoir passé je ne sais combien d'années sans les voir ni penser à eux ? Certainement pas, Benjamin, je peux te l'assurer.

Il a balancé le dossier sur le bureau et écarté les bras, comme un malheureux venant de résoudre brillamment un théorème.

— C'est qui, ce mec ? m'a demandé Gómez d'un ton agressif.

Je ne lui ai pas répondu car, dans un éclair de lucidité, je commençais enfin à comprendre ce que Sandoval cherchait à faire. C'était moi et non lui qui avançais à tâtons dans cette affaire.

— Si ce que tu dis est vrai, il faut changer d'axe..., ai-je lancé à Sandoval d'une voix chancelante qui n'avait rien de feint.

— Exact, a fait Sandoval en me regardant d'un air satisfait. On doit chercher un homme grand, plutôt bien de sa personne. Quelqu'un qui serait capable, disons... de marquer une femme comme ça. Peut-être que parmi ses amis..., a-t-il ajouté d'un ton plus réservé.

— Tu dis des conneries ! s'est écrié Gómez. Au cas où tu ne le saurais pas, Liliana se souvenait parfaitement de moi !

Il était rouge de colère et ne détachait pas les yeux de Sandoval. Son hématome semblait s'être brusquement enflammé.

J'ai sursauté. Sandoval le regardait avec indifférence, comme s'il avait affaire à un facteur venu demander ses étrennes.

— Ne sois pas ridicule, mon garçon, lui a-t-il conseillé avec le plus grand sérieux. Il y a autre chose : d'après le rapport d'autopsie, le type qui l'a agressée était une force de la nature... un taureau en rut.

Il a rouvert le dossier et lu ou fait semblant de lire, car le texte était de son cru :

— La profondeur des lésions vaginales indique que l'agresseur était très bien membré. Les hématomes du cou prouvent que l'assassin avait une force herculéenne et des bras puissamment musclés...

— Tu vois, connard ? C'est moi qui l'ai baisée, cette pute... et bien baisée !

Gómez s'était levé et vociférait à quelques centimètres du visage de Sandoval. D'une bourrade qui ne s'est pas fait attendre, le maton l'a obligé à se rasseoir et lui a repassé les menottes. Sandoval grimaçait de dégoût, désagréablement surpris par l'insulte ou l'haleine fétide du suspect.

— Mon garçon, a-t-il dit en se tournant vers lui, n'essaie pas de décrocher le gros lot, ce n'est pas ton jour...

Il avait parlé d'une voix à la fois pleine de compassion et agacée, comme s'il s'adressait à un enfant qui dérange et qu'on ne veut pas punir, mais qui vous met les nerfs en pelote. Puis il m'a regardé avant de continuer à exposer ses hypothèses.

— Pauvre type, minable. Tu n'as pas idée de ce que je lui ai fait, à

cette salope !

Sandoval a pivoté, apparemment à bout de patience.

— Bon. Qu'est-ce que tu as à nous dire alors ? Allez, vas-y, déballe ce que tu as sur le cœur, mon beau taureau !

Isidoro Antonio Gómez a parlé sans s'arrêter pendant toute l'heure suivante. Quand il a eu fini, j'avais mal aux doigts et j'ai constaté que, hormis une ou deux coquilles, j'avais tapé sa déclaration presque sans faire de fautes. Je posais les questions et Gómez répondait, l'œil rivé sur Sandoval, comme s'il s'attendait à ce qu'il s'écroule sur le parquet, pulvérisé. Mon subordonné a négocié un virage expressif grandiose, troquant peu à peu sa mine agacée et incrédule contre un masque où semblaient se mêler harmonieusement le respect, la surprise et même une légère pointe d'admiration. Gómez avait adopté un ton doctoral pour décrire les précautions dont il s'était entouré lorsque sa mère, au téléphone, lui avait annoncé que le père de Liliana avait pris de ses nouvelles.

Il s'adressait à Sandoval comme un pédagogue expérimenté et patient. Il avait retrouvé son calme et ne donnait pas l'impression de vouloir revenir sur sa déclaration.

— Le contremaître a failli faire une syncope quand je lui ai annoncé que je partais. Il voulait me recommander à des gens qu'il connaissait dans le métier. Bien sûr, j'ai refusé. C'était le meilleur moyen d'alerter la police.

Sandoval a acquiescé. Il s'est levé en soupirant. Pendant que Gomez avouait son crime, il était resté bras croisés, légèrement en appui contre le bureau.

— En fait, mon garçon... tu veux savoir la vérité ? Eh bien, je n'y aurais pas pensé..., a-t-il murmuré en fronçant les lèvres, comme lorsqu'on hésite à admettre une évidence. Mais si tu le dis...

— C'est exactement ça !

Telle a été la conclusion pénétrée, victorieuse, tranchante de Gómez. J'ai tapé les formules habituelles pour conclure le procès-verbal, empilé les feuilles et les lui ai tendues avec un stylo.

— Lisez-les avant de signer, s'il vous plaît.

Sans trop savoir pourquoi, j'avais moi aussi adopté le même ton posé et cordial que Sandoval à la fin de sa participation.

C'était une longue déclaration qui démarrait comme une demande d'informations pour terminer en aveux assortis de toutes les garanties légales. J'avais expressément mentionné que le suspect ne souhaitait pas faire valoir son droit de ne parler qu'en présence d'un avocat. En

vertu d'un étrange pied de nez du destin, le défenseur de permanence ce jour-là n'était autre que Pérez, le sempiternel crétin. Gómez a signé tous les papiers après les avoir lus en diagonale. Je le regardais, il a soutenu mon regard quand j'ai récupéré les documents. « Maintenant, va te faire foutre, me disais-je. Ton compte est bon, mon garçon. »

La porte s'est ouverte à ce moment-là devant Julio Carlos Pérez, notre ancien secrétaire devenu avocat. Heureusement que j'étais plus doué pour m'entretenir avec les cons qu'avec les psychopathes.

— Comment tu vas, Julio ? lui ai-je demandé, feignant d'être soulagé. On n'attendait plus que toi. Cette déclaration toute bête s'est transformée en aveu judiciaire. Pour homicide au premier degré, figure-toi. C'est une vieille affaire, tu étais encore secrétaire à l'époque.

— Aïe... quelle poisse ! j'ai pris du retard à cause d'une audition à la 3^e chambre. Vous avez déjà commencé ?

— Euh, en fait, on a fini, ai-je fait comme pour m'excuser.

— Oh...

— Ne t'en fais pas, on a appelé Fortuna qui nous a dit de foncer, qu'il te mettrait au courant après, ai-je menti.

Quand quelque chose sortait de sa routine, Pérez perdait contenance. Dans un recoin caché de son cerveau, il songeait probablement qu'il devait faire preuve d'initiative. Je me suis dit que c'était le moment idéal pour lui ménager une sortie honorable.

— Tu n'as qu'à ajouter ton nom sur le procès-verbal et dire que tu es intervenu en cours d'audition, et l'affaire est dans le sac. Oui, c'est une solution..., ai-je proposé, à condition que ton client n'y voie pas d'objection.

— Mais..., a dit Pérez, hésitant. Oui, j'imagine qu'il n'est pas possible de tout recommencer, n'est-ce pas ?

J'ai consulté Sandoval, qui avait l'air aussi interdit que moi. Nous fixions tous les deux Pérez avec des yeux comme des soucoupes.

— Écoutez, maîtres, a dit le maton, nous incluant avec beaucoup de prévenance dans l'ordre des avocats, il commence à se faire tard. Si vous voulez l'envoyer à la prison centrale, les fourgons vont bientôt partir... alors il faut me dire ce que vous comptez faire...

— Il va donc passer un jour de plus à la maison d'arrêt, complètement isolé ? Je trouve ça dur, Julio ! a protesté Sandoval, soudain sensible aux droits du suspect.

— Oui, certes... Euh, eh bien... si le prévenu juge la déclaration correcte..., bredouilla Pérez en agissant comme il savait si bien le faire, donnant raison au dernier qui avait parlé.

— Pour moi il n'y a aucun souci, a dit Gómez, jouant toujours les fiers-à-bras méprisants.

J'ai tendu le procès-verbal et le stylo à Pérez, qui a pris le premier

et refusé le second, préférant apposer sa griffe avec une jolie plume Parker, sans doute l'un des précieux trésors avec lesquels il aimait briller dans les salons.

— Vous n'avez qu'à le descendre à la maison d'arrêt, ai-je dit au maton. Je vous enverrai un agent avec l'ordre de le transférer à la prison de Devoto.

— Je ne savais pas qu'au tribunal on embauchait des minables portés sur la boisson, m'a dit Gómez pendant qu'on lui repassait les menottes.

J'ai regardé Sandoval. Tout avait marché comme sur des roulettes : ses aveux signés, Gómez était dans la merde jusqu'au cou. Un autre que lui – moi, sans aller plus loin – en aurait profité pour exercer une petite vengeance, lui dire qu'il n'était qu'un gros con imbu de sa personne et qu'il l'avait dans l'os. Mais Sandoval était au-dessus de ces tentations. Il se contentait d'observer Gomez d'un air bovin, comme s'il n'avait pas tout à fait compris le sens de son commentaire. Le gardien a bousculé le jeune homme pour l'inciter à marcher, la porte s'est refermée sur eux dans un déclic. Pérez est sorti presque aussitôt, prétextant un rendez-vous qu'il ne pouvait repousser. Fréquentait-il toujours son avocate ?

Restés seuls, Sandoval et moi nous sommes regardés sans piper mot.

— Merci, ai-je murmuré au bout d'un moment en lui tendant la main.

— Il n'y a pas de quoi.

C'était un humble, mais il ne pouvait cacher qu'il était content de la façon dont les choses s'étaient passées.

— Où es-tu allé pêcher cette histoire d'agresseur « bien membré » à la « force herculéenne » ?

— Inspiration soudaine..., a-t-il répondu en riant.

— Je t'invite à dîner.

Il hésitait.

— Je te remercie mais j'ai les nerfs en boule, je crois que j'ai besoin d'un peu de solitude pour me détendre.

Je comprenais parfaitement ce qu'il entendait par là, mais je n'avais pas le courage de le dissuader d'aller faire la tournée des bars. Je suis retourné au secrétariat et j'ai demandé à un employé de rédiger la demande de transfert de Gómez à la prison de Devoto, de la faire signer par cet idiot de Fortuna et de me l'apporter. J'aurais ensuite tout le temps d'aller informer le juge de la situation.

Pressé de partir, Sandoval a pris sa veste et salué l'ensemble du secrétariat d'un geste de la main. Auparavant, il avait pris soin de rentrer sa chemise dans son pantalon.

J'ai consulté ma montre et décidé de lui accorder deux heures.

Malgré moi, j'ai jeté un œil sur l'étagère où s'accumulaient les dossiers à archiver. Question couture, il aurait de quoi s'amuser le lendemain.

Le lendemain des aveux de Gómez, je suis allé chercher Morales. Je me suis gardé de me rendre à la banque ou de lui téléphoner. Je comptais aller le trouver place de l'Once. Il me semblait qu'annoncer au pauvre homme l'arrestation de son seul ennemi dans l'une de ses tours de guet improvisées lui prouverait implicitement tout le respect que j'avais pour lui. Même s'il n'avait pas réussi dans son entreprise, cette chasse l'avait occupé sans répit pendant trois ans et demi, j'en étais sûr. Me déplacer jusqu'à l'un de ses postes d'observation pour lui apprendre que Gómez était sous les verrous était une façon de l'inclure dans l'exploit minime que Sandoval et moi avions accompli.

Presque désert, le café était si petit qu'il m'a suffi de jeter un coup d'œil à travers la vitre pour constater que Morales ne s'y trouvait pas. Je m'apprêtais à tourner les talons, puis je me suis ravisé. Je suis entré et j'ai marché jusqu'à la caisse, derrière laquelle se tenait un homme grand et gros, sans doute le patron. Il m'a regardé avec l'impassibilité d'un type qui en a vu des vertes et des pas mûres et que rien ne peut plus étonner. Je me suis approché en souriant, gêné comme chaque fois que j'entre quelque part sans avoir l'intention d'acheter quoi que ce soit.

— Excusez-moi, monsieur, je cherche un jeune homme qui vient souvent ici, l'après-midi. Il est plutôt blond, assez pâle, grand, mince. Il a une petite moustache droite.

Le gros m'a dévisagé. J'imagine que pour être gérant d'un bar dans le quartier de l'Once, il faut savoir distinguer rapidement les fous des escrocs. Après m'avoir observé sans rien dire, il en a déduit que je n'étais ni l'un ni l'autre. Il a acquiescé imperceptiblement, les yeux baissés sur le comptoir, comme s'il sondait sa mémoire.

— Ça y est ! Je vois. Vous voulez parler du Mort.

Je n'étais pas surpris qu'il le désigne ainsi. Il n'avait pas l'air de plaisanter. C'était juste une manière de le définir objectivement, à partir de certains signes évidents. Un client qui vient toutes les semaines, commande toujours la même chose, paye en petite monnaie et passe deux heures immobile, en silence, à regarder dehors, peut être assimilé à un cadavre ou à un fantôme. Voilà pourquoi en lui répondant par l'affirmative je n'ai pas eu l'impression d'être un traître, de me montrer sarcastique ou de bluffer.

— Vous savez, il est déjà passé cette semaine..., a-t-il dit en hésitant, se demandant ce qu'il pourrait m'apprendre de plus sur la présence de Morales dans son café. Mercredi, c'est ça. Avant-hier.

— Merci beaucoup.

Il continuait donc de venir. Je m'y attendais.

— Vous voulez que je lui laisse un message de votre part quand je le verrai ? m'a-t-il proposé alors que j'étais déjà sur le pas de la porte.

— Non, ça ira. Merci, je repasserai un autre jour, ai-je répondu après avoir réfléchi un instant.

Je l'ai salué et suis sorti.

La voix dans les haut-parleurs qui résonnait dans le couloir obscur m'a fait sursauter. Ce n'est qu'à ce moment-là que je me suis rappelé que, la fois où j'avais vu Morales dans ce bar, j'avais mis fin à mon mariage quelques heures plus tard.

Marcela et moi nous étions croisés deux ou trois fois pour signer des papiers au tribunal civil. La pauvre. Aujourd'hui encore, je me reproche de lui avoir fait tant de mal. Lorsque j'étais rentré ce soir-là et que je lui avais annoncé ma décision de partir, j'avais brûlé le manuel censé diriger le reste de sa vie. J'avais voulu m'expliquer. Craignant de la blesser, je lui avais parlé d'amour, me risquant à lui signaler que, dans notre couple, il n'y en avait pas. « Ça n'a rien à voir », m'avait-elle répondu. J'imagine qu'elle non plus ne m'aimait pas, mais dans son projet d'existence il n'y avait pas de place pour l'incertitude. La pauvre. Je crois que je lui aurais causé moins de complications en mourant. Les femmes ne critiquent pas les veuves au tribunal de la coiffeuse, mais en 1969 les divorcées étaient très mal vues. Sans un mari légitime qui la soutienne, comment allait-elle faire pour avoir ses trois enfants, son pavillon de banlieue avec jardin, sa voiture, son mois de janvier à la plage, son fils aîné médecin ? Le mal qu'on peut infliger malgré soi est parfois sidérant. Je crois que, dans mon cas, la blessure a été plus douloureuse que le sacrifice auquel je m'étais refusé, persuadé que je la meurtrirais davantage en restant avec elle. En 1972, quand je suis retourné dans la gare de l'Once, je croulais sous le poids de la culpabilité et de la tristesse. Je ne l'avais plus revue. Avait-elle trouvé quelqu'un avec qui suivre la voie qu'elle s'était proposé d'emprunter, la route peu accidentée qui conduisait à une vieillesse sans questions ? J'espérais que oui. Quant à moi ou à celui que j'étais à l'époque, je suis sorti du petit café, j'ai pris l'avenue Bartolomé Mitre et regagné à pied le minuscule appartement où j'avais emménagé dans le quartier d'Almagro.

J'ai fini par trouver Morales le mardi suivant. Il avait les mêmes cheveux blonds, sans doute un peu plus clairsemés, les mêmes yeux gris délavés. Les mains posées sur ses genoux, il tournait le dos au bar, comme la dernière fois que je l'avais vu. Il avait toujours sa petite moustache et montrait la même obstination placide que par le passé.

Je lui ai tout raconté depuis le début. Intentionnellement ou non, je parlais d'un ton calme et beaucoup plus mesuré que lorsque nous étions félicités de notre prouesse, avec Sandoval, après sa gueule de bois. Quelque chose me disait que ce petit café n'était pas l'endroit idéal pour les manifestations de triomphe, d'euphorie ou de joie. Je n'ai pourtant pas pu m'empêcher de devenir plus impétueux, glissant quelques adjectifs par-ci par-là, risquant des gestes descriptifs de la main, quand j'ai relaté l'intervention magistrale de Pablo Sandoval. Je lui ai bien évidemment épargné les deux ou trois phrases horripilantes que Gómez avait employées pour creuser sa tombe, mais je n'ai pas été avare de précisions pour lui décrire avec quel brio Sandoval nous avait dupés, Gómez et moi. Enfin, je lui ai dit que le juge Fortuna Lacalle avait signé sans en changer une seule virgule la demande de préventive pour homicide au premier degré.

— Et maintenant, que va-t-il se passer ? m'a-t-il demandé.

Je lui ai dit que le dossier d'instruction était presque arrivé à son terme. Il suffisait pour le consolider d'y verser quelques pièces supplémentaires comme des déclarations de témoins, une ou deux expertises et autres astuces judiciaires afin d'éviter par exemple que, du côté des avocats de la défense, un petit mariolle ne vienne nous compliquer la vie. Dans quelques mois, six ou huit tout au plus, la clôture de l'instruction serait prononcée et nous renverrions le dossier à la chambre de jugement.

— Et ensuite ?

Je lui ai expliqué qu'il pouvait s'écouler une autre année, voire deux, avant que soit prononcée la sentence définitive. Tout dépendait de la vitesse à laquelle travaillaient la chambre de jugement et la cour d'appel. Quoi qu'il en soit, il n'avait aucun souci à se faire car Gómez était pieds et poings liés.

— Et combien va-t-il prendre ? a-t-il demandé après avoir observé un long silence.

— Perpétuité, ai-je affirmé.

C'était un sujet épineux. Était-ce bien nécessaire de lui dire que, même si la peine était lourde, Isidoro Gómez sortirait peut-être au bout de vingt ou vingt-cinq ans ? Quelques années plus tôt, j'avais déjà préféré me taire à ce propos. J'ai fait de même ce jour-là pour ne pas meurtrir cet homme qui, peut-être pour la première fois en trois ans et demi, avait tourné son tabouret côté comptoir sans prêter attention à la foule qui se dirigeait vers les quais.

Comme s'il avait lu dans mes pensées, Morales s'est tourné vers la vitre, faisant grincer son tabouret sur son axe. « On ne renonce pas si facilement aux habitudes », ai-je songé. Mais il y avait du changement : il ne regardait plus les passants avec insistance. J'ai attendu qu'il me pose d'autres questions, mais il se taisait. Que se passait-il dans sa tête ? Au bout d'un moment, j'ai cru comprendre.

Pour la première fois depuis plus de trois ans, Ricardo Agustín Morales ne savait pas quoi faire du temps qu'il avait devant lui. Que lui restait-il ? Rien, m'imaginai-je. Ou, pire, la mort de Liliana. En dehors de ça, c'était le néant. Alors Morales a eu un comportement insolite : il s'est levé pour me signifier la fin de notre entretien. Je l'ai imité, il m'a tendu la main.

— Merci.

Il n'a rien dit de plus. Je ne lui ai pas répondu, me contentant de le regarder dans les yeux et de serrer sa main droite. Je ne comprenais pas pourquoi il agissait ainsi, mais je me disais que, moi aussi, j'avais des tas de raisons de le remercier. Il a fouillé dans sa poche pour en tirer le montant exact du prix de son café au lait. Derrière le bar, le gros écoutait d'une oreille attentive l'émission sportive *La Oral deportiva*⁽⁴⁾. Il n'était pas assez perspicace pour comprendre qu'il venait de perdre un client. Morales s'est dirigé vers la porte, puis s'est retourné.

— Saluez votre assistant de ma part... Comment m'avez-vous dit qu'il s'appelait déjà ?

— Pablo Sandoval.

— Merci. Transmettez-lui toute ma sympathie et dites-lui que je le remercie lui aussi pour son aide.

Sur ce, il a levé légèrement la main et s'est perdu dans la foule de dix-neuf heures.

Abstinence

Et si cette scène était une bonne fin pour son roman ? Chaparro vient de relater sa deuxième rencontre avec Morales dans le petit café de la place de l'Once. Il a rédigé cet épisode hier et est tenté de clore en beauté son histoire sur ce chapitre. Il a eu toutes les peines du monde à arriver jusque-là, alors pourquoi ne pas s'estimer heureux et mettre un point final ? Il a raconté le crime, l'enquête et la découverte du meurtrier. Le méchant est en prison, le gentil vengé. Pourquoi ne pas se contenter de ce dénouement ? La part de Chaparro qui déteste l'incertitude et souhaite désespérément en finir avec tout ça estime qu'il vaut mieux arrêter à ce point du récit : il a réussi tant bien que mal à écrire ce qu'il voulait en adoptant un ton qui lui paraît convenir. Les personnages qu'il a créés ressemblent incroyablement aux personnes en chair et en os qu'il a connues, et il s'est appliqué à les faire agir comme elles-mêmes ont agi par le passé. La part prudente de Chaparro craint que, en poursuivant, tout parte à vau-l'eau pour devenir n'importe quoi, que les personnages finissent par se comporter à leur guise au mépris des faits ou sans prendre sa mémoire en considération, ce qui revient au même. Si pareille chose arrive, tous ses efforts auront été vains.

Mais Chaparro a envie d'écouter son autre facette, celle qui l'a poussé et encouragé à écrire toutes ces pages. Cette part lui rappelle que l'histoire ne s'est pas terminée là, qu'elle a continué et qu'il est loin d'avoir fini. Pourquoi est-il donc si tendu, si nerveux, si absent ? Parce qu'il ne sait pas comment enchaîner ? Parce qu'il est agacé d'être au milieu du fleuve sans pouvoir distinguer l'autre berge ?

La réponse est aussi simple que complexe. Il est dans cet état parce que, depuis maintenant trois semaines, il est sans nouvelles d'Irene. Pourquoi en aurait-il, après tout ? Il n'y a aucune raison. Qu'ils aillent au diable, elle, lui et ce terrible roman ! Il tourne de nouveau autour du téléphone et, s'il se déconcentre, c'est tout simplement parce qu'il passe et repasse dans sa tête les prétextes les plus invraisemblables qui pourraient lui servir de parachute pour faire le grand saut et l'appeler.

Cette fois, il ne reste que deux jours sans rien avaler ni dormir ou écrire avant de décrocher le combiné.

— Oui, bonjour ?

C'est elle, dans son bureau.

— Bonjour Irene, c'est...

— Je sais qui c'est ! s'exclame-t-elle avant d'observer un court silence. Je peux savoir où tu es passé pendant tout ce temps ?

Chaparro est incapable de répondre.

— Eh ? Tu es toujours là ?

— Oui, oui, bien sûr. Je voulais t'appeler, mais...

— Alors pourquoi ne l'as-tu pas fait ? Tu n'avais plus de service à me demander ?

— Euh, non... enfin, si. En fait, ce n'est pas vraiment un service... je me disais que tu aurais peut-être le temps de lire quelques chapitres de mon roman. Si tu en as envie, bien sûr...

— Mais j'en serais ravie !

En raccrochant, Chaparro ne sait pas s'il doit se réjouir de l'enthousiasme d'Irene (de la voir jeudi, du fait qu'elle ait reconnu tout de suite sa voix avant même qu'il se soit présenté) ou regretter de lui avoir proposé cette lecture. Comment a-t-il pu lui faire cette proposition ? Il va trop vite en besogne, voilà tout. Aucun écrivain sérieux n'est prêt à dévoiler l'ébauche de son travail.

Quoi qu'il en soit, et c'est bizarre chez lui, il se rend compte qu'il se fiche de ne pas être un écrivain sérieux. Prendre un café avec Irene jeudi prochain est autrement plus important.

Isidoro Gomez était incarcéré depuis un mois quand il se décida enfin à aller prendre une douche. Entre-temps, il n'avait dormi que par intermittence, toujours dans la journée, car la nuit il restait assis sur son lit, serrait les poings sans quitter les autres couchettes des yeux, surveillant ses compagnons de cellule pour prévenir toute agression de leur part. Il passait le plus clair de son temps dans un coin ou accoudé sur le rebord des fenêtres pourvues de gros barreaux, regardant sans s'en cacher les autres détenus. Pendant un mois, il n'avait pas baissé la garde, comme un coq de combat prêt à riposter à tout instant.

Le trentième jour de sa détention, déterminé, il s'engagea d'un pas résolu, les sourcils froncés, dans le couloir qui séparait les deux rangées de couchettes des douches. Il remarqua non sans plaisir que deux prisonniers s'écartaient sur son passage.

Plus calme, plus sûr de lui, Gómez se dirigea vers un banc fait de lattes grises et se déshabilla. Il marcha sur le carrelage humide et tourna le robinet. Le jet d'eau chaude sur son visage et sur son corps lui procura une agréable sensation.

Il se retourna et crispa les poings en entendant toussoter dans son dos. Cette réaction avait sans doute été plus vive et plus nerveuse qu'il ne l'aurait voulu. Deux prisonniers postés devant l'accès aux douches le regardaient. L'un d'eux était grand et corpulent, une véritable armoire à glace à la peau sombre, un authentique criminel. Mince, de constitution moyenne, l'autre avait le teint et les yeux clairs. Il fit quelques pas en avant et tendit la main pour le saluer.

— Salut. Tu te décrasses enfin, chéri. Je m'appelle Quique et voici Andrés, mais tout le monde l'appelle Culebra⁽⁵⁾.

Il s'exprimait poliment, d'un ton affable. Gómez recula, toujours vigilant, crispant à nouveau les poings.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-il on ne peut plus sèchement.

L'autre ne semblait pas l'avoir entendu ou préférait ignorer son agressivité.

— Nous sommes pour ainsi dire ton comité d'accueil, mon gars. Je sais que tu es là depuis un bon bout de temps, mais voilà, on ne vient que maintenant parce qu'on a l'impression qu'aujourd'hui tu te

décoince un peu.

— C'est ça, ouais, va te faire foutre !

— Ouh, dis donc ! Tu as de ces manières ! s'exclama le jeune homme, réellement surpris. C'est si dur que ça d'être un peu plus sympa ? Tu sais qu'avec ce genre de conduite, tu n'obtiendras rien...

— Je n'ai pas besoin de toi pour savoir ce que j'ai à faire, sale pédé !

Le blond écarquilla les yeux et ouvrit grand la bouche. Il se tourna vers son compagnon, comme pour l'inviter à intervenir ou à demander une explication. L'autre capta son regard et s'approcha, tendu, pour discuter.

— Surveille ce qui sort de ton clapet, mon petit coco, ou je vais te le fermer, moi.

— Arrête, Andrés. Ne lui parle pas comme ça, tu vois bien que le pauvre...

Mais il ne put finir sa phrase car Gomez l'envoya brutalement zinguer contre le mur. Sa nuque heurta le carrelage et il poussa un cri avant de glisser et de se retrouver assis par terre. Son ami grimaça de rage et rejoignit Gómez en quelques pas. Il avait deux bonnes têtes de plus que lui.

— Je vais te massacrer, minus...

— Ne me traite pas de minus, connard..., parvint à répliquer Gómez, aussitôt interrompu car le grand brun le plaquait au sol.

Avant qu'il ait eu le temps de réagir, Culebra lui assena un coup de pied à la poitrine, lui coupant la respiration.

Gómez voulut ramper pour s'éloigner, mais il pataugeait dans l'eau savonneuse. C'est tout juste s'il parvint à enfouir sa tête entre ses bras. Il demeura ainsi recroquevillé, sans bouger. Culebra lui piétina le dos avec la même indifférence que s'il envoyait un ballon contre un mur. Par instants s'élevaient les gémissements sourds de Gómez.

Ameutés par le bruit, des curieux s'approchèrent des douches et appelèrent leurs compagnons en criant. L'un d'eux siffla Culebra et lui tendit un couteau.

— Tiens, prends ça ! Explode-lui la gueule, mec, et qu'on en parle plus !

Culebra s'empara de l'arme avec précaution pour éviter de se couper.

— Non, Andrés ! Fais pas de conneries ! cria désespérément le blond en tentant de se relever.

— Du calme, Quique, répondit le brun d'une voix douce et tendre, comme amusé par la détresse de son compagnon.

Il pivota vers Gomez, qui se tordait de douleur quelques minutes plus tôt, mais en avait profité pour se redresser. Il se tenait le ventre, son dos était douloureux, mais il n'arrivait pas à le toucher. Culebra

semblait se demander s'il devait le tabasser encore ou suivre les conseils de son ami. Parmi les curieux, beaucoup l'incitaient à faire usage du couteau.

Il tomba en arrière, surpris par le coup de pied que lui porta Gómez aux chevilles ou pas assez solidement campé sur le sol glissant. D'instinct, il voulut amoindrir le choc en posant les mains par terre, mais la lame s'enfonça dans sa paume et son poignet droits. Il poussa à son tour un hurlement terrifiant. Le blond se précipita pour lui porter secours, mais Culebra se releva, la chemise trempée de sang, paniqué.

Gómez, qui n'avait pas bougé, avait suivi la scène couché sur le flanc. Il vit soudain plusieurs visages s'approcher de lui, puis un coup de pied à la mâchoire l'aveugla.

Il se réveilla trois jours plus tard à l'infirmierie et tarda un moment avant de se rappeler qui il était et où il se trouvait. Quand l'infirmier le vit bouger, il appela les gardiens qui l'installèrent sans ménagement dans un fauteuil roulant et le conduisirent jusqu'à un secteur du bâtiment qui abritait des bureaux auxquels les détenus avaient rarement accès.

On le poussa dans une pièce où un homme, assis derrière une table nue, fumait du tabac brun. Il semblait l'attendre. Il était chauve à l'exception d'une fine bande de cheveux de chaque côté du crâne, avait une épaisse moustache et portait une veste sombre et une chemise à grand col, mais pas de cravate. Les matons placèrent le fauteuil de Gómez devant la table avant de sortir et de refermer derrière eux. Gómez ne disait rien. Il attendait que l'autre ait fini sa cigarette. Troublé et surpris, il avait tellement mal à la gorge qu'il n'osait pas parler.

— Isidoro Antonio Gómez, je vais vous expliquer pourquoi nous vous avons fait venir ici, dit l'homme d'une voix calme, comme s'il pesait ses mots, enfin décidé à prendre la parole.

Il jouait avec le couvercle de son briquet. Son siège devait être confortable car il l'inclina vers l'arrière pour poser ses pieds sur un coin de la table.

— Mon cher ami, pendant cet entretien amical, je dois déterminer si vous êtes un type intelligent ou un crétin absolu. Ni plus ni moins.

Il ne posa les yeux sur Gómez qu'après avoir prononcé ces mots et eut l'air profondément étonné, même s'il donnait l'impression d'en rajouter.

— La vache ! On vous a drôlement amoché, mon petit, mais bon... je dois prendre une décision compliquée, et pour ça il faut que j'apporte la réponse à la question qui me tarabuste. Vous comprenez ?

Il ouvrit un carnet posé près de lui et que Gómez n'avait pas remarqué jusque-là. Les pages étaient couvertes de notes.

— J'étudie votre cas sans relâche depuis que les matons sont venus vous porter secours, dans le pavillon. Dites-vous quand même que vous l'avez échappé belle, parce que si Culebra ne s'était pas fait cette vilaine coupure et si les autres détenus n'avaient pas rameuté les gardiens, vous y passiez, on vous aurait retrouvé nageant dans une

mare de sang, comme un cochon égorgé, je ne vous raconte pas. Mais vous savez, je connaissais déjà votre dossier, du moins la première partie. La vie est faite de hasards, vous ne trouvez pas ? Mon Dieu, comme c'est étrange ! Le monde est un mouchoir de poche. Dit comme ça, ça semble bête, et pourtant j'en suis de plus en plus convaincu.

Il feuilleta les pages de son carnet jusqu'à trouver celle qui l'intéressait. Ensuite il les tourna avec soin à mesure qu'il parlait.

— Bon, venons-en au fait. Cette fille que vous avez tuée... c'est vraiment moche, un sale truc, mais ça ne me regarde pas. Au fond, je m'en fous complètement. Cela dit, j'ai remarqué que sur la scène du crime vous n'aviez pas laissé de traces compromettantes et qu'après, quand la police a essayé de mettre la main sur vous, vous avez su disparaître. Arrêtez-moi si je me trompe. Vous avez passé trois ans à vous tenir à carreau pour que personne ne vienne vous faire chier. Alors quand j'y pense, je me dis : voilà un type intelligent, et puis j'apprends que vous avez fini par vous faire prendre en voyageant sans billet sur la ligne Sarmiento et que vous vous êtes bagarré avec un contrôleur, et là, je me dis : non, en fait ce gars-là est un con. Mais d'un autre côté, je constate qu'au tribunal on n'a pas grand-chose pour prouver votre culpabilité et je ne peux que vous approuver. Après tout, vous n'allez pas passer votre vie à surveiller vos arrières. J'avance dans le dossier et j'apprends que, lorsque vous êtes auditionné à la chambre criminelle, vous crachez tout. J'en conclus donc, mon ami, sans vouloir vous offenser, que vous êtes un abruti fini. Mais je poursuis parce que c'est mon métier d'enquêter sur les autres, je n'y peux rien. C'est comme ça. J'en vis, vous savez. Et je découvre que vous arrivez à la prison de Devoto et qu'un mois s'écoule sans qu'on vous défonce le cul. Alors je me remets à douter et me dis que vous êtes un sacré dégourdi. Puis vous recevez la visite de Culebra et de Quique Dominguez, qui sont de bonnes pâtes et forment un couple on ne peut plus réglo. Il ne leur manque plus qu'une alliance à l'annulaire gauche. Vous ne trouvez rien de mieux que de réagir comme une vierge effarouchée qui craint pour son hymen, vous explosez le pauvre Quique et obligez Culebra à vous coller une bonne raclée pour relever cet affront. Notez bien que ce que je viens de vous dire à propos de Culebra et de Quique n'est pas un scoop. Tout le monde le sait jusqu'à la boulangerie du coin. Si vous ne vous en êtes pas aperçu après avoir passé un mois avec eux, je suis obligé de revenir à mon idée de départ, la plus pessimiste, Gómez, et pense en conséquence que vous êtes le roi des cons.

Il marqua une pause pour reprendre son souffle.

— Mettez-vous à ma place, mon petit gars. Ce n'est pas simple. D'une part, vous ne vous débrouillez pas trop mal ; de l'autre, vous poussez le bouchon un peu loin en allant déroutier un couple de

pédales encore plus inoffensif qu'une salade mixte... Franchement... il y a de quoi se poser des questions. Mais par ailleurs je pense que vous êtes un veinard. Vous ne croyez pas à la bonne étoile ? Moi si. Je pense que certains types ont du cul et d'autres pas. Voyez vous-même : vous vous en êtes tiré après avoir liquidé cette fille, quand la police a été à vos trousses et ici, en prison, alors qu'on aurait pu vous tuer. Bien sûr, je peux aussi voir le mauvais côté des choses et me dire que vous vous êtes fait choper bêtement dans le train, que vous avez tout avoué pendant l'interrogatoire parce que vous êtes un crétin, que vous avez merdé avec les autres détenus. Mais même si vous vous comportez parfois comme un demeuré, vous avez le cul bordé de nouilles, vous me suivez ? Et ça, ça pèse dans la balance quand j'embauche des gens.

Il se tut pour allumer une autre cigarette, en proposa une à Gómez, qui refusa en secouant la tête.

— Vous voulez que je vous donne d'autres preuves de votre cul phénoménal ? Vous êtes ici, mon vieux. Devant moi, qui pourrais devenir votre nouveau chef. Qu'est-ce que vous dites de ça ? Considérez-le plutôt sous cet angle. J'ai besoin de sang neuf et voilà que je vous rencontre, comme si vous étiez tombé du ciel. Ah, autre chose, Gómez, reprit-il après l'avoir considéré une bonne minute en silence. Il est inutile que vous connaissiez les raisons exactes de ma démarche, mais... vous employer est un plaisir pour moi, parce que ça va me permettre de bien emmerder un type qui m'a pourri la vie, vous savez ?

Il hocha la tête de gauche à droite, comme s'il avait encore du mal à croire à la manière dont les faits s'étaient enchaînés.

— Mais n'y pensez plus, ce ne sont pas vos oignons, alors oubliez cette histoire. Vous allez avoir assez de pain sur la planche avec le travail que je vais vous confier.

Il tira une dernière bouffée sur sa cigarette et recracha la fumée vers le haut.

— Je suppose que vous n'allez pas me laisser en plan, comme un con, n'est-ce pas ? demanda-t-il en caressant son crâne chauve.

Un café

Chaparro pense que s'il est des moments sublimes dans la vie, celui-ci en fait partie. Son côté perfectionniste l'incite à penser qu'il pourrait être encore plus merveilleux, mais Chaparro tend à l'indulgence et se satisfait pleinement de ce bonheur serein.

Le jour décline et il est avec Irene, dans son bureau. À cette heure-là, les lieux sont déserts. Ils viennent de boire un café et elle lui sourit après un silence prolongé pendant lequel leurs regards interrogateurs se sont croisés par-dessus la table. Ces instants le mettent toujours mal à l'aise, même s'il y prend beaucoup de plaisir.

Il sent que quelque chose a bougé, s'est modifié ces mois derniers. Non seulement chez lui, mais aussi chez la femme qui se tient face à lui et dont il se sait amoureux. Ils se sont vus à plusieurs reprises depuis le jour où il a décidé de ne pas se rendre à son repas d'adieu et est revenu sur ses pas pour emprunter sa vieille Remington. Cela fait environ six ou sept fois, toujours en fin d'après-midi, comme aujourd'hui. Lors de leurs deux ou trois premiers rendez-vous en tête à tête, Chaparro s'inventait des prétextes pour ne pas trop se faire remarquer ni se couvrir de ridicule. Après il a arrêté. Étrangement directe, Irene lui a dit qu'elle adorait ses visites et qu'il n'avait pas besoin d'avoir une bonne raison pour passer. Elle le lui a dit au téléphone. Chaparro regrette de ne pas avoir vu son visage à ce moment-là. Par ailleurs, il n'aurait pas supporté de lui montrer à quel point il était ébranlé par ses paroles. Quelle tête aurait-il eue en entendant ces mots ?

Toutes les phrases qu'elle prononce n'ont pas la même douceur. Il n'y a pas longtemps, pour renforcer leur complicité, il s'est risqué à lui dire que leurs rendez-vous en début de soirée allaient peut-être faire jaser. Avec un naturel un peu dédaigneux qui a douloureusement fait croire à Chaparro qu'elle prenait ses distances, elle lui a rétorqué qu'il n'y avait rien de mal à boire un café avec un ami. Ce terme l'a meurtri car il l'éloigne, le condamne à occuper une place respectueuse et respectable. Dans ses accès sporadiques d'optimisme, Chaparro songe qu'il n'y a pas de quoi en faire une montagne, qu'elle lui a simplement dit cela pour calmer son trouble à l'idée d'être exposée au qu'en-dira-t-on. Les femmes savent masquer leurs sentiments, désactiver les détonateurs d'émotions qui, chez les hommes, se voient bien souvent

comme le nez au milieu de la figure. C'est du moins ce que Chaparro pense ou se plaît à croire. Il s'imagine que les femmes comprennent mieux le monde et ses dangers. Voilà pourquoi il n'est pas insensé de se dire qu'Irene, en lui adressant ces mots, cherche peut-être à se dresser contre le monde hostile qui les entoure et s'étend à la terre entière, exception faite de ce bureau qui sent le chêne et où elle lui sourit, gênée ou honteuse.

Chaparro perçoit son trouble qui lui prouve que... Que lui prouve-t-il ? Qu'ils n'ont pour commencer plus aucun sujet de conversation. Chaparro lui a raconté les soucis que lui cause son roman ; Irene l'a mis au courant des derniers potins du tribunal. S'ils gardent à présent le silence, s'ils en profitent pour s'interroger du regard sans le briser, s'ils se sourient sans parler, c'est que rien ne les retient hormis l'envie d'être simplement face à face et de laisser passer le temps, et c'est là toute la beauté de cet instant.

Le 26 mai 1973, Sandoval et moi sommes restés au bureau jusqu'à une heure tardive. Le dossier Morales avait été relancé, même si j'étais loin de me douter de ce qui se passait.

Il faisait déjà nuit quand la porte du secrétariat s'est ouverte devant un gardien de prison.

— Service pénitentiaire, a annoncé l'homme en s'identifiant inutilement, son uniforme gris aux insignes rouges parlant de lui-même.

Bonsoir, ai-je répondu.

Quelle heure pouvait-il être ?

— Je m'en occupe, a proposé Sandoval en se dirigeant vers l'entrée.

— Je ne pensais pas trouver quelqu'un aussi tard, a dit l'homme.

— Vous avez de la chance, a répondu Sandoval en cherchant le cachet à apposer sur le livre de reçus que lui tendait le gardien en lui montrant à quel emplacement il devait signer.

— Au revoir, a dit l'homme en partant.

— Merci, ai-je répondu.

Sandoval ne disait rien, occupé à lire le document qu'on venait de lui remettre.

— C'est quoi ? ai-je demandé.

Il gardait le silence. Le texte était donc si long ou le relisait-il ?

— Pablo, qu'est-ce que c'est ? ai-je insisté.

Il a pivoté sans lâcher le document et s'est approché de mon bureau pour me le donner. Il était écrit sur le papier à en-tête du service pénitentiaire et portait le cachet de l'unité carcérale de Villa Devoto.

— Ils viennent de relâcher ce salopard d'Isidoro Gómez, a-t-il murmuré.

J'étais tellement sonné que j'ai laissé le document sur mon bureau sans le lire.

— Quoi ?

C'est tout ce que j'ai trouvé à dire. Sandoval a marché jusqu'à la fenêtre et l'a ouverte en grand. L'air froid du début de soirée a pénétré dans le bureau. Il s'est accoudé sur la barre d'appui.

— Putain de bordel de merde ! a-t-il pesté, une désolation infinie dans la voix.

Ma première réaction a été d'appeler Báez. Désespéré, en proie à une fureur maladroite, j'étais pressé d'obtenir des informations de la part de quelqu'un en qui j'avais toute confiance, comme s'il était responsable de ce qui était arrivé.

— Je vais me renseigner et je vous rappelle, m'a-t-il dit avant de raccrocher.

J'ai reçu son coup de fil un quart d'heure plus tard.

— C'est bien ça, Chaparro, ils l'ont relâché hier. Il a bénéficié de l'amnistie accordée aux prisonniers politiques.

— Depuis quand ce salaud est-il un prisonnier politique ? ai-je hurlé.

— Ça, je l'ignore. Vous ne devriez pas vous mettre en pétard. Laissez-moi un ou deux jours pour vérifier ce qui s'est passé et je vous rappelle.

— Vous avez raison, ai-je dit après avoir réfléchi. Excusez-moi. Je ne comprends pas qu'on ait pu libérer une ordure pareille, avec tout le mal qu'on s'est donné pour l'attraper.

— Vous n'avez pas à vous excuser. Moi aussi, ça me fout en rogne. Cela dit, ne croyez pas qu'il soit le seul. J'ai déjà reçu deux appels pour des cas similaires. Je crois qu'il vaudrait mieux qu'on se retrouve dans un café. Pour ne pas parler de ça au téléphone, vous comprenez ?

— D'accord. Et encore merci, Báez.

— À bientôt.

J'ai raccroché et observé Sandoval. Il était toujours penché par la fenêtre, le regard perdu sur les immeubles d'en face.

— Pablo, ai-je murmuré pour l'arracher à ses pensées.

Il s'est retourné.

— Il n'y a pas beaucoup de choses dont je sois fier, tu le sais, pas

vrai ?

Il s'est à nouveau abîmé dans sa contemplation. Je crois que ce n'est qu'à compter de cet instant que j'ai compris combien sa prestation d'acteur pendant l'interrogatoire de ce misérable avait compté pour lui. Toute cette reconnaissance venait à présent de partir en fumée. Je savais que son visage, tourné vers la rue Tucumán, était baigné de larmes. À cet instant, la douleur qu'éprouvait mon ami l'a emporté sur ma colère.

— Ça te dirait qu'on aille dîner quelque part ? lui ai-je proposé.

— Quelle bonne idée ! a-t-il sifflé, ne pouvant s'empêcher d'être sarcastique. Tu veux que je t'apprenne à écluser du scotch jusqu'à ce que tu tombes dans les pommes ? Le hic, c'est que je ne sais pas qui viendra nous chercher en taxi.

— Tu es con ! Et si on allait chez toi ? On dînera avec Alejandra et on lui racontera tout. Qu'est-ce que tu en penses ?

Il m'a regardé comme un enfant qui vient de demander à ses parents de l'emmener au cinéma et doit se contenter d'une simple sucette. J'imagine que mon visage dévasté a influencé sa décision.

— D'accord, a-t-il répondu au bout d'un moment.

Nous avons laissé le document sur mon bureau, coupé le chauffage, éteint les lumières et tout fermé à clef avant de descendre. Il était tard et la porte qui donnait sur la rue Tucumán étant fermée, nous sommes sortis par la rue Talcahuano. Sandoval m'a demandé de l'attendre à l'arrêt d'autobus. Il s'est précipité chez le fleuriste pour acheter un bouquet.

— Quitte à avoir une conduite irréprochable, autant faire les choses en grand, a-t-il lâché d'un ton amer.

J'ai acquiescé. L'autobus arrivait.

Je n'avais pas vu Báez depuis deux ans, l'époque à laquelle le besoin délirant de Fortuna Lacalle de se faire nommer à la cour d'appel s'était calmé.

— Cher Benjamin, ce que j'ai à vous dire doit être pris avec des pincettes. Ces derniers temps, depuis qu'ils ont relâché tous ces types, la prison de Devoto est un vrai boxon.

J'ai hoché la tête. Je savais que le policier n'allait pas perdre son temps à me détailler par le menu le désordre généralisé de la réalité que nous étions condamnés à vivre et dont la complexité, nous l'admettions, dépassait l'entendement.

— Apparemment, les faits se sont à peu de chose près déroulés de la façon suivante : vous avez envoyé Gómez à Devoto en juin 1972, c'est cela ? Il est placé dans l'un des pavillons... je ne sais plus lequel, mais admettons qu'il s'agisse du n° 7. Au bout de quelques semaines, notre ami Gómez provoque une bagarre et manque de se faire tuer. En fait, il a joué les gros bras avec les deux détenus les plus inoffensifs du pavillon et il s'est fait rouer de coups.

Je l'écoutais. J'éprouvais un certain plaisir à penser que Gómez avait souffert parce qu'il faisait n'importe quoi.

— Mais apparemment, ce Gómez est verni. Au lieu d'être lardé de coups de couteau, il parvient à blesser l'un des détenus qui l'ont agressé. Dans le tumulte qui s'ensuit et parce que ses compagnons de cellule craignent que l'autre type se vide de son sang, ils appellent les gardiens qui interviennent. Gómez s'en est tiré. Et c'est là qu'il y a une première chose bizarre, parce que... Où sont donc consignés cette altercation, les blessés et tout le bazar ? Nulle part. Les deux détenus amochés n'ont pas été conduits à l'hôpital, mais soignés à l'infirmerie de la prison. Aucune déclaration administrative n'a été faite, aucun prisonnier n'a été interrogé. Tout ce qu'il y a dans le dossier de Gómez, c'est une demande de transfert dans un autre pavillon, deux semaines plus tard, quand le gars s'est rétabli. Vous me direz, c'est logique, parce que si on le remettait dans le même pavillon, ça aurait été sa fête, mais pas forcément non plus. Écoutez plutôt la suite. Si on l'avait renvoyé en faisant profil bas dans le pavillon où on l'a tabassé, un prisonnier aurait pu le prendre sous sa protection, en faire sa petite femme et on n'en parlait plus. Mais ce n'est pas ce qui s'est passé et il

s'est retrouvé dans le pavillon des prisonniers politiques. Je vous avoue que j'étais scié en l'apprenant : pourquoi Gómez, qui a commis un crime passionnel, atterrit-il au milieu des guérilleros des FAR, de l'ERP et des montoneros, qui dépendent d'une juridiction d'exception et non du droit pénal ? Pour autant que je sache, Gómez n'a rien à voir là-dedans.

Il a marqué une pause pour touiller ce qui lui restait de café et avaler la dernière gorgée. Dans sa poigne, la tasse était ridiculement petite. J'étais prêt pour la suite, le plus gros restant à venir. Telle était la différence entre Báez et les autres policiers que je connaissais, qui se seraient contentés d'arrêter là leurs recherches parce que la logique le leur conseillait. Báez n'était pas de ceux-là.

— Bien. Ce que je viens de vous raconter, je n'ai eu aucun mal à l'apprendre, mais c'est après que ça s'est corsé. Primo à cause de cette juridiction d'exception. Je n'ai pas beaucoup de contacts avec la contre-guérilla, qui forme comme qui dirait un clan à part. Ils nous en mettent plein la vue, se donnent des airs mystérieux, bref, vous connaissez la chanson. Deuzio parce que, après cette amnistie, ils se sont magnés de démonter le chapiteau de cirque qu'ils avaient mis en place. Maintenant ils sont sans boulot, mais bon, même au milieu de ce foutoir, on finit toujours par croiser un nostalgique prêt à vous confier ses misères.

Il a levé la main pour commander un autre café.

— Enfin... Il semblerait qu'entre les murs de la prison ils aient organisé un petit centre de renseignements dépendant du gouvernement. Là, ça devient carrément confus. J'ignore s'ils étaient rattachés aux services secrets, au ministère de l'Intérieur ou à l'armée. De toute manière, peu importe parce que ceux qui étaient dans la danse venaient de tous horizons. Le fait est qu'ils avaient monté ce centre d'espionnage pour surveiller les « gauchos », comme ils appellent les guérilleros. Ils étaient paniqués à l'idée qu'il puisse se passer ici la même chose qu'à Rawson⁽⁶⁾, vous me suivez ?

Nous étions en plein roman noir et Báez faisait durer le suspense, ce qui ne m'aidait pas à comprendre ce que Gómez venait faire là-dedans. Je le lui ai demandé.

— Justement, j'y viens. Mais si je ne vous explique pas tout ça auparavant, la suite va vous échapper. Apparemment, le type en charge de ce « bureau » au sein de la prison de Devoto se faisait appeler Peralta et a tenté d'infiltrer le pavillon des prisonniers politiques avec certains de ses hommes. Attention, ce n'était pas simple, il prenait de gros risques et, d'après les bruits qui courent, deux ont été démasqués et on les lui a renvoyés les pieds devant, à Peralta. C'est justement pour ça qu'il a eu l'idée de recruter des prisonniers de droit commun. Ça a l'air dangereux, pas vrai ? Et ça

l'est, mais pour lui c'était tout bénéf. Dans le pire des cas il se retrouvait avec un prisonnier en moins, et dans le meilleur il disposait d'un témoin direct. C'était aussi efficace que de mettre un micro chez les fameux « gauchos », vous savez ? Ces petits appareils qu'on voit dans les films d'espionnage. Vous comprenez mieux maintenant ? Gómez a été recruté de l'intérieur par ce Peralta, ni plus ni moins, pour faire ce boulot. Et il n'y avait pas que lui. D'après mes renseignements, ils étaient au moins trois ou quatre, je ne connais pas le chiffre exact.

Il s'est tu pendant que le garçon nous apportait nos cafés.

— Et là, je me suis demandé pourquoi l'un de ces types était précisément Gómez. C'est la question qui me turlupinait. Le reste coule presque de source. Gómez avait le profil requis : c'est un gars éveillé, aussi froid qu'une statue quand on ne le fait pas sortir de ses gonds. Ce genre de perles, on n'en trouve pas tous les jours. Enfin, j'ignore s'il s'est bien débrouillé, mais je sais que, s'il était encore vivant au mois de mai, c'est qu'il avait de la ressource. Alors pourquoi ne pas l'envoyer à l'extérieur ? Le libérer est on ne peut plus simple, il n'y a même pas de procédure, ça se fait tout seul. Quand les détenus savent qu'ils vont bénéficier de l'amnistie, ils dressent des listes et se font un plaisir d'y inclure Gómez avec tous les honneurs. Et s'ils ne le font pas, ça marche quand même puisque les hommes de Peralta rajoutent son nom à la fin de la liste et le tour est joué.

Báez a fait mine de fouiller dans son portefeuille pour régler nos consommations, mais je l'en ai empêché et ai sorti de l'argent de ma poche.

— N'empêche qu'il y a une chose que je ne m'explique pas. Qu'est-ce qui a poussé Peralta à faire appel à Gómez ? Tout d'abord, la prestance de ce type qui est capable d'entrer en rugissant dans la cage aux lions. Ensuite, comme je l'ai déjà dit, il n'avait pas à le payer. Si ça tournait au vinaigre, Peralta ne perdait rien. Et enfin... vous ne savez pas la meilleure ?

À en juger par son expression amère, le meilleur était en fait le pire.

— Si, après tout ce que je viens de vous raconter, Peralta hésitait encore à se servir de lui, quand il a demandé à voir son dossier pour connaître les raisons de sa détention, là, il a compris qu'il avait trouvé son homme. La clef de cette histoire se trouve dans le dossier, Benjamin.

« Bon sang », ai-je pensé. Cet aspect de l'affaire était donc grave au point qu'il essaie d'arrondir les angles en m'appelant pour la première fois par mon prénom ?

— Utiliser ce type est une manière brillante de vous pourrir la vie.

J'étais abasourdi. Que venais-je faire là-dedans ? Jusqu'à présent,

le récit de Báez semblait logique. Déprimant, certes, mais logique. Mais sa dernière observation sonnait faux, comme ces cauchemars qui *a priori* n'en sont pas et partent dans tous les sens sans aucune raison, au point de devenir inquiétants et incompréhensibles.

— Après avoir épuisé tous mes recours pour glaner des informations sur Gomez, j'ai eu l'idée de tirer sur l'autre bout de la corde et d'aller voir qui était ce Peralta. Je me disais que ça ne serait pas simple parce qu'il faisait partie des services secrets et travaillait dans une prison. Mais en fin de compte, ça s'est passé comme sur des roulettes. On est quand même en Argentine et, en grattant un peu, on s'aperçoit que ces gars-là, c'est du vent, sans quoi je n'aurais pas obtenu si facilement la description et le nom du supposé Peralta.

Le serveur a raflé les billets sur la table et tardé à rendre la monnaie, comme s'il voulait que je la lui laisse en pourboire. Je lui ai fait signe de partir.

— C'est un type de votre âge, Chaparro. Il est chauve et a une grosse moustache, un peu comme la mienne à ce qu'il paraît. Il n'est pas très grand. Plus jeune, il était mince, mais il semblerait qu'il soit devenu obèse. Et vous savez quoi ? Il a travaillé plusieurs années au tribunal, dans une chambre d'instruction. Ça y est, vous y êtes ?

C'était impossible, je n'y croyais pas.

— Oui, monsieur. Pensez au pire, mon ami. En général, c'est comme ça qu'on trouve. Il a travaillé avec vous à la 41^e chambre d'instruction, en tant que chef administratif de l'autre secrétariat. Jusqu'à ce qu'on le suspende suite à une plainte pour tentative d'extorsion d'aveux sous la contrainte, en 1968, qui n'a pas abouti parce que l'affaire a été étouffée en haut lieu. Manifestement, le beau-père était une huile (colonel, général, quelque chose dans le style) et il l'a pistonné pour qu'il entre dans les services de renseignements. Vous voyez de qui je parle ? Il s'appelle Romano.

— Ce n'est pas possible... c'est vraiment dégueulasse..., ai-je fini par murmurer quand j'ai enfin pu accepter cette triste réalité après être resté incrédule et furieux pendant quelques minutes.

Báez me regardait, espérant peut-être que j'allais apporter les deux ou trois pièces manquantes à son puzzle. Je lui ai parlé des ouvriers passés à tabac par Sicora parce que Romano le lui avait plus ou moins ordonné. Surpris et curieux, Báez m'écoutait. À l'époque, il n'avait pas été informé de cette affaire. Il avait pris quelques jours de récupération et Sicora et l'autre salaud en avaient profité pour tout manigancer en son absence. Il ne savait même pas si Sicora avait été auditionné comme Romano. Je lui ai confirmé que la plainte contre mon ancien collègue n'avait pas abouti. Quand j'ai eu fini, il m'a demandé de l'attendre une minute et est allé téléphoner au fond de la salle, puis il est revenu me dire que Sicora était mort en 1971, d'un accident sur la route n° 2, et que de ce côté-là nous n'apprendrions rien de plus.

— De toute manière, nous n'apprendrons rien de plus nulle part.

C'était vrai. Avec l'amnistie, il n'y avait pas moyen de mettre Gomez en accusation. Quant à aller voir les services de renseignements pour engager des poursuites contre Romano, c'était peine perdue. Ils étaient tous deux intouchables.

Cette histoire était si ridicule, si sinistre qu'elle donnait à la fois envie de rire et de pleurer. En dénonçant Romano, je lui avais permis de se propulser dans les « services secrets antisubversifs » grâce aux appuis de son beau-père fasciste. Pour couronner le tout, ce gros salopard venait d'avoir l'occasion, comme tombée du ciel, de se venger de moi. Il savait que je m'étais occupé du dossier et qu'en plaçant le coupable sous son aile protectrice il finirait tôt ou tard par le mettre hors de ma portée. Il avait bien manœuvré et je m'en rendais compte trop tard.

— Pauvre gars.

Les deux mots de Báez ont flotté un instant au-dessus de notre table pour finir par disparaître. Je n'ai rien répondu ; j'avais compris qu'il ne parlait ni de Romano ni de Gómez, encore moins de lui ou de moi, mais de Ricardo Morales qui, contre vents et marées, d'une manière ou d'une autre et quel que soit le sens dans lequel tournait la

roue de la fortune, était appelé à rester une brebis propitiatoire. J'essayais d'imaginer sa tête quand je lui annoncerais la nouvelle. Devais-je aller le trouver à la banque ou lui donner rendez-vous dans notre café habituel ? Comment réagir lorsqu'il me demanderait : « Et maintenant, que pouvons-nous faire ? » Lui dire la vérité ? Lui avouer qu'il n'y avait plus aucun recours possible contre Gomez ?

J'ai mis un sucre dans ce qui restait de café au fond de ma tasse et l'ai regardé fondre après s'être imbibé peu à peu de liquide.

— Pauvre type, ai-je répété, incapable d'apporter une autre conclusion à cette conversation.

— Si vous y tenez, dites-moi pourquoi on l'a relâché, a murmuré Morales, comme si plus rien ne pouvait l'atteindre ou le meurtrir.

Je l'ai regardé avant de lui répondre. Décidément, ce garçon me surprendrait toujours, même si, à présent, le terme de « garçon » n'était plus approprié. Dans ce cas, pourquoi l'employais-je ? Par commodité. Je l'avais toujours considéré comme un jeunot depuis notre rencontre à l'agence de la Banque de la province de Buenos Aires. À l'époque, il avait vingt-quatre ans. Cinq ans plus tard, je n'avais plus aucune raison de le traiter en gamin. Pas seulement parce que ses cheveux s'étaient clairsemés ou que le temps marque davantage les personnes qu'on ne voit pas souvent. Même si ses papiers d'identité indiquaient qu'il n'avait que trente ans, Morales n'était plus un jeune homme. Sa douleur constante avait creusé autour de sa bouche des rides que sa moustache blonde et sage ne parvenait pas à dissimuler. Son front aussi était marqué. Lui qui avait toujours été mince me paraissait à présent squelettique, comme si manger ne lui procurait plus aucun plaisir, n'éveillait plus aucun désir en lui. Ses pommettes saillantes, ses joues creuses, ses yeux gris et renfoncés ne me disaient rien de bon. En l'observant cet après-midi de juin 1973, je comprenais que la brièveté de la vie d'un être humain ou sa longévité dépend de la somme de souffrances qu'il est obligé d'endurer. Le temps s'écoule plus lentement quand on a mal ; l'angoisse et la douleur laissent des traces définitives sur la peau.

J'étais surpris de le voir ainsi. J'avais passé deux jours à me demander s'il fallait le convoquer ou me rendre directement à la banque. Le souvenir de notre première rencontre, quand Báez et moi étions allés lui annoncer la mort de sa femme, était encore si vif que je ne me sentais pas le cran de lui infliger une épreuve aussi dure au même endroit. Je lui avais donc téléphoné pour lui donner rendez-vous dans le café de la rue Tucumán. Je pensais qu'il serait étonné de m'entendre car cela faisait une bonne année que nous n'étions plus en contact. Pourquoi l'appelais-je à son travail ? Certainement pas pour lui souhaiter son anniversaire. Et puis, ne trouvait-il pas bizarre qu'on se voie au café ? Il savait pertinemment qu'il n'y aurait pas de condamnation ferme avant deux ou trois ans et qu'entre-temps le dossier resterait à la chambre de jugement. Pour l'informer de petits

détails comme la clôture de l'instruction, il n'était pas nécessaire que j'organise un rendez-vous en tête à tête. Comment aurait réagi un homme normal après avoir reçu un appel aussi saugrenu et mystérieux ? Sans doute aurait-il posé des questions, exigé des informations, des précisions.

Il m'aurait au moins demandé si c'était grave ou aurait souhaité que je lui révèle en partie les motifs de mon appel. Morales n'avait rien fait de tout cela. Il m'avait écouté et, au terme de quelques secondes d'hésitation, ne sachant pas s'il pouvait sortir un peu plus tôt le lendemain, s'il ne valait pas mieux reporter notre rendez-vous au jeudi, il m'avait confirmé qu'il viendrait. « C'est d'accord pour demain », avait-il dit après s'être absenté un moment pour en parler à un collègue. Il n'avait rien ajouté. Le mercredi, dans la froideur de cette fin d'après-midi, je l'avais aperçu derrière les vitres du café, attablé au fond de la salle.

— Je vous ai appelé parce que j'ai quelque chose de grave à vous annoncer, Morales, ai-je lâché, décidé à ne pas tourner autour du pot.

C'était idiot de ma part, mais je me sentais encore coupable de tout ce qui était arrivé. Pourtant, je savais que je n'y étais pour rien si les choses avaient évolué de cette manière.

— Si c'est pour me dire qu'on a relâché Gómez, inutile de vous fatiguer, je suis au courant.

— Comment cela ? ai-je balbutié.

Cette réflexion était ridicule, et moi désarçonné. Je brûlais de curiosité, j'avais envie de savoir comment il l'avait appris et trouvais ma réaction parfaitement légitime.

— Oui, je suis au courant, a-t-il répété.

En silence, je continuais de me demander pourquoi il était aussi bien renseigné.

— Il n'y a pas de quoi vous mettre dans cet état, Chaparro, a-t-il ajouté avec simplicité. Une liste des prisonniers amnistiés a été publiée dans le journal quelques jours après leur libération.

— Mais... pourquoi avez-vous pensé que Gómez était peut-être sur cette liste ?

Morales a pris le temps de réfléchir, comme surpris par ma question.

— Vous voulez vraiment que je vous dise la vérité ? a-t-il soufflé en faisant une moue ironique. Parce que j'ai appliqué les règles existentielles qui régissent ma vie.

J'étais sans voix.

— Tout ce qui peut foirer foirera, et son corollaire : tout ce qui semble bien marcher finira par merder tôt ou tard.

J'avais beau sonder ma mémoire, c'était bien la première fois que Morales se montrait aussi caustique et familier, ce qui devait me

donner une idée de l'ampleur de son malheur. Je me suis distrait de manière ridicule en imaginant ses parents lever l'index et lui tenir ce genre de discours : « Mon petit Ricardo, il ne faut pas dire de gros mots, même si un méchant monsieur sort de prison après avoir violé et étranglé ta femme. » J'ai aussitôt chassé ce délire de ma tête et repensé à sa maxime. Que pouvais-je lui répondre ? Je le connaissais depuis cinq ans et, à en juger par tout ce qui lui était tombé dessus, il me fallait avouer qu'il avait raison.

— Sérieusement, a-t-il poursuivi, quand vous m'avez dit qu'on l'avait coffré, puis qu'il avait fait des aveux spontanés, j'ai pensé que tout était pour ainsi dire terminé et qu'il allait croupir en prison. Mais trois ou quatre jours plus tard, en rentrant chez moi, je me suis dit : « Ça y est ? C'est donc aussi simple que ça ? » Bien sûr que non. C'était trop facile, même après toutes les saloperies que nous avons vécues pendant quatre ans. J'ai interrogé un ami avocat, enfin... un ami... c'est beaucoup dire... une connaissance plutôt, sur la réclusion à perpétuité. Quand j'ai su qu'il en prendrait pour vingt-cinq ans maximum, avec une peine accessoire d'une durée indéterminée et donc compressible, j'ai trouvé que ça collait mieux. La prison à vie, c'était trop beau compte tenu de ma poisse habituelle. Mais bon, je me suis quand même habitué à cette idée. Je me disais que c'était assez long, c'est la peine de réclusion maximale en Argentine et j'étais satisfait. Jusqu'au jour où, par hasard, je suis tombé sur cette histoire d'amnistie. « Attention, Ricardo, me suis-je dit, tu es heureux qu'il en ait pris pour vingt-cinq ans, mais tu rêves et tu n'es pas au bout de tes surprises parce que la situation va encore changer. » Vous comprenez ?

Je comprenais. C'était un discours d'un pessimisme intolérable, mais qui cadrerait parfaitement avec la façon dont s'étaient enchaînés les faits jusqu'à présent.

— Donc, quand j'ai su que, le 25 mai, beaucoup de prisonniers politiques allaient sortir de la prison de Devoto, qu'aucun ne serait jugé pour les délits qu'il avait commis, je me suis posé une question à cent balles : « Réfléchis un peu, Ricardo. Qu'est-ce qui pourrait t'arriver de pire dans cette affaire ? » Et je me suis répondu : « Que ce salopard d'Antonio Gómez, qui a violé et tué ta femme, bénéficie de cette amnistie même s'il n'a jamais fait de politique. » Et vous savez quoi ? Bingo ! J'avais vu juste !

Il avait élevé la voix au point de hurler. Dans ses yeux écarquillés luisaient quelques larmes. Puis il a repris son expression impassible et s'est concentré sur la rue. J'ai fait pareil. Adoptant de nouveau le ton neutre d'un homme qui se sait insensible à la douleur non parce qu'il s'en est tiré, mais au contraire parce qu'il a plongé, il m'a dit :

— Si vous y tenez, dites-moi pourquoi on l'a relâché.

Je lui ai tout raconté, comme Báez l'avait fait avec moi.

Je lui ai également dit que, de mon côté, j'avais été informé par le service pénitentiaire. Je lui ai décrit la réaction de Sandoval. J'ignore au juste pourquoi je l'ai fait. Peut-être avais-je l'impression qu'en lui faisant part de l'indignation d'hommes probes comme Báez et Sandoval, il se sentirait moins abandonné de Dieu ou du destin. Quand j'ai eu fini, un long silence s'est installé entre nous. Le garçon est venu encaisser l'addition à une table voisine et j'en ai profité pour commander un autre café. Le serveur a demandé à Morales s'il en voulait un, mais il a refusé en secouant la tête.

J'hésitais. J'avais longuement réfléchi à l'étape suivante, mais je n'arrivais pas à me décider à aborder la question qui me turlupinait. Je me suis lancé, craignant qu'ensuite le courage me manque :

— Pour moi, ce n'est pas évident de vous dire ça, Morales, ai-je commencé, indécis. Théoriquement, je ne suis pas censé avoir ce genre d'idées, mais... je voulais vous dire que..., ai-je bredouillé en ayant l'impression de n'aller nulle part, comme un chien qui se mord la queue.

— Laissez tomber, c'est préférable. Je sais de quoi vous voulez parler.

Je n'en étais pas si sûr. M'avait-il réellement compris ?

— Admettons que vous me disiez : « Écoutez, Morales. Je serais vous, j'irais le trouver et je lui collerais une balle dans la tête. » Imaginez que je le fasse... vous ne vous sentiriez pas coupable de m'avoir donné ce conseil ?

Je n'ai pas répondu.

— Attention, je ne dis pas que votre culpabilité serait liée à la mort de ce salaud. Je crois que nous sommes tous les deux d'accord pour dire que la vie de ce rat ne vaut pas un clou. Mais je crois plutôt que vous vous sentiriez coupable à cause de moi, vous voyez ce que je veux dire ?

Un peu perdu, je n'ai pas ouvert la bouche.

— Ce serait marrant. Imaginons que j'y aille et que je tue Gómez. Deux minutes plus tard, on me colle en prison pour le restant de mes jours. Vous en doutez ? Moi pas.

Il s'est interrompu pour se tourner vers la porte. Un homme et une femme très jeunes venaient d'entrer. Il les a regardés un instant. Le magnétisme des amoureux se dégageait d'eux et Morales le sentait. Les enviait-il ? Lui rappelaient-ils son propre passé avec Liliana Colotto ?

— Non, Chaparro, a-t-il enfin murmuré en reprenant le fil de la conversation. Ce n'est pas si facile, parce que en plus de ça...

Il ne trouvait pas ses mots mais avait de toute évidence déjà gambergé là-dessus.

—... supposons que je le tue. Qu'est-ce que j'y gagne ? Est-ce que ça

réglera le problème ?

— Ça vous permettra au moins de vous venger, ai-je lâché, enfin décidé à m'exprimer.

Qu'aurais-je fait à sa place ? Sincèrement, je l'ignorais car je n'avais jamais éprouvé pour aucune femme l'amour de Ricardo Morales pour la sienne. Ou si, mais j'avais décidé de ne pas mentionner cette femme dans ces pages. En pensant à celle que je gardais comme mon seul et unique secret, j'aurais sans doute pu me représenter l'amour de Morales pour sa femme. Je crois que, dans l'intention de lui plaire, j'aurais fait n'importe quoi, mais contrairement à Morales et à son épouse nous n'avions jamais été en couple. Mon histoire n'était donc guère comparable à celle de ce veuf dont la conjointe, même morte, correspondait à une réalité tangible. Bien qu'on la lui ait arrachée, elle avait été sienne.

— Oui, ce serait votre vengeance, ai-je répété pour chasser ces épouvantables pensées de mon esprit.

Morales a préféré ne pas relever ma dernière réflexion. Il a fouillé dans la poche de sa veste et en a tiré un paquet de Jockey longues et un briquet en cuivre. Devant mon air surpris, il s'est expliqué :

— Je suis quelqu'un qui met du temps à se décider, a-t-il dit en m'adressant un petit sourire. Vous ne saviez pas que je fumais, n'est-ce pas ? Avant de rencontrer Liliana, je fumais comme un pompier. J'ai arrêté pour elle. Comment allumer une cigarette alors que la femme qu'on aime vous demande d'y renoncer, pour votre bien et celui des enfants que vous allez avoir ensemble ?

Il a eu une sorte de soupir haché qui lui tenait parfois lieu de rire.

— Comme vous pouvez vous en douter, maintenant je me fiche d'encrasser mes poumons. Je me suis donc remis à fumer comme un vampire, à supposer que les vampires aiment le tabac, évidemment. Mais je ne l'avais encore jamais fait en public jusqu'à aujourd'hui. Vous êtes le premier devant lequel j'ose afficher mon vice. Prenez-le comme une marque de confiance. Quant à tuer Gómez... qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Ce serait trop facile, n'est-ce pas ? J'ai eu tout le temps d'y réfléchir pendant les années que j'ai passées à le chercher dans les gares. Et si je l'avais trouvé ? Comment aurais-je réagi ? Vous croyez que je lui aurais troué la peau ? Trop facile, je vous dis. Trop rapide aussi. Est-ce qu'un type sur lequel on vide son chargeur a vraiment mal ? J'imagine que non.

— C'est toujours ça de fait.

Pourquoi les arguments que j'opposais à cet homme semblaient-ils stupides et insignifiants ?

— Oui, mais ce n'est pas grand-chose. Ça ne suffit pas. Maintenant, si vous me garantisiez qu'en lui collant quatre balles je ne le tuerai pas, mais qu'il restera paraplégique, prostré dans son lit, et qu'il vivra

jusqu'à quatre-vingt-dix ans, alors ça, oui, ce serait l'idéal.

Son ton sonnait faux, comme s'il n'était pas habitué à faire preuve de cruauté, même de manière hypothétique et purement verbale. Mais il voulait m'impressionner dans son rôle de « Morales le sadique ».

— Revenons à ma maxime, Chaparro. Si l'enfer existe, je l'y enverrai en tirant ma première balle. Les trois autres ne serviront à rien. Et après, je me retrouverai en prison pour le restant de mes jours, et vous pouvez être sûr qu'on ne m'accordera pas de liberté conditionnelle. Disons que jusqu'à quatre-vingt-dix ans et quelques, je serai au trou. Gómez, lui, a été relâché avant même d'avoir commencé à en baver en prison. Il est peinarde. Mais moi, je passerai un demi-siècle en taule en jalousant son sort. Non, sérieusement. Mourir peut être une peine trop douce, faites-moi confiance. Les choses ne sont jamais aussi simples.

Il a éteint sa cigarette à demi consumée pour en allumer machinalement une autre.

— C'est pour cette raison que, tout bien considéré, la réclusion me semblait la meilleure solution possible. Il n'y aurait pas passé sa vie ni même cinquante ans. Mais trente ans à pisser dans une cellule, ce n'était pas si mal, hein ? Enfin..., a-t-il soupiré d'un air résigné, ça ne s'est pas fait. Ce n'était pas l'idéal, nous sommes bien d'accord là-dessus, mais c'était acceptable compte tenu des circonstances. Mais je reviens sur ma devise qui se vérifie parfaitement dans le cas de ce salopard. Voyant qu'il va morfler tôt ou tard, Dieu, si tant est qu'il existe, intervient et bouge quelques pièces sur l'échiquier pour que cet empaffé s'en sorte.

Il avait élevé la voix, attirant sur nous l'attention du jeune couple. Les yeux rivés sur la table en bois, Morales a peu à peu retrouvé son calme.

— Je ne sais pas comment vous aider, lui ai-je dit, et c'était vrai. J'aimerais vraiment vous faciliter les choses.

C'était vrai, j'aurais vraiment aimé lui faciliter cette épreuve.

— Je sais, Benjamin.

C'était la première fois qu'il m'appelait par mon prénom, comme Báez quelques jours plus tôt. Quels étranges réseaux de solidarité cette affaire horripilante avait-elle fait naître ?

— Mais vous ne pouvez rien faire. Merci quand même.

— Non, ne me remerciez pas, j'aimerais tellement pouvoir alléger ce fardeau.

Morales a mis en charpie le papier argenté du paquet de cigarettes qu'il venait de terminer.

— Vous en aurez peut-être un jour l'occasion. Maintenant, il faut que j'y aille, a-t-il dit en sortant des billets de sa poche pour régler son café au lait. Je vous remercie vraiment de tout ce que vous avez fait.

Sincèrement.

Je lui ai serré la main et j'ai attendu qu'il soit parti pour me rasseoir. J'ai longuement regardé les deux amoureux, étrangers à tout ce qui ne les concernait pas. Je les enviais profondément.

Un autre café

Pour une raison ou pour une autre (et Chaparro n'a pas du tout l'intention de chercher à savoir si cela tient à une vieille amitié ou à quelque chose de plus fort, de plus personnel, dans lequel il met tout son espoir, si ce n'est davantage), Irene est en général contente de le voir, pas seulement pour discuter de son activité d'écrivain débutant. Voilà pourquoi ils sont de nouveau face à face et pourquoi elle lui adresse un sourire différent de ceux qu'elle a pour tout le monde, « qui ont aussi leur charme », songe Chaparro, mais qui ne sont pas comme celui-ci, comme ceux qu'elle lui réserve quand ils se retrouvent seul à seul, dans son bureau, à la tombée de la nuit.

Craignant de s'abandonner inutilement à la rêverie, il devient nerveux, consulte sa montre et fait mine de se lever. Elle lui propose un autre café, mais, maladroit à l'extrême, il lui fait remarquer que la cafetière électrique est vide et éteinte. Irene suggère d'aller refaire du café sur le réchaud. Il lui dit que ce n'est pas la peine et regrette dans la seconde qui suit d'être aussi stupide. Il s'en veut tellement de ne pas lui avoir répondu : « Oui, merci, je t'accompagne », qu'il se rassoit, comme si cela lui permettait d'oublier sa bévue. Puis il se dit qu'il n'a peut-être pas gaffé, qu'après tout elle veut peut-être profiter encore un peu de sa présence, lui faire part des derniers potins devant une autre tasse. Parce que, au bout du compte, il n'est pas interdit de boire un café avec un vieux collègue.

Tous deux se rassoient et la conversation reprend, comme un bout de bois flottant auquel se raccrocher au milieu de toutes ces incertitudes. Chaparro ignore comment il en vient à raconter à Irene que, l'autre jour, il a relu et corrigé ses brouillons pendant qu'il pleuvait, en écoutant les disques de musique baroque qu'il aime tant. Effrayé, il se tait juste au moment où il va lui avouer que, pour que son bonheur soit total, il ne lui manquait plus que sa présence dans un fauteuil, ou lisant allongée à ses côtés, tandis que du bout des doigts il lui aurait caressé la tête en creusant de légers sillons dans sa chevelure. Il se ravise au dernier moment. Même s'il n'a rien dit, il sait qu'il est rouge comme une tomate. Elle le regarde, amusée, avec tendresse ou nervosité, et lui demande :

— Tu veux bien me dire ce qui t'arrive, Benjamin ?

Chaparro se sent défaillir car il vient de s'apercevoir que les mots

qui sortent de la bouche d'Irene ne correspondent pas à la question qu'il lit au fond de ses yeux. À priori, elle veut savoir pourquoi il a piqué un fard et s'agite sur son siège, tendu, ou consulte la pendule vissée au mur, près de la bibliothèque. Mais ses yeux posent une tout autre question, s'enquière de ce qui cloche quand il est avec elle, de ce qui se passe entre eux. La réponse semble l'intéresser, elle a envie qu'il s'explique, elle est peut-être angoissée et indécise, ignorant si ses suppositions sont vraies ou non. Chaparro s'interroge : se contente-t-elle d'émettre des doutes ? Craint-elle ou aimerait-elle qu'il en soit ainsi ? C'est là tout le problème de la question qu'elle formule du regard. Soudain paniqué, Chaparro se lève comme un maniaque et lui annonce qu'il doit partir, qu'il se fait vraiment tard. Elle l'imites, étonnée. Chaparro est désarçonné. Est-elle juste surprise, surprise et soulagée, surprise et déçue ? Sans plus attendre, il s'enfuit dans le couloir flanqué des hautes portes de bois des différents bureaux. Il marche sur le damier noir et blanc du carrelage posé en diagonale et ne reprend son souffle qu'après avoir sauté dans le 115, miraculeusement vide en cette fin d'après-midi. Il regagne Castelar, où attendent d'être écrits les derniers chapitres de son livre. Il est fermement résolu à avancer parce qu'il ne supporte plus cette situation. Pas celle de Ricardo Morales ou d'Isidoro Gomez, mais la sienne. Il en a assez de la dépendance qui le lie à cette femme divine ou infernale, solidement ancrée dans son cœur et son esprit. Une femme qui, même de loin, l'interroge encore avec les plus beaux yeux du monde.

Doutes

« Le 28 juillet 1976, Sandoval s'est pris une cuite phénoménale qui m'a sauvé la vie. »

Chaparro relit cette phrase en tête de chapitre et hésite. Est-ce là un bon début à cette partie de l'histoire ? Il n'en est pas persuadé mais ne trouve pas de meilleure idée. Cette phrase lui déplaît pour plusieurs raisons, à commencer par sa simple signification. Un comportement, en l'occurrence une beuverie, peut-il changer un destin, à supposer que le destin existe ? Et puis qu'est-ce que « sauver une vie » ? Chaparro n'aime pas cette expression toute faite. Le sceptique qui est en lui dit que prolonger une existence ne signifie pas la « sauver ». D'autre part, qu'est-ce qui lui garantit que c'est l'ivrognerie de Sandoval et non un autre enchaînement imperceptible de faits qui l'a empêché de rentrer chez lui ce soir-là ?

Mais il peut aussi bien la laisser. Après tout, Sandoval a été l'un des meilleurs types qu'il ait croisés dans sa vie. Il aime l'idée d'être redevable à cet homme. C'est grâce à lui – et surtout à sa tendance à lever le coude – qu'il ne s'est pas retrouvé au fond d'un fossé avec deux balles dans la nuque. Et comme il ne voulait pas plus mourir à l'époque qu'aujourd'hui, Sandoval lui a vraiment « sauvé la vie » en tâtant de la bouteille ce fameux soir.

Chaparro est dans l'impasse, comme lorsqu'il a commencé à écrire et qu'il ne savait pas par quel bout entamer son récit. Plusieurs images se bousculent dans sa tête : le spectacle de son appartement sens dessus dessous ; Báez assis devant lui dans un boui-boui de Rafaël Castillo ; un hangar en rase campagne fermé par une grande porte coulissante ; une route isolée dans la nuit, éclairée par deux phares puissants, vue du haut d'un autocar ; Sandoval démolissant avec soin un café de la rue Venezuela.

Il se dit que ces difficultés sont moins graves que les précédentes. Tous les détails de cette partie du roman sont à chercher dans le chaos de sa vie. Il n'a pas à fouiller dans celle des autres. Et puis les faits ne sont pas survenus en même temps, mais successivement. Ils sont certes choquants, voire bouleversants, mais suivent un ordre chronologique auquel il peut se raccrocher pour les relater. Il lui suffit donc de s'en tenir à cet ordre.

Tout d'abord, Sandoval détruit un bar de la rue Venezuela. Ensuite

Chaparro découvre son appartement retourné, puis va retrouver Báez dans un antre pourri de Rafaël Castillo. Plus tard, il s'installe dans un fauteuil, à l'avant d'un car de nuit. Des années après, il bute contre la porte coulissante d'un hangar.

Le 28 juillet 1976, Sandoval s'est pris une cuite phénoménale qui m'a sauvé la vie.

Toute la journée, il avait eu une mine épouvantable. En arrivant, il nous avait à peine salués et s'était aussitôt lancé dans l'examen d'une expertise balistique qui ne valait pas tripette et qu'il aurait pu torcher en vingt minutes, mais qui lui avait pris cinq heures. En fin d'après-midi, quand les employés étaient repartis chez eux ou étudier à la faculté, j'avais essayé d'engager la conversation avec lui, mais autant m'adresser à un mur. Comme toujours, il s'est livré quand il l'a bien voulu.

— Aujourd'hui, ma tante Encarnación, la sœur de ma mère, m'a téléphoné, a-t-il commencé d'une voix chevrotante avant de marquer une pause. Hier, ils ont emmené mon cousin Nacho. Elle pense que c'étaient des militaires mais n'en est pas sûre parce qu'ils étaient en civil. Ils ont débarqué chez elle au milieu de la nuit et ont tout massacré.

Il s'est tu. Sachant qu'il n'avait pas fini, je me suis gardé de l'interrompre.

— La pauvre vieille m'a demandé ce qu'elle pouvait faire, je lui ai dit de venir à la maison. Je l'ai accompagnée au commissariat pour porter plainte. Qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ? a-t-il enchaîné en allumant une cigarette.

— Tu as bien fait, Pablo.

— Je ne sais pas, a-t-il murmuré d'un air songeur. Je lui ai menti. J'aurais sûrement dû lui dire la vérité.

— Non, tu as bien fait. Apprendre la vérité l'aurait tuée.

La vérité. Quelle saloperie parfois que la vérité. Sandoval et moi avons beaucoup discuté de la violence politique et de la répression, qui avaient redoublé depuis la mort de Peron. À présent, on découvrait moins de cadavres sur les terrains vagues. Avec le temps, les assassins s'étaient perfectionnés. Employés dans une chambre criminelle, nous étions trop éloignés des faits pour les connaître dans les détails, mais assez proches pour les pressentir. Nul besoin d'être un devin pour comprendre ce qui se passait. Nous voyions des gens se faire arrêter quotidiennement ou entendions parler d'arrestations, mais les détenus n'arrivaient jamais à la maison d'arrêt, ne faisaient

pas de déclarations et ne venaient pas grossir les centres pénitenciers de Devoto ou Caseros.

— Je ne sais pas. Elle finira bien par être au courant.

J'essayais de me rappeler la tête de Nacho, qu'il m'était arrivé de croiser au tribunal quand il venait rendre visite à Sandoval, mais son image et ses traits m'échappaient.

— J'y vais, a déclaré Sandoval en se levant brusquement.

Il a mis sa veste et s'est dirigé vers la porte.

— À plus tard.

« Putain de merde. C'était reparti pour un tour. » J'ai ouvert la fenêtre et attendu. Plusieurs minutes se sont écoulées, mais je n'ai pas vu Sandoval traverser la rue Tucumán pour gagner Viamonte. Je me sentais un peu coupable. C'était toujours la même histoire : « Des inondations en Inde font quarante mille morts, mais je ne les connais pas et m'inquiète plus pour la santé de mon oncle, qui vient d'avoir un infarctus. » Dans une caserne ou un commissariat, Nacho était roué de coups et subissait la gégène, mais je me faisais moins de souci pour lui que pour son cousin Pablo, mon ami, qui allait s'enivrer jusqu'à ne plus pouvoir tenir debout.

Étais-je le seul à être égoïste ou l'étions-nous tous ? Je me consolais en pensant que je pouvais faire quelque chose pour Sandoval, pas pour son cousin. Avais-je tort ? J'ai décidé de lui accorder le temps habituel, trois heures. Ensuite j'irais le chercher. Je me suis assis à mon bureau pour corriger une décision de détention préventive. J'ai finalement opté pour deux heures. Trois, c'était peut-être trop.

J'ai eu un moment d'hésitation en descendant l'escalier qui donnait sur la rue Talcahuano. J'avais dans la poche intérieure de ma veste une belle somme d'argent pour payer la dernière traite de ma maison. L'étude du notaire étant ouverte jusqu'à tard, je comptais la déposer en sortant du travail, mais si je prenais trop de retard je risquais de ne plus retrouver Sandoval. Je suis allé le chercher, préférant remettre au lendemain le règlement de mon versement. Après avoir vérifié que les billets étaient bien calés, j'ai hélé un taxi. Nous avons roulé sans succès le long du Paseo Colon. Jovial, le chauffeur s'est lancé dans un long discours spontané pour m'expliquer comment régler les problèmes du pays de façon élémentaire et expéditive. Si je n'avais pas été inquiet pour mon ami et concentré sur les bars, je lui aurais sans doute demandé s'il y avait un quelconque rapport entre des affirmations telles que « les militaires savent ce qu'ils font » ; « ici, personne ne veut bosser » ; « il faut tous les buter » et « le River de Labruna, voilà l'exemple à suivre ».

Je me suis fait conduire dans les rues voisines et j'ai repéré Sandoval dans un bar horrible de la rue Venezuela. J'ai payé sa course à l'analyste éclairé de la situation nationale et attendu qu'il me rende la monnaie. Il a fouillé dans sa poche, légèrement agacé par ma radinerie, pendant que je savourais ma petite vengeance. Je n'étais plus pressé. Il était vingt et une heures et Sandoval ne sortirait jamais de là avant vingt-trois heures.

Je me suis installé en face de lui. J'ai commandé un Coca, accepté qu'on me serve un Pepsi. Je ne l'avais jamais vu boire autant. Il faisait peur mais on ne pouvait que saluer sa résistance. Sans éclats, sans gestes déplacés, Sandoval levait son verre plein et l'écluseait en quelques traits. Après, il fixait du regard un point indéterminé, devant lui, et attendait que le liquide brûlant gagne son estomac. Au bout de quelques minutes, il remplissait à nouveau son verre.

À minuit, je n'avais toujours pas réussi à l'arracher de son siège, mais je ne m'étais guère montré insistant. Je savais d'expérience que dans un premier temps il était irritable, perdu dans ses pensées, pour devenir ensuite plus calme et plus détendu. C'est à ce moment-là que j'en profitais en général pour le reconduire chez lui, mais, ce soir-là, il n'était pas près de passer à la deuxième phase. Pendant que j'étais aux

toilettes, j'ai entendu des bruits de verre brisé, des cris, une bouculade sur le plancher.

Je me suis précipité dans la salle en m'aspergeant à moitié. Heureusement, il n'y avait à cette heure tardive que deux ou trois clients qui assistaient à la scène, plus curieux qu'effrayés. Sandoval brandissait une chaise de la main droite. Le patron, un petit homme costaud, avait bondi de l'autre côté du bar et se tenait à distance de crainte d'être le prochain objectif de l'ivrogne. Le miroir vissé derrière le comptoir était en mille morceaux, des bouteilles et des éclats de verre jonchaient le sol.

— Pablo !

Il ne m'a même pas regardé, attentif aux mouvements du patron. Aucun des deux ne parlait, comme si le duel périlleux dans lequel ils s'étaient lancés ne pouvait être tempéré par de simples mots. Soudain le bras droit de Sandoval a décrit un demi-cercle et lâché la chaise, qui s'est fracassée contre la baie vitrée donnant sur la rue. Leur chassé-croisé a repris et les insultes ont fusé. Le patron n'a pas eu la moindre seconde d'hésitation. Voyant dans son agresseur ivre et désarmé une cible parfaite, il s'est jeté sur lui. Contrairement à moi, il ignorait que Sandoval n'avait rien perdu de ses anciens réflexes de boxeur. Même s'il était bouffi par l'alcool, il ne s'en était pas moins entraîné toute sa jeunesse dans un club de Palermo. Quand le tenancier du bar a été à sa portée, il lui a asséné un direct à la mâchoire qui l'a envoyé valdingué sur des tables vides.

— Sandoval ! ai-je hurlé.

Ça tournait au vinaigre. Sandoval me regardait. Espérait-il que je participe à la bagarre qu'il avait déclenchée ? Il s'est emparé d'une autre chaise. « Il ne manquait plus que ça. Finir la nuit en me battant avec mon employé dans un bar miteux de la rue Venezuela. » Mais il avait d'autres intentions. De sa main restée libre, il m'a fait signe de m'écarter. Je me suis poussé. La chaise a atteint une vitesse assez respectable et fini sa course contre une plaque publicitaire en verre pour une marque de whisky : un homme d'âge mûr buvait un verre calé dans un fauteuil à côté d'un feu de cheminée. Nous avions déjà vu cet objet dans un autre bar du quartier. Sandoval détestait cette publicité, il me l'avait dit au cours d'une de ses beuveries.

Estimant sans doute qu'il s'était rendu justice en jetant cette dernière chaise, Sandoval s'est calmé. Le patron avait dû s'en apercevoir car il l'a attaqué par-derrière. Tous deux ont roulé par terre, au milieu des tables et des chaises. J'ai voulu les séparer et, comme souvent dans ce genre de situation, j'ai pris quelques coups. J'étais assis par terre, tenant fermement Sandoval et conseillant au patron de relâcher la pression car je me chargeais de mettre mon compagnon hors d'état de nuire.

— Tu vas voir de quel bois je me chauffe, a déclaré le type en se relevant.

Son ton froid et menaçant n'avait rien pour me rassurer. Il est allé jusqu'à la caisse. Je pensais qu'il allait sortir un pistolet et nous trouer la peau, mais je me trompais. Il a pris un jeton de téléphone et annoncé qu'il allait appeler la police. Le voyant faire, les deux ou trois autres clients, qui n'avaient jusqu'alors pas jugé bon d'intervenir, se sont dépêchés de vider les lieux. J'ai inspecté l'endroit. Était-il possible qu'il y ait un téléphone public dans tout ce fatras ? Apparemment non. Il a gagné la porte en nous lançant un regard assassin. Passer le reste de la nuit au poste aurait été le pompon. Je me suis redressé. Sandoval ne semblait pas concerné par ce qui se passait. J'ai emboîté le pas au patron qui se dirigeait vers le Bajo. Je l'ai appelé, mais il ne s'est retourné et n'a daigné m'attendre qu'après ma troisième tentative. J'ai tenté de le raisonner, lui disant que ce n'était pas si grave, que j'allais m'occuper de tout. Il m'a regardé d'un air sceptique. Il y avait de quoi : la baie vitrée devait coûter bonbon, et je croyais me souvenir que des chaises et des tables avaient été cassées, sans compter celles que Sandoval avait fait voler dans les airs. J'ai insisté pour payer les dégâts. Nous avions presque regagné le café quand il a accepté. En observant les ravages causés par mon ami, je comprenais la colère de cet homme. La baie vitrée était en morceaux sur le trottoir et les traces du combat visibles de l'extérieur.

Il a écarté les bras et m'a scruté, comme s'il attendait plus d'explications de ma part ou se trouvait trop indulgent à mon égard.

— À combien évaluez-vous les dégâts ?

J'avais lâché cette phrase sans grande conviction, d'une voix hésitante.

— Un bon paquet de fric, vous imaginez...

Je n'ai jamais su marchander. Je joue les sadiques profiteurs ou les pigeons de service. Je n'avais franchement pas prévu de me retrouver dans cette situation. Sandoval était écroulé contre le bar (il avait déniché une bouteille de scotch qui avait survécu à la rixe et buvait au goulot, par petites lampées modérées) et le patron menaçait d'appeler la police comme si c'était là sa carte maîtresse.

Il m'a annoncé une somme pharaonique qui aurait pu servir à rafraîchir son boui-boui jusque dans ses fondations. Je lui ai répondu que c'était hors de question, que je n'avais pas cet argent. Il m'a rétorqué qu'il n'accepterait pas un centime de moins. Un chiffre inférieur m'a traversé l'esprit, équivalant au montant de la liasse de billets que j'avais au fond de ma poche, avec laquelle j'avais l'intention illusoire de lever l'hypothèque de ma maison. Je la lui ai proposée en lui laissant entendre que c'était là mon dernier mot.

— Ça ira, mais il faut me payer tout de suite.

Il a dû trouver bizarre qu'un quidam dans mon genre, qui jouait les anges gardiens d'un pochetron fini, se promène avec une telle quantité d'argent. Je lui ai tendu les billets, il les a comptés, puis s'est détendu.

— Mais vous m'aidez à mettre un peu d'ordre. Si je laisse tout dans cet état, je vais perdre la matinée de demain.

J'ai acquiescé. Nous avons installé Sandoval dans un coin, balayé les débris de verre, transporté les tables et les chaises démantelées dans un réduit, au fond d'une cour crasseuse, replacé le mobilier intact dans la salle. Je crois que, hormis le miroir et la baie vitrée, le patron n'avait pas perdu au change. Réflexion faite, cette publicité était atroce, et Sandoval avait bien fait de la réduire en pièces.

Nous sommes montés dans le seul taxi qui a bien voulu nous prendre. À trois heures, en piteux état (Sandoval avait perdu tous les boutons de sa chemise, j'avais une coupure superficielle mais impressionnante à hauteur du menton), nous n'inspirions guère confiance.

Je n'ai pas quitté le compteur des yeux de tout le trajet. J'avais juste de quoi payer la course après avoir dépensé une petite fortune dans le premier taxi et dilapidé une bonne partie de mes économies en indemnisant le patron du bar pourri de la rue Venezuela. Je ne voulais pas arriver chez Sandoval et demander de l'argent à Alejandra.

La pauvre. Elle nous attendait sous le porche, un châle jeté sur sa chemise de nuit et sa robe de chambre. Elle m'a aidé à porter Sandoval jusqu'au lit. J'avais payé le taxi avant d'entrer. Alejandra voulait que je le fasse patienter et qu'il me ramène chez moi. Elle ignorait que je n'avais plus un sou. Je crois avoir bredouillé des excuses sans rien lui révéler. Quand Sandoval a été couché, elle m'a proposé un café. Je n'en avais pas envie, mais elle avait l'air si triste, si dépitée que j'ai fini par accepter.

Je lui ai dit pour Nacho. Elle a pleuré en silence. Pablo ne lui en avait pas parlé. « Il ne me raconte jamais rien. » J'étais gêné et trouvais cette situation trop compliquée à mon goût. J'aimais Sandoval comme un frère, mais son alcoolisme m'agaçait plus qu'il ne m'apitoyait, surtout quand je voyais de l'angoisse dans les yeux verts d'Alejandra.

Des yeux verts ? Une sonnette d'alarme a retenti dans ma tête. D'un bond, je me suis levé en la priant de me raccompagner jusqu'à la porte. Alejandra a voulu savoir où j'allais. À quatre heures passées, j'aurais du mal à trouver un taxi. Je lui ai dit que j'avais envie de marcher. Elle a rétorqué que, par les temps qui couraient, se rendre à pied jusqu'à Caballito était de la folie pure. « Pas avec ma carte du tribunal, il suffit que je la montre et on me fichera la paix. » C'était vrai, je n'avais jamais eu de problèmes jusque-là. Évidemment, je m'étais gardé de la brandir dans le bar détruit par Sandoval pendant que celui-ci, assis par terre, buvait du whisky au goulot.

Alejandra m'a dit au revoir et remercié devant l'immeuble. Vingt-cinq ans ont passé depuis et je me suis souvent interrogé sur les

sentiments que j'éprouvais pour elle. Je l'admirais, je l'appréciais, je la plaignais. Étais-je amoureux d'elle ? Je l'ignorais et persiste à croire que cette question n'est pas pertinente car je n'ai jamais désiré les femmes de mes amis, je trouverais cela impardonnable. Sans être moraliste, je n'ai jamais considéré Alejandra autrement que comme l'épouse de Pablo Sandoval. La seule fois où je me suis amouraché d'une femme mariée, j'ai pris soin de ne pas faire la connaissance de son mari, mais je me suis juré de ne pas parler d'elle, alors passons à autre chose.

J'ai traversé la moitié de la ville dans la froidure de juillet. Quelques voitures et une patrouille militaire dans une fourgonnette sont passées, mais personne ne m'a importuné. Je suis arrivé chez moi à six heures. Comme après chaque nuit blanche, j'étais épuisé et les souvenirs immédiats mêlaient à ceux de la veille : les images de la bagarre dans le bar se confondaient avec celles de la disparition de Nacho et de mon petit déjeuner. J'avais besoin d'un bon bain et de plusieurs heures de sommeil pour relativiser. Je n'avais pas la moindre idée de ce que j'allais découvrir en sortant de l'ascenseur au quatrième étage.

La porte de mon appartement était grande ouverte et un faisceau de lumière se projetait dans le couloir obscur. Un cambriolage ? Je suis entré sans même imaginer que mon hôte indésirable se trouvait peut-être encore à l'intérieur. Il n'en était rien, mais je n'y ai pensé qu'après. Sur le moment, j'étais atterré par le désordre : les fauteuils et les chaises avaient été renversés, la bibliothèque déplacée, les livres déchirés et éparpillés par terre. Dans la chambre à coucher, la mousse du matelas éventré jonchait le sol. Dans la cuisine, c'était le chaos. J'étais tellement interloqué que je ne me suis pas rendu compte tout de suite que la chaîne hi-fi et le téléviseur avaient disparu. Pourquoi des voleurs s'étaient-ils acharnés à ce point ? En pénétrant dans la salle de bains, j'ai trouvé le même désordre, à un détail près : le rideau de la douche avait été arraché, le contenu de l'armoire à pharmacie vidé, les robinets ouverts pour provoquer une inondation et, sur le miroir, j'ai lu le message suivant, écrit avec du savon : « Tu t'en tires, mon salaud, mais la prochaine fois tu es mort. »

Les capitales avaient été écrites avec soin par quelqu'un qui avait tout son temps et se savait maître de la situation. À la fin, il y avait un gribouillage que j'ai essayé de déchiffrer sans succès. Probablement la signature de la brute qui avait dévasté les lieux, à l'évidence en toute impunité. Qui pouvait m'en vouloir à ce point ? Je frissonnais de peur en formulant cette question.

Je suis ressorti. Naïvement, j'ai voulu fermer à clef, mais je me suis aperçu qu'ils avaient fait sauter la serrure.

C'était le 29 juillet. Après avoir quitté mon appartement saccagé, je me sentais perdu. Ce n'était pas l'œuvre de voleurs ou de simples vandales. J'étais tenté de revenir sur mes pas et d'aller voir le concierge, mais je me suis ravisé, craignant que les individus qui étaient venus me chercher ne repassent dans la matinée. J'avais bien fait de disparaître, mais je n'avais nulle part où aller. S'ils connaissaient mon adresse, ils devaient aussi savoir où vivaient mes parents et Sandoval. Je ne pouvais pas prendre ce risque ni les mettre en danger. Je n'avais pas un sou sur moi. Sans but précis, j'ai marché avenue Rivadavia et me suis dirigé vers le centre de la ville. J'ai regardé à quelle hauteur je me trouvais. N° 5000. Ça ne m'avancait pas à grand-chose.

Il n'était pas question d'aller au commissariat, mais je pouvais toujours porter plainte auprès de la cour d'appel. Réflexion faite, ce n'était pas la meilleure chose à faire. Mes agresseurs m'attendaient peut-être aux abords du palais de justice. Mon Dieu... qui étaient ces hommes ? À travers les vitres d'un café, j'ai distingué un téléphone public. J'ai fouillé dans mes poches. Il me restait quelques pièces de monnaie et un jeton. J'ai appelé Alfredo Báez, la seule personne en qui j'avais un tant soit peu confiance.

Surpris par mon appel, il a cependant vite réagi, sans doute alarmé par l'inquiétude qui transparaissait dans ma voix, et m'a posé des questions précises et pertinentes. Il m'a proposé de le retrouver quelques heures plus tard, place Miserere, du côté de l'avenue Pueyrredón.

J'ai tournicoté dans le quartier toute la matinée, ne prenant conscience que sur le coup de midi que j'avais oublié de téléphoner au bureau pour prévenir que je ne viendrais pas travailler. J'ai acheté un jeton avec mes dernières pièces et prétexté une grippe. Mes collègues m'ont annoncé que Sandoval s'était lui aussi fait porter pâle. J'ai laissé quelques instructions, comme toujours quand je m'absentais. En période creuse, ce n'était pas si grave. J'aurais été plus angoissé si j'avais su que je ne remettrais pas les pieds au tribunal avant sept ans.

À quatorze heures, je me suis installé sur l'un des bancs de la place. À quatorze heures trente, j'ai sursauté : un homme venait de s'asseoir à côté de moi. J'ai tourné la tête. C'était Báez.

— Pour un espion, vous n'êtes pas très doué, on vous repère de loin ! m'a-t-il lancé.

Qu'il puisse avoir envie de plaisanter dans un moment pareil m'épatait.

— Je suis désolé de vous avoir dérangé, mais je n'avais personne d'autre à contacter.

— Ne vous en faites pas pour ça. Dites-moi plutôt ce qui vous arrive.

Je lui ai tout raconté dans les moindres détails, depuis mon arrivée chez moi jusqu'à ma fuite sans but précis. Ça n'a pas été long, mais je crois que ma description des faits a pris plus de temps que les événements en soi.

— Qu'est-ce qu'ils vous ont volé, au juste ?

— La télé et la chaîne.

— Et il y avait aussi ce message sur le miroir...

— Oui, ils disaient qu'ils allaient me buter et que j'avais eu de la chance de m'en sortir vivant.

— Ils vous appelaient par votre nom, n'est-ce pas ?

— Oui.

Báez a regardé un instant la pointe de ses chaussures avant de reprendre la parole.

— Vous savez, Chaparro, si c'est ce que je crois, vous êtes foutu. En tout cas, je ne vous conseille pas de retourner chez vous, au tribunal ou dans un quelconque endroit où vous seriez connu. Du moins tant que je ne vous aurai pas recontacté.

— Qu'est-ce que je vais faire, alors ?

En d'autres circonstances, j'aurais eu honte de montrer mon côté vulnérable à Báez, mais il s'agissait d'une situation exceptionnelle.

— Ce que je vous dirai de faire, a-t-il répondu après un temps de réflexion. Aujourd'hui, vous coucherez à la pension La Banderita, à l'angle des rues Humberto I et Defensa. Mais d'abord, il faut que je parle au patron. Ensuite vous y allez, vous lui dites que vous vous appelez... Rodriguez... Abel Rodriguez... et que vous avez réservé une chambre. Je vais vous laisser de quoi tenir une semaine, parce que j'imagine que vous n'avez pas de liquide sur vous, n'est-ce pas ?

— Oui, mais... je pourrais peut-être passer au tribunal et...

— Qu'est-ce que je viens de vous dire, mon garçon ? Il n'en est pas question. Vous n'irez nulle part. Ni au tribunal ni ailleurs. Vous vous bouclez dans votre chambre et n'en sortez que pour faire une ou deux courses. Voilà un peu d'argent. Allons, ne faites pas votre mijaurée... vous me le rendrez plus tard.

— Merci, mais...

— Une semaine. Il me faut une semaine pour y voir un peu plus clair dans cette histoire. Encore qu'aujourd'hui, avec tout ce boxon...

on ne sait jamais. Mais bon... ne soyons pas pessimistes.

— Vous ne pouvez rien me dire ? Qu'est-ce que vous pensez de tout ça ?

Aujourd'hui encore, je m'étonne qu'on puisse être aussi bête quand on est paniqué. Báez avait assez de tact pour ne pas relever mon crétinisme.

— Je vous rappelle. En attendant, calmez-vous.

Il a commencé à s'éloigner, puis s'est retourné :

— Au tribunal, y a-t-il quelqu'un d'assez dégourdi que je puisse contacter ? Je veux dire... quelqu'un qui ait un certain poids. Votre secrétaire, un juge, une autre personne ?

— Notre secrétaire est en congé de maternité, ai-je répondu en pensant distraitement à elle. Et son collègue est un débile mental.

— Ce sont des choses qui arrivent.

— Quant au juge... eh bien nous n'en avons plus. Fortuna Lacalle vient de prendre sa retraite et il n'a pas encore été remplacé. Aguirregaray, de la 12^e chambre, assure l'intérim.

— Aguirregaray ? a répété Báez, redoublant d'intérêt.

— Oui. Vous le connaissez ?

— C'est un type formidable. Enfin une bonne nouvelle ! Faites attention à vous. On se revoit dans une semaine à peu près. Je passerai à la pension. Entre-temps, ne bougez pas de là.

J'ai suivi ses instructions au pied de la lettre, erré dans le centre jusqu'en fin d'après-midi, puis me suis dirigé vers San Telmo. L'homme à la réception – je suppose que c'était le patron – m'a tendu une clef dès que j'ai décliné ma fausse identité. La chambre était propre. Je me suis allongé sur le lit sans même retirer mes vêtements. Je n'avais pas fermé l'œil depuis un jour et demi, j'avais participé à une bagarre dans une taverne, traversé pendant un jour et une nuit la moitié de la ville à pied, découvert le spectacle désolant de mon appartement saccagé. J'étais désormais un fugitif et j'ignorais pourquoi. J'ai calé ma tête sur l'oreiller qui sentait la lessive et me suis endormi comme une souche.

Le boui-boui où j'avais rendez-vous avec Báez sept jours plus tard jouxtait la gare de Rafael Castillo. C'était une horreur : trois tables branlantes en formica gris, un comptoir avec des sandwiches peu engageants mis sous cloche, des tabourets en bois à la peinture écaillée. L'odeur de graisse froide d'un gril sur lequel s'amoncelaient les chorizos desséchés et les hamburgers invendus du déjeuner rendait encore plus étouffante l'atmosphère de cet endroit minuscule. Accoudés au zinc, des hommes d'aspect misérable buvaient du vin et discutaient bruyamment. Toutes les quinze ou vingt minutes, chaque fois qu'un train passait, les plaques de tôle qui tenaient lieu de toit s'ébranlaient et une fine pluie de terre tombait dans le bar, sur les clients. Histoire de parfaire cette ambiance détestable, les voix d'un animateur comique et de deux speakerines déchaînées s'élevaient à plein volume d'un poste de radio.

Après avoir passé une semaine sur les charbons ardents, enfermée dans une pension qui m'était gracieusement offerte par Alfredo Báez, je n'aurais pas dû jouer les fines bouches. Même sans aspirer au luxe, le simple fait de me retrouver dans ce bar miteux me cassait le moral. Mais c'était un endroit sûr où nul ne risquait de venir me débusquer à moins d'avoir des comptes à régler avec les cafards.

Báez ne m'avait pas fait signe de la semaine, sauf pour me donner rendez-vous en laissant un message au patron de la pension. Étant arrivé avec beaucoup d'avance, j'ai eu tout le temps nécessaire pour me faire un sang d'encre et me demander ce qui avait pu mal tourner pendant ces sept jours. Et si Báez avait lui aussi été persécuté par les personnes qui avaient mis mon appartement sens dessus dessous ? Si quelqu'un l'avait agressé pour semer encore plus la pagaille ? L'angoisse que j'avais accumulée toute la semaine, accrue par l'odeur insoutenable de ce café, la saleté, les publicités et les voix de la radio tonitruante me poussaient à bout. J'avais envie de prendre mes jambes à mon cou, de vider les lieux. Heureusement, Báez était ponctuel. S'il était arrivé quelques minutes plus tard, il ne m'aurait sans doute pas trouvé. Il m'a serré la main et s'est assis, faisant grincer sa chaise crasseuse en métal noir et skaï.

— Vous avez pu vérifier quelque chose ? ai-je lâché tout à trac, peu disposé à faire preuve de tact.

Il m'a regardé longuement avant de me répondre.

— Oui, en fait j'ai vérifié pas mal de choses, Chaparro.

J'avais peur. Plus que sa réponse, le regard qu'il posait sur moi m'effrayait. Il donnait l'impression d'hésiter avant d'entrer dans le vif du sujet. Était-ce donc si grave ? Estimant qu'il valait mieux ne pas tourner autour du pot, je lui ai facilité la tâche.

— Je vous écoute, allez-y.

— C'est difficile, je ne sais pas trop par quoi commencer.

— Fiez-vous à votre inspiration, lui ai-je lancé sur le ton de la plaisanterie. De toute manière, on a du temps à revendre.

— Alors là, vous vous trompez, Benjamin. Il faut au contraire qu'on agisse vite.

Je l'écoutais en prenant garde de ne pas laisser transparaître l'angoisse qui montait en moi.

— Cette nuit, vous prendrez le car jusqu'à San Salvador de Jujuy. Il part à minuit dix de la gare de Liniers, sous le pont de l'avenue General Paz.

— Qu'est-ce que vous dites ? ai-je lâché d'une voix étranglée.

— Vous avez raison, excusez-moi, je commence par le plus difficile. Soyez patient et écoutez-moi.

— C'est ce que je fais, lui ai-je rappelé, les nerfs à fleur de peau.

— La première question que je me suis posée après vous avoir vu l'autre jour, c'est qui pouvait vous en vouloir. Ce dont j'étais sûr, c'est que cette action était préméditée. En plus de tout le reste, cette certitude m'a permis de les identifier facilement.

— C'est quoi, le « reste » ?

— Tout, mon ami. La façon dont ils ont forcé votre porte, s'est-il empressé d'ajouter, sentant ma panique grandissante. L'heure à laquelle ils ont débarqué. Vous vous imaginez le potin qu'ils ont dû faire en massacrant vos meubles ? De simples voleurs auraient été plus discrets. Eux, ils sont entrés sans se gêner. Qu'on les entende était le cadet de leurs soucis. Réfléchissez, Chaparro : une bande de castagneurs se pointe chez quelqu'un au milieu de la nuit... en ce moment... vous n'avez pas une petite idée de qui ça peut être ? Vraiment pas ?

Je commençais à comprendre, mais j'étais soufflé. Pourquoi ces types en avaient-ils après moi ?

— Vous avez eu affaire à un groupe de petites frappes au service du gouvernement, mon cher. Tout simplement. Et vous avez eu une sacrée chance de ne pas être chez vous à ce moment-là, sans quoi je ne vous raconte pas... ils vous auraient tiré par les cheveux jusque dans le coffre de leur voiture et zou ! Vous auriez fini dans un ravin avec quatre balles dans le corps !

Báez a perdu un instant le fil de son récit et gardé le silence,

repassant sans doute les faits dans sa tête.

— Tout concorde. Ils agissent en toute impunité, comme des sauvages, en bande. À ce propos, votre voisine, je ne sais pas si vous la connaissez, celle de l'appartement B, a fini par me dire que dans son judas elle avait vu passer quatre hommes. Il a fallu que je la cuisine sacrément pour qu'elle me lâche l'info.

— Mais... qu'est-ce qu'ils me voulaient ?

— Je vais y arriver, Chaparro, attendez un peu. Le deuxième point à préciser ou à me faire confirmer était de savoir si ce groupe avait des liens avec Romano ou Gómez.

— Pardon ? Là, je n'y suis plus du tout, Báez.

Ces deux noms me faisaient le même effet qu'un corps tombant du dixième étage d'un immeuble.

— Calmez-vous, Benjamin. Inutile de vous torturer. Ça aussi, c'était couru d'avance. Vous n'êtes ni un militant ni un activiste politique. Vous ne travaillez pas dans une branche qui intéresse les militaires (franchement, je ne pense pas que la justice soit leur tasse de thé). Alors pourquoi ces gars vous sont-ils tombés dessus ? Ils devaient bien avoir quelque chose à vous reprocher, non ? Une vieille histoire... très personnelle...

J'ai fait des calculs en comptant sur mes doigts.

— Excusez-moi, mais c'est ridicule. Je n'ai plus aucune nouvelle d'Isidoro Gómez depuis à peu près trois ans, quand on l'a fait sortir de prison. Quant à l'autre salaud...

— Je sais, je sais. C'est ce que j'ai pensé moi aussi, mais ça, c'est l'étape suivante. Dans un premier temps, j'étais sûr qu'ils trempaient dans cette affaire, vous me suivez ?

— Oui, je vous suis.

Le suivais-je vraiment ?

— Puis je me suis demandé pourquoi ils tenaient tant à vous pourrir la vie. Il n'y avait pas de motifs récents. Quant à des faits anciens, ça semblait encore moins logique. J'ai tourné et retourné toutes les possibilités dans ma tête en repensant à ce qui venait de vous arriver. Au départ, j'étais persuadé qu'il me serait difficile de fourrer mon nez dans les services de renseignements et tout ce qui en dérive. Dans un pays digne de ce nom, je suppose que ce genre d'organisation est hermétique. Chez nous, elle est trouée comme un gruyère. En plus, ces gars-là aiment se montrer, vous savez ? Ils exhibent leurs Ithaca comme leur... bon, vous voyez ce que je veux dire...

Il s'est à nouveau perdu dans ses pensées, esquissant une grimace moqueuse et méprisante.

— Les localiser a donc été un jeu d'enfant. Il m'a suffi d'avoir une ou deux conversations avec certains de ces types. J'ai pris ma plus

belle tête d'imbécile pour écouter avec admiration le récit de leurs exploits et ils m'ont expliqué dans les moindres détails comment ils fonctionnaient.

— Je n'arrive pas à croire qu'ils soient si bêtes.

— Ils le sont, je vous le garantis. Si ces salauds n'étaient pas aussi sanguinaires, ils prêteraient à rire. Bon, où en étais-je ? Il semblerait que Romano dirige un petit groupe de sept ou huit lascars. Apparemment, il a retrouvé un job après la petite comédie de la prison de Devoto et travaille maintenant à la solde des militaires. Qu'est-ce qu'un connard de son espèce pourrait bien faire d'autre ?

Pendant que je l'écoutais, les images de Romano sautant de joie autour du bureau du juge, huit ans plus tôt, me revenaient en mémoire. Pourquoi ne m'étais-je pas aperçu à l'époque que mon collègue était un sadique, un assassin ?

— Romano est leur chef. En principe, il n'accompagne pas ses sbires quand ils vont « aspirer » quelqu'un. Pardon, a-t-il ajouté en constatant que je ne comprenais pas. Pour ces ordures, « aspirer » quelqu'un, c'est l'enlever, le séquestrer dans un de leurs repaires.

J'ai acquiescé, me rappelant ce qui était arrivé au cousin de Sandoval, sans doute victime de ce genre d'opération atroce. Se pouvait-il qu'on l'ait enlevé une semaine plus tôt ? J'avais l'impression que tout cela s'était passé dans une autre vie, désormais inaccessible.

— Tout ça pour dire que Romano ne sort guère. Il s'occupe... de la logistique de base ou de fond, comme vous voudrez, ce qui signifie qu'il dirige les séances de torture pour obtenir des noms. Quand ses prisonniers ont parlé, il charge ses hommes de les liquider, a-t-il ajouté avec gravité. Mais les gars ne sont pas très bavards à ce propos. Il leur reste encore assez de plomb dans la cervelle pour ne pas aller le crier sur les toits.

Le récit de Báez avait beau être macabre, irrationnel et épouvantable, il correspondait si bien à ce que Sandoval et moi pressentions qu'il était forcément vrai.

— Et devinez un peu qui est l'un des tueurs que Romano envoie dans les rues pour faire ce sale boulot...

Je me suis rappelé la maxime de Morales : « Tout ce qui peut foirer foirera. Tout ce qui semble bien marcher finira par merder tôt ou tard. »

— Isidoro Gómez..., ai-je bredouillé.

— En personne.

— Ce salaud...

C'est tout ce que j'avais trouvé à dire.

— Ils sont copains comme cochons, enfin... ils l'étaient...

— Qu'est-ce que vous entendez par là ?

— Souvenez-vous que j'ai essayé de reconstituer les faits à partir

du moment où ces types ont cherché à vous buter dans votre appartement.

— Oui, et alors ?

— Aujourd'hui, ils ont de sérieuses raisons de vous en vouloir alors que ce n'était pas le cas quelques années plus tôt.

— Je ne comprends pas.

— C'est normal. Je vais vous expliquer. Romano est sorti comme un dératé pour vous liquider, l'autre jour. Pourquoi ? Pour se venger, tout simplement. Se venger de quoi ? Réfléchissez un peu. Qu'avez-vous en commun tous les deux ? Rien ou presque rien. Juste un type qui s'appelle Gómez. Vous vous rappelez quand il a bénéficié de la loi d'amnistie de Cámpora ?

J'ai hoché la tête. Comment oublier une chose pareille ?

— Bien. À l'époque, Romano était ravi de pouvoir vous faire chier sur toute la ligne. Voilà pourquoi il n'a pas insisté. Il devait penser que c'était bien assez.

— Et donc ?

— Pourquoi est-il sorti comme une furie pour vous liquider, la semaine dernière ?

— Je n'y comprends plus rien.

— Un peu de patience, nous sommes presque au bout. C'est comme une partie d'échecs, un défi. Vous avez déclenché les hostilités en le faisant renvoyer du tribunal. Il s'est vengé en libérant Gómez. Pourquoi vous en veut-il encore trois ans plus tard ? Ce n'est pourtant pas compliqué : il est convaincu que vous venez de bouger un autre pion. En d'autres termes, il est sûr que vous venez de buter un de ses hommes de confiance, qui n'est autre que Gómez.

Báez lisait sur mon visage la plus parfaite incompréhension.

— Romano veut vous tuer, Chaparro, parce qu'il pense ni plus ni moins que vous venez d'assassiner Isidoro Gomez.

J'avais le cœur au bord des lèvres, mais je me suis vite ressaisi pour ne pas perdre une miette de ce que me disait Báez.

— Je ne vous accuse pas, je dis juste que Romano vous soupçonne fortement. Le 28 juillet, ils ont fait irruption chez vous, pas vrai ? Eh bien, deux jours plus tôt, dans la nuit, quelqu'un a enlevé Isidoro Gómez devant son immeuble, dans le quartier de Villa Lugano.

C'était trop gros à avaler ou l'air vicié du café me montait à la tête.

— Vous vous sentez mal ?

— Oui, j'ai la nausée.

— Venez, allons prendre l'air.

Nous avons marché dans la gare et nous sommes assis sur le seul banc de bois qui tenait encore debout. Le quai d'où partaient les trains pour le centre de la ville était presque désert à cette heure-là. De l'autre côté de la voie, les wagons allant en sens inverse étaient de

plus en plus bondés. Les hommes et les femmes qui en descendaient s'égaillaient dans toutes les directions ou couraient pour ne pas rater les autobus rouges au toit noir garés à proximité.

À l'air libre, je me sentais mieux et pouvais mettre de l'ordre dans mes idées. J'avais quelque chose d'urgent à dire à Báez, qui ne pouvait être remis à plus tard.

— Il y a une chose dont je ne vous ai pas parlé, ai-je commencé d'une voix hésitante. Vous vous rappelez le jour où j'ai joué les détectives, au début de cette affaire, quand Gómez s'est aperçu qu'on était à ses trousses ?

— Oh, ce n'était pas si grave que ça...

— Si, laissez-moi continuer. Après l'amnistie, j'ai refait une connerie du même genre. Enfin, je ne me rends compte que maintenant que c'était une bourde. Sur le moment, je pensais que ça ne prêterait pas à conséquence.

Báez a étendu les jambes et les a croisées l'une sur l'autre, tout ouïe. Je me suis lancé dans mon exposition des faits sans m'attarder sur les détails. Mortifié parce que je m'étais comporté comme un débile mental huit ans auparavant, je remplais dans le rôle du crétin récidiviste. Je lui ai raconté qu'après l'amnistie, croyant rendre service à Ricardo Morales, j'avais accepté de rechercher l'adresse de Gómez afin qu'il puisse, s'il en avait le courage, régler lui-même ses comptes avec le meurtrier de sa femme. Pour ne laisser aucune trace écrite, j'avais conclu un accord oral avec un policier que j'avais chargé de me trouver l'adresse. Báez a voulu savoir son nom.

— Zambrano, de la brigade antivols. C'est un connard ou un salaud ? ai-je aussitôt demandé avec inquiétude.

— Euh... ce n'est pas un salaud, a murmuré Báez.

— C'est un connard alors.

— Oubliez Zambrano, m'a conseillé Báez pour ne pas me mettre mal à l'aise. Il n'est pas nécessaire de parler de lui. Il l'a eue, cette adresse ?

— Deux mois plus tard, il m'a donné une adresse à Villa Lugano. Pour tout vous dire, je ne m'en souviens même pas. Gómez vivait dans un immeuble, bloc je ne sais quoi, couloir numéro tant, etc.

— Bon, mais il est fort possible que Gómez ait vraiment vécu là.

— Je l'ignore, je n'y suis pas allé.

Báez a gardé le silence, essayant manifestement de trouver la place de cette nouvelle information dans le casse-tête qu'il s'appliquait à assembler.

— Je commence à comprendre. Romano a dû être informé de votre démarche. Surtout si Zambrano a manqué de discrétion. Voyant qu'il ne se passait rien, il n'a pas bougé, pensant sans doute que vous aviez agi sous l'emprise de la colère, parce que vous vous sentiez

humilié à cause de la libération de Gomez.

Nous nous sommes tus, appliqués à deviner la suite logique de cet enchaînement d'événements.

— J'imagine que vous avez transmis l'info à Morales, a repris Báez.

— En fait non. C'est drôle, hein ? J'avais peur de sa réaction... je ne sais pas pourquoi, mais je ne lui ai rien dit.

Un train est arrivé du centre de Buenos Aires. Comme pour le précédent, de nombreux passagers sont descendus et se sont dispersés aussitôt.

— Quoi qu'il en soit, il a très bien pu avoir l'adresse d'une autre manière. Il est loin d'être idiot, a murmuré Báez.

— Vous pensez que c'est lui qui a buté Gómez ?

— Vous en doutez ? m'a demandé Báez en se tournant vers moi pour la première fois, car nous avions jusqu'alors discuté en regardant fixement le quai qui s'étendait devant nous.

— Euh... au point où nous en sommes, je ne sais plus quoi penser. J'en reste comme qui dirait sans voix.

— Oui, c'est Morales, et j'en ai la confirmation, enfin... si tant est que ce genre de choses puissent être confirmées au stade où nous en sommes. Avant-hier, je suis allé faire un tour dans le quartier de Villa Lugano. J'ai interrogé quelques personnes. Des voisins m'ont lâché une ou deux informations. Ils m'ont même dit que des « jeunes gens » les avaient déjà questionnés à ce sujet.

— Vous pensez qu'il s'agit des gars de Romano ?

— Absolument. Dans deux cafés, on m'a appris qu'un couple de petits vieux avait tout vu. Je suis donc allé les trouver. Vous connaissez la chanson. L'envie qu'on a de bavarder avec les commerçants est inversement proportionnelle à celle qui peut vous pousser à vous confier à un flic. Il a fallu que je les menace, que je prenne un air affligé pour leur annoncer qu'ils devaient me suivre au commissariat. J'aurais eu l'air fin s'ils avaient accepté : je n'avais même pas de voiture pour les emmener. Ils ont fini par céder et ont craché le morceau. Ils avaient tout vu. Vous savez comment ils sont, les vieux. Enfin, je dis ça, mais j'en suis un moi aussi. Ils se lèvent aux aurores même s'ils n'ont rien à faire de leurs journées. Comme il n'y a rien à la télé à cette heure-là, ils écoutent la radio en épiant ce qui se passe dehors. Et voilà comment ils ont aperçu un type qu'ils voyaient rentrer tous les matins dans l'immeuble d'en face. Seulement, ce jour-là, ils ont également vu un autre gars sortir des buissons et le frapper violemment à la tête. L'autre s'est écroulé par terre. L'agresseur – un grand type blond, apparemment, mais ils ne l'ont pas bien distingué – a tiré une clef de sa poche et ouvert le coffre d'une voiture blanche garée en bordure du trottoir, juste à côté. Ces vieux n'y connaissent

rien en voitures. Ils m'ont juste dit qu'elle était trop grande pour être une Fiat 500 et pas assez pour être une Ford Falcon.

J'ai sondé ma mémoire.

— Morales a ou avait une Fiat 1500 blanche, il me semble.

— Ah, vous voyez ? L'info qui me manquait ! Après, il a refermé avec soin le coffre de sa voiture, s'est installé au volant et a démarré.

Ni Báez ni moi n'avons échangé un mot pendant un bon moment.

— Ce Morales..., a finalement murmuré Báez, je crois que c'était un gars très méticuleux. Un jour, vous m'avez décrit avec quelle patience il faisait le guet dans les gares. Il n'allait donc pas tirer sur Gomez et partir en cavale. Je suis sûr qu'il l'a tué et enterré dans un terrain vague qu'il avait repéré depuis longtemps.

La dernière conversation que j'avais eue avec Morales, dans le café de la rue Tucumán, m'est revenue à l'esprit. Sur ce point, je n'étais pas d'accord avec Báez et le lui ai fait savoir, pensant qu'à présent c'était à moi de lancer des hypothèses.

— Non. À mon avis, il l'a ligoté et a attendu qu'il reprenne connaissance. Il ne lui a tiré dessus qu'après, sinon sa vengeance n'aurait eu aucun sens. Un blessé grave n'aurait pas été admis dans l'un des hôpitaux du quartier, dernièrement ? ai-je demandé tout à trac, assailli par un doute.

— Non, je les ai tous passés au peigne fin.

— Alors il n'a pas osé l'estropier à vie.

Je lui ai rapporté ma dernière conversation avec Morales.

— C'est que... ce n'est pas si simple, a conclu le policier. Échafauder des projets dans son lit, quand on ne peut pas fermer l'œil de la nuit, c'est une chose. Concrétiser ses rêves en est une autre. Morales étant prudent et prévoyant, une fois Gómez dans son coffre, il a sûrement pensé qu'un tiens valait mieux que deux tu l'auras. Il voulait peut-être le voir éveillé.

— En tout cas, j'aimerais bien savoir où il a jeté le corps.

Un train est arrivé sur le quai où nous étions installés, mais peu de passagers en sont descendus. L'heure tournait et, en milieu d'après-midi, les trains à destination du centre étaient de plus en plus vides.

— Je ne crois pas qu'il l'ait jeté. Il l'a sans doute enterré avec soin, dans un endroit où on ne le retrouvera pas avant deux cents ans, a dit Báez.

Cette fois, c'était lui qui me corrigeait en toute délicatesse. Le souvenir de Morales m'est revenu comme une réminiscence lointaine. Je le revoyais dans ce café, triant rigoureusement les photos et formant des piles classées par thème.

— Vous avez raison. Il a dû mettre des mois à trouver le lieu et le mode opératoire. Vous pensez qu'il a bien fait ? ai-je ajouté après un long silence.

Un chien errant sale et efflanqué s'est approché de nous et a reniflé les chaussures de Báez, qui ne l'a pas chassé. Quand il a remué les pieds, il a pris peur et s'est sauvé.

— Et vous ?

— Vous croyez que vous allez éviter de répondre en me retournant ma question ?

— Je ne sais pas, a-t-il lâché en souriant. Il faudrait se mettre à sa place.

Il semblait avoir terminé, mais un peu plus tard il a repris la parole :

— Je crois que j'aurais fait comme lui.

Un nouveau silence s'est installé.

— Moi aussi, ai-je soufflé.

Quelques heures plus tard, dans le taxi, Sandoval et moi n'avons échangé que quelques mots. Nous déplorions tous deux ce qui allait se passer, Sandoval n'avait plus envie de simuler la joie ni moi d'être convaincu du bien-fondé de ce départ.

— Il faut passer sous l'avenue General Paz, vous n'aurez qu'à nous laisser là où s'arrêtent les cars, a dit Sandoval au chauffeur.

Nous avons sorti les valises du coffre et j'ai fait mine de prendre congé. Il était vingt-trois heures cinquante. Sandoval refusait de partir.

— Non, je vais attendre que tu sois monté dans le car.

— Fais pas chier, va-t'en. Tu dois aller travailler demain. Profite du taxi pour rentrer chez toi, autrement je sais que tu vas t'arrêter dans tous les bars que tu trouveras en chemin.

— C'est ça, ouais. Et je vais te laisser planté là, à Ciudadela. Non mais tu déconnes ou quoi ?

Il m'a tourné le dos pour aller régler la course. Nous avons porté les valises jusqu'au petit groupe de personnes qui, d'après nos vérifications, attendaient le même autocar que nous.

— Il arrive du sud par l'avenue Avellaneda, là-bas, m'a-t-il indiqué. Tu seras à Jujuy demain dans la soirée.

— Quel beau voyage ! ai-je lâché d'un ton amer.

Pourtant quand l'autocar est arrivé, énorme et rutilant, et s'est garé sur le trottoir, devant nous, je n'ai pu retenir une émotion enfantine à l'idée de partir aussi loin, comme lors des départs en vacances avec mes parents, dans mon enfance. Quand Sandoval m'a tendu mon billet et que j'ai constaté que j'étais place n° 3, premier rang sur la droite, je jubilais. Nous avons regardé l'un des chauffeurs en chemise et cravate bleues pousser mes valises au fond du coffre après s'être assuré que j'allais à San Salvador de Jujuy. Il a ensuite posé dans un endroit plus accessible les bagages des passagers qui descendaient avant, à Tucumán ou à Salta. Je partais à l'autre bout du pays, il n'y avait aucun doute là-dessus. Sandoval et moi nous sommes éloignés et avons entendu un claquement sec indiquant que le chauffeur venait de verrouiller la porte.

Nous nous sommes embrassés devant le car, puis j'ai pivoté pour commencer à gravir les quelques marches. Je n'étais pas encore monté que je me suis brusquement tourné vers lui :

— Il y a une chose que je veux que tu fasses, ai-je commencé, hésitant, ne sachant pas comment formuler ma phrase. Ou plutôt que tu ne fasses pas.

— Ne te bile pas, Benjamin, m'a rétorqué Sandoval, qui s'attendait manifestement à ce type de recommandation de ma part. Comment veux-tu que je me bourre la gueule s'il n'y a personne pour payer mes coups et me raccompagner chez moi en tacot ?

— C'est une promesse ?

— Il ne faut quand même pas exagérer. J'espère que tu ne m'en demandes pas tant, a-t-il répondu en souriant.

— Ciao Sandoval.

— Ciao Chaparro.

Quand ils s'adressent à des êtres chers, les hommes se sentent souvent plus à l'aise en s'abritant derrière une certaine froideur. Je lui ai fait signe par la fenêtre après m'être installé. Tout sourire, il a levé la main et s'est dirigé vers l'arrêt du 117, qui à cette heure-là était plutôt un oiseau rare.

« Zárate, 18 km. » Penser que mon présent tenait dans trois valises me laissait une impression désagréable d'infériorité ou d'abandon. Je n'avais pu emporter que quelques livres parmi tous ceux que j'aimais, n'avais presque pas pris de vêtements car je n'en avais plus. Entre autres mauvaises nouvelles, Sandoval m'avait appris en passant me chercher à la pension que les hommes de Romano avaient lacéré la plupart de mes habits de haut en bas, en insistant particulièrement sur les chemises et les complets.

Je n'avais pas dit au revoir à ma mère ni à mes collègues du tribunal.

« Rosario, 45 km. » Les lumières fendaient l'obscurité et éclairaient par instants des panneaux verts aux lettres blanches comme celui-ci. Nous étions déjà dans la province de Santa Fe ? Combien de kilomètres séparaient Rosario de la province de Buenos Aires ? Si nous avions passé cette frontière, j'étais sauvé.

J'avais plusieurs fois essayé de dormir sans y parvenir. Mes journées à la pension étaient désespérément vides et monotones. Le temps s'y déroulait lentement et s'étirait comme du chewing-gum. Mais, la veille, j'étais allé de surprise en surprise et tant de choses étaient survenues que j'avais eu le sentiment de sortir de la quiétude pour m'engouffrer dans l'œil d'un cyclone.

Baez avait mis fin à notre rendez-vous à la gare de Rafaël Castillo en me remettant l'adresse du juge Aguirregaray, à Olivos.

— Vous vous souvenez qu'après votre coup de fil je vous ai demandé s'il y avait quelqu'un de confiance au tribunal ? m'a-t-il expliqué en voyant mon air interloqué.

Je me rappelais.

— Jujuy. L'idée est de lui, c'est ça ?

— Exact. C'est un type droit qui a suffisamment de contacts pour obtenir votre nomination dans un autre tribunal. C'est d'ailleurs lui qui me l'a proposé.

— Pourquoi ?

— Je l'ignore, ou plutôt je pense qu'il vaut mieux qu'il vous le dise lui-même. Il vous attend.

— Mais... il n'y a pas une autre solution que de fuir comme un hors-la-loi ? avais-je demandé, peu résigné à tirer un trait sur ma vie.

Baez m'avait regardé, espérant peut-être que je me rendrais compte par moi-même, mais, voyant que c'était peine perdue, il a continué :

— Vous savez ce qui se passe, Benjamin ? Le seul moyen pour que Romano arrête de vous emmerder, c'est lui dire la vérité. Je peux arranger un rendez-vous si le cœur vous en dit. Mais je serai obligé de lui révéler l'identité du meurtrier de son petit copain. Si vous le souhaitez, on y va, avait-il ajouté après une pause.

« Merde. » Je ne pouvais m'y résoudre, c'était inenvisageable.

— Vous avez raison, laissons tomber.

Nous avions pris congé l'un de l'autre sans trop d'effusion. Il m'avait tendu un papier m'indiquant les numéros des autobus qu'il fallait prendre pour aller jusqu'à Olivos. Je lui ai demandé de quelle couleur ils étaient. Au point où j'en étais, j'avais oublié ma fierté et me fichais de passer pour un imbécile.

Je suis arrivé à Olivos en fin d'après-midi, après deux heures de trajet. C'était la fin de l'hiver, qui avait été épouvantable. Aguirregaray habitait une jolie maison avec un jardin à l'avant. Je songeais que, si je revenais un jour à Buenos Aires, je continuerais de régler rubis sur l'ongle les traites de ma maison de Castelar. Pas question d'aller réinstaller dans le centre.

Le juge est venu m'ouvrir et m'a fait directement entrer dans son bureau. J'ai cru entendre des bruits dans la cuisine et des cris d'enfants. Le déranger chez lui me gênait et je le lui ai dit.

— Ne vous inquiétez pas pour ça, Chaparro, ce n'est rien. Mais moins on vous verra, mieux ce sera.

J'étais d'accord avec lui. Je me suis laissé conduire vers deux imposants fauteuils en cuir. Il m'a proposé du café que j'ai refusé.

— Báez m'a mis au courant de tout, a-t-il lâché pour mon plus grand bonheur, car la seule idée de devoir répéter mon histoire du début à la fin m'épuisait. Par contre, je ne sais pas si la solution qu'on a trouvée va vous satisfaire.

— Jujuy, ai-je soufflé d'un air délibérément détaché.

— C'est ça, en effet, a-t-il confirmé. Báez m'a dit que ce gros dur...

— Romano.

— Romano, oui... Báez m'a dit qu'il vous cherchait des noises pour une affaire personnelle, qu'il voulait s'offrir une petite *vendetta* en toute intimité... je me trompe ?

— Non, absolument pas.

Báez ne lui avait pas tout dit. Même avec ses amis, il se montrait prudent et, pour la millième fois, je l'en remerciais intérieurement.

— Il vous a donc envoyé les petits gars de son unité, comme on dit. On peut imaginer qu'ils ne sont guère organisés et qu'il n'y a pas grand-chose au-dessus de leur groupe.

— Ils forment une sorte de mafia de banlieue, ai-je dit sur le ton de la plaisanterie.

— Quelque chose dans ce goût-là, mais ne riez pas, ce n'est pas une mauvaise définition.

— Que comptez-vous faire ?

— Eh bien, avec Báez, on s'est dit qu'il fallait vous envoyer assez loin pour qu'ils cessent de vous importuner, quand bien même ils sauraient où vous êtes. À Jujuy, par exemple. Tôt ou tard, Romano va apprendre que vous avez été nommé ailleurs, Chaparro. Vous savez aussi bien que moi que, dans un tribunal, les choses ne restent pas longtemps secrètes. Tout ce que nous voulons, c'est le décourager, lui compliquer la tâche.

Il s'est tu un moment en entendant des bruits de souliers féminins dans le couloir, qui se sont éloignés pour gagner une autre pièce. Il s'est levé et a fermé la porte avec délicatesse avant de se rasseoir.

— Mon cousin est juge fédéral à San Salvador de Jujuy. Je suppose que pour vous c'est le bout du monde, mais nous n'avons rien trouvé de mieux, Báez et moi.

Je ne réagissais pas, curieux d'entendre les multiples avantages qu'il y avait à m'installer dans ce trou perdu.

— Vous savez que les tribunaux fédéraux dépendent du pouvoir judiciaire de la nation, comme nous. Il s'agit juste d'une mutation et vous occuperez bien évidemment les mêmes fonctions.

— Mais il faut que ce soit à Jujuy, ai-je soufflé en essayant de ne pas paraître susceptible.

— Vous savez, malgré les apparences, il y a des points positifs. Le premier, c'est que, si on vous envoie à 1 900 kilomètres d'ici, ces types vont enfin cesser de vous importuner. Et si jamais ils s'y risquent, n'oubliez pas que mon cousin travaille à Jujuy.

J'attendais qu'il m'apporte des précisions. Qui était ce cousin au juste ? Superman ?

— Il est plutôt du genre rétrograde, comme souvent en province, si vous voyez ce que je veux dire.

Je ne voyais pas, mais je commençais à me faire une idée.

— Ne croyez pas qu'il soit sympathique et accueillant, ce n'est pas du tout ça. C'est au contraire un petit morveux mauvais comme la gale. Mais ce qui compte, c'est que c'est une personnalité locale et qu'on le respecte, et je peux vous garantir qu'il n'aura qu'à faire comprendre à quatre ou cinq types importants de là-bas que vous êtes sous sa protection pour qu'on vous fiche une paix royale. Si jamais il se passait quelque chose, si jamais quatre ou cinq inconnus débarquaient en Ford Falcon sans plaque d'immatriculation, il le saurait dans la minute. Un lama pète dans la colline aux Sept Couleurs et mon cousin en est aussitôt informé, vous saisissez ?

— Je crois que oui.

« C'est merveilleux », pensais-je. J'allais réinstaller dans un coin paumé et travailler avec une sorte de seigneur féodal. L'image de mon appartement dévasté m'est alors revenue en mémoire et j'ai ravalé ma fierté. Si j'étais à l'abri aux côtés de ce type, mieux valait mettre mes grands airs au rancart et foncer. Je me rappelais avoir éprouvé de la honte pour le juge Batista quand il n'avait pas osé punir Romano après sa tentative d'extorsion d'aveux. Moi aussi j'étais un lâche. Moi aussi j'avais trouvé mes limites.

J'ai à nouveau remercié Aguirregaray quand il m'a raccompagné à la porte.

— Il n'y a pas de quoi, Chaparro. En revanche, je vous conseillerais de revenir dès que possible. Il ne reste plus beaucoup de chefs de secrétariat comme vous.

Ses paroles m'ont soudain rendu mon identité perdue, me faisant prendre conscience qu'après m'être caché pendant huit jours j'avais l'impression de ne plus être moi-même.

— Merci encore, ai-je répété en lui serrant vigoureusement la main.

J'ai regagné la gare d'Olivos à pied. Sur la ligne Mitre, les trains étaient électriques, comme sur celle que je prenais habituellement pour rentrer chez moi, mais plus propres, plus ponctuels et presque vides. Pourtant, et bien qu'étant un peu jaloux de ce juge qui vivait à Olivos, Castelar me manquait déjà. Tous les fugitifs ont-ils la nostalgie de ce qu'ils laissent derrière eux ? Je me suis engouffré dans le métro à la gare de Retiro, puis j'ai marché jusqu'à la pension.

— Un homme vous attend dans votre chambre, m'a annoncé le patron. Il paraît que vous êtes au courant. Un copain de bar, vous voyez qui ça peut être ? a-t-il ajouté alors que l'angoisse me gagnait.

— Oui, parfaitement ! me suis-je exclamé en partant d'un rire qu'il a dû trouver excessif.

Sandoval ne changerait jamais. Il avait pris ses aises, confortablement affalé sur mon lit. Il m'a salué d'une accolade.

Je suis allé me doucher, puis nous avons pris un taxi. Pendant le trajet jusqu'à Ciudadela, nous avons gardé le silence.

La maladie et la mort de Sandoval n'ont malheureusement pas été soudaines, et ses proches ont eu plus d'un an pour se faire à l'irréremédiable. Il avait pris la chose avec sa goguenardise habituelle et disait à qui voulait l'entendre (à ses intimes du moins, car vis-à-vis des autres il se montrait retenu, voire distant) que personne n'avait jamais apprécié à sa juste valeur l'effet bénéfique de l'alcool sur son organisme, mais que lui avait su l'administrer à hautes doses. Il attribuait sa déchéance, sa décrépitude physique effrayante à son abstinence, qui avait selon lui brisé l'équilibre sacré auquel il pouvait autrefois prétendre grâce au whisky. Il lançait ces affirmations en se fendant d'un large sourire et nous autres, qui l'avions toujours harcelé pour qu'il cesse de boire, lui étions reconnaissants de son indulgence. Il s'était rendu au tribunal presque jusqu'à la fin.

Pendant ses derniers mois de vie, je téléphonais plus souvent à Alejandra qu'à son mari. Quand Sandoval était au bout du fil, nous échangeions des banalités, évitions avec une méticulosité d'experts d'aborder tout sujet intime ou mélancolique, sans doute agacés par les coûts astronomiques des communications ou gênés dans notre orgueil de mâles, qui voient un signe de faiblesse dans l'étalage de tristesse. Je ne mentionnais pas sa maladie et il se gardait de m'interroger sur mon ostracisme provincial contraint et forcé. Le fait de ne pas nous voir quand nous bavardions accentuait le côté guindé de conversations dont nous ne voulions cependant pas nous priver.

Je n'ai donc pas été surpris quand, un jeudi, un greffier m'a tendu le téléphone en m'annonçant simplement : « Une opératrice, pour un appel longue distance. » Au bout du fil, entrecoupée de grésillements et avec de l'écho, j'ai entendu une voix d'abord posée, puis accablée. Alejandra s'est peu à peu calmée, sans doute soulagée de pouvoir me parler.

C'était la première fois que je prenais l'avion. Mon chagrin avait revêtu une forme étrange. Je m'étais préparé pendant si longtemps à cette nouvelle que mes prédictions antérieures m'avaient davantage affligé que la peine lisse et sourde que j'ai ressentie lorsqu'on m'a annoncé la mort de mon ami.

Vue du ciel, Buenos Aires offrait un spectacle impressionnant. En arrivant dans l'aéroport, je me sentais dans la peau d'un étranger aussi

insensible à l'idée de fouler le sol de sa ville qu'à la mort de Sandoval. Je n'avais pas peur, mais je n'étais pas davantage ému. Revenir après six ans d'absence ne me réjouissait guère. Je culpabilisais de n'avoir pas prévenu ma mère de ce voyage éclair que je ne souhaitais pas prolonger. Je ne voulais pas la blesser en lui apprenant que j'avais passé une journée à vingt kilomètres de chez elle – au lieu des deux mille qui nous séparaient habituellement – sans aller la voir. Je préférais attendre qu'elle vienne comme chaque année me rendre visite au mois de juillet.

Le taxi n'a rien trouvé de mieux que de se lancer dans un discours apparemment explicatif sur les Anglais qui, selon lui, n'arriveraient jamais à reconquérir les Malouines avec leur flotte minable. Je l'ai arrêté net :

— Je n'ai pas très envie de parler, j'ai besoin de me reposer. En plus, je suis autrichien, ai-je ajouté au cas où il aurait pris mon manque d'intérêt pour un acte de trahison envers la patrie.

Il a gardé religieusement le silence. Pendant que la voiture roulait dans Palermo, certains souvenirs ont refait surface et j'ai constaté non sans plaisir qu'ils étaient douloureux. Quelques heures plus tôt, inquiet de mon indifférence, je m'étais demandé ce que faisait cet enfoiré de Romano. Avait-il toujours envie de me liquider ? La question était loin d'être insignifiante. En fonction de sa réponse, je resterais ou non à Jujuy. Mais je n'avais personne à qui la poser. Báez était mort en 1980 et je n'avais pas osé me rendre à Buenos Aires, même si quatre ans s'étaient écoulés depuis la vengeance de Morales et mon départ. J'avais en revanche envoyé une longue lettre à son fils, estimant que les enfants doivent connaître la valeur de leurs parents. Sans Báez, je me sentais perdu. Je pensais donc aller de l'avion à la veillée funèbre, puis de la veillée à l'enterrement avant de retourner à la case départ et de remonter dans l'avion.

Le corps de Sandoval n'était pas chez lui, mais dans un funérarium. Je déteste depuis l'enfance la mise en scène stérile de nos rites funéraires. Les linceuls vaporeux et l'odeur épouvantable des fleurs coupées m'ont toujours paru des artifices inutiles pour illusionnistes blasés qui tentent d'amoindrir ainsi l'atroce dignité de la mort. Voilà pourquoi je suis passé devant la chambre mortuaire sans m'y arrêter. Assise dans un fauteuil, Alejandra essayait de tuer les dernières heures de la soirée en sommeillant. Elle semblait heureuse de me voir. Elle a pleuré un moment, puis m'a décrit le dernier traitement qu'on avait fait suivre à Sandoval en espérant qu'un miracle se produirait. Son récit sonnait comme une histoire éculée car ressassée toute la journée, mais n'ayant pas le cœur de l'interrompre, j'ai attendu qu'elle ait terminé avant de prendre la parole.

— Ton mari était le meilleur gars que j'ai rencontré dans ma vie.

Elle a détourné la tête et regardé sur le côté, cligné vainement des yeux pour refouler ses larmes, et m'a répondu entre deux sanglots.

— Il t'aimait et t'admirait tellement qu'il a arrêté de boire pour que tu ne te fasses pas de souci, sachant qu'étant à Jujuy tu ne pourrais plus l'aider.

C'était à mon tour de pleurer. Nous nous sommes étreints en silence, ignorant enfin les rituels artificiels de cet endroit pour honorer comme il se devait la mémoire de Sandoval.

Elle m'a servi du café et nous avons discuté de tout et de rien. Il était plus de minuit. Les proches qui n'étaient pas encore passés viendraient dire adieu à Sandoval le lendemain matin, avant les obsèques. Je lui ai raconté mon exil dans la province de Santa Fe, elle m'a posé des tas de questions sur Silvia. Pablo lui avait dit que je m'étais remarié, mais la curiosité féminine d'Alejandra exigeait beaucoup plus d'informations que celles que j'avais fournies à Sandoval par courrier ou au téléphone. Je lui ai dit que Silvia était la sœur cadette du secrétaire d'un tribunal civil, que dans ce milieu minuscule nous devions fatalement nous rencontrer, qu'elle était belle, que la mystérieuse aura d'exilé politique au passé sombre qui me précédait sur ces terres lointaines avait sans doute contribué à la séduire, enfin que j'étais très amoureux d'elle. Quand je me suis tu en pensant avoir fait le tour de la question, elle s'est lancée dans un véritable interrogatoire. J'ai répondu tant bien que mal, soufflé par l'étendue de détails qu'il faut à une femme pour se faire une idée d'une autre femme. Il était plus de trois heures quand je lui ai conseillé de rentrer chez elle et de dormir un peu. Personne ne viendrait plus à cette heure-là. Je crois qu'elle a apprécié que je reste un moment seul avec la dépouille mortelle de son mari. Moi aussi, confusément, j'estimais que je devais le faire.

Il n'y avait pas grand monde à l'enterrement : quelques membres de la famille, un ou deux amis, des collègues. Je ne les connaissais pas pour la plupart, et la présence de tous ces étrangers était peut-être la preuve la plus criante de mon exil. Saluer des visages familiers et échanger des propos chaleureux m'a en revanche réconforté. Fortuna Lacalle et Pérez, nos anciens supérieurs, étaient là. Le juge à la retraite avait pris un tel coup de vieux qu'il semblait sur le point de se désarticuler. Sa tête de crétin avait cependant résisté à l'assaut du temps. Pérez n'était plus avocat. Magistrat dans une juridiction de jugement, il faisait désormais le désespoir des employés du tribunal qui avaient encore un peu de jugeote.

Pendant que tout le monde regagnait sa voiture, je me suis attardé pour jeter une poignée de terre sur le cercueil sans que personne me voie. Je me suis retourné afin de m'assurer que j'étais bien seul : notre ancien juge et notre non moins ancien secrétaire ont été les derniers à

partir. J'ai pris une motte de terre humide que j'ai divisée en plusieurs morceaux, puis les ai lancés dans la fosse en prononçant à mi-voix une sorte de prière profane : « Le jour où tous les cons du monde organiseront une fête, ces deux-là feront l'accueil, serviront les petits-fours, porteront le toast et torcheront la bouche des invités. »

Puis je me suis éloigné, le sourire aux lèvres.

D'autres doutes

« J'ai presque fini », pense Chaparro en revenant de la boulangerie, un sac encore chaud à la main. Que le pain soit tiède, cela se comprend car c'est tout juste s'ils n'ouvrent pas plus tôt rien que pour lui.

Les habitudes de vieux qu'il a contractées l'exaspèrent autant que, chez d'autres, les rides ou les cheveux blancs. Jusqu'à sa retraite, dormir était une récompense, un plaisir auquel il s'abandonnait avec délice et dont il sortait en s'étirant paresseusement. À présent il ne compte plus les insomnies. Las de se tourner et de se retourner dans son lit, agacé par la clarté qui filtre à travers les volets, il se lève et va jusqu'au pâté de maisons voisin pour acheter son pain, correctement vêtu car il craint de devenir comme ces vieillards qu'il voit se promener en bras de chemise, bretelles et espadrilles.

Il revient, se prépare du maté et pose sur son bureau deux petits pains dans une assiette pour ne pas faire de miettes. Il sourit en pensant que ses deux mariages lui auront au moins enseigné quelques rudiments domestiques.

Il s'assied, relit ses dernières pages avec tristesse. Il hésite, ne sait pas s'il doit les conserver. Apportent-elles quelque chose à l'histoire ? Pas si celle-ci traite essentiellement de Ricardo Morales ou d'Isidoro Gómez. Mais c'est aussi la sienne. Il estime donc que son court séjour à Buenos Aires, en mai 1982, ne peut être passé sous silence.

Il se demande quelle est au juste l'histoire qu'il raconte et de nouveaux doutes l'assaillent, qui sont en fait les mêmes que par le passé. Si son récit est une sorte d'autobiographie, il a laissé de côté de nombreuses situations et des personnes qui ont un rapport étroit avec lui. A-t-il par exemple parlé de Silvia ? Pas trop. Si ses souvenirs sont bons, il ne l'a mentionnée que dans ce fichu chapitre sur la mort de Sandoval. Mais que peut-il ajouter d'autre ? Dire qu'ils ont vécu dix ans ensemble ? Que lorsqu'il a enfin osé regagner Buenos Aires, fin 1983, quand nul ne craignait plus ni les militaires ni leurs sbires, ils avaient encore quatre ans de vie commune devant eux ? Que pendant ces quatre années, c'était au tour de Silvia de se sentir en exil, loin de sa famille et de ses amis ? Elle qui se plaignait des provinciaux quand elle les côtoyait a regretté leur compagnie dès qu'elle a mis les pieds à Buenos Aires, une ville qu'elle trouvait hostile et agressive.

Quand la loi sur le divorce avait été votée et qu'il avait pu la demander en mariage, Silvia avait éludé la question. Il avait fini par lui poser un ultimatum et elle lui avait avoué ne pas être sûre de l'aimer assez pour l'épouser.

Chaparro l'avait aidée à boucler ses valises, il s'était fait prêter une voiture pour l'accompagner à l'aéroport. Par la suite, il lui avait envoyé avec une méticulosité de greffier tous les biens communs qu'elle lui avait réclamés, notamment un grille-pain électrique et une très belle édition de *Moby Dick* qu'ils avaient achetée ensemble lors d'une escapade à Salta.

Après ils ne s'étaient plus adressé la parole. Chaparro avait appris qu'elle s'était mariée, mais n'avait jamais voulu en savoir davantage. C'est à cette époque qu'il décida de se passer des femmes, en tout cas de celles susceptibles de le rendre amoureux et donc de le meurtrir. Au début, c'était si facile qu'il pensa avoir agi sagement. C'eût été une erreur de sa part de faire entrer une autre femme dans sa vie, car il finissait toujours par le regretter. Il avait perdu Marcela par lassitude et Silvia était partie d'elle-même. Il ne voulait pas perdre sur toute la ligne et se sentait bien mieux comme ça. Il y aurait toujours une femme prête à lui procurer un plaisir éphémère en échange d'un petit cadeau. Il était heureux d'avoir déménagé à Castelar, comme il l'avait fortement désiré avant de disparaître à Jujuy. Ses parents ont vécu dans cette maison où il écrit à présent cette histoire, jetant par instants un coup d'œil sur le jardin ou se levant pour se faire un maté. Va-t-il raconter tout cela dans un roman ? Ça n'a aucun sens. Il préfère se concentrer sur Morales et lui consacrer ses dernières pages. Et après ?

Après rien. Ou si. Il ira rendre la machine à écrire au tribunal, entrera dans cette maudite chambre où travaille la juge Irene Hornos, que le diable l'emporte. Tout avait bien fonctionné – ne pas accorder une place trop importante aux femmes, les aborder occasionnellement et ne jamais s'engager auprès d'elles pour continuer à mener à Castelar son existence de célibataire méthodique – jusqu'au 9 février 1991 quand, devenue juge d'instruction, elle avait à nouveau franchi la porte du secrétariat. Il ne l'avait pas revue depuis quinze ans.

Chaparro s'était promis de ne plus se monter le bourrichon avec cette fille. Il aimait la vie qu'il menait et n'avait pas besoin d'avoir le cœur en charpie, de connaître une nouvelle désillusion et de traverser une phase d'insomnies. « Comment allez-vous ? Ça fait longtemps ! » s'était-il exclamé en la voyant. Elle avait avancé une joue pour qu'il l'embrasse, mais il l'avait coupée dans son élan. Décontenancée, elle s'était manifestement attendue à autre chose. Elle s'était approchée d'un homme qu'elle avait l'habitude de tutoyer et s'était heurtée à un mur inébranlable de quatre mètres de haut. « Je vais bien, et vous ?

C'est vrai que ça fait un sacré bout de temps », répondit-elle. Parce que cette situation agaçait, angoissait ou attristait Chaparro sans qu'il puisse définir clairement son trouble, il bredouilla des excuses, prétexta un travail à finir et partit comme une flèche, assez vite pour échapper à son parfum (toujours le même), mais encore trop lent pour ne pas entendre les sempiternelles questions de politesse fuser autour d'elle : « Comment va ta famille ? » « Bien, merci, les filles vont bien et mon mari aussi. Il est surmené mais il a une santé de fer. » Que le diable l'emporte lui aussi, ce salaud qui n'y était pour rien mais n'avait pourtant pas le droit de l'épouser. Irene de retour, Chaparro avait compris que sa période de sérénité, seul ou occasionnellement accompagné, était terminée.

Depuis, tout était devenu insipide ou plutôt gorgé de la saveur d'Irene : l'air ambiant, les toasts du matin, les insomnies et les baisers des autres femmes qu'il lui arrivait de croiser. Peut-être aurait-il dû demander sa mutation, mais il n'avait pas le courage de faire son trou dans un autre tribunal, entouré de nouveaux collègues. Il ne lui restait donc plus qu'à se taire, à laisser passer le temps en ignorant la flamme qui dansait dans les yeux de cette femme, en détournant le regard de son décolleté quand il se penchait au-dessus d'elle pour lui faire signer des documents. Mais cette vie qu'il se proposait de mener n'en était pas une.

Non. Il est hors de question d'écrire un roman dont il serait le personnage principal. Il se dégoûte suffisamment pour ne pas prendre plaisir à regarder son nombril. Mais il va garder le chapitre sur la mort de Sandoval. L'histoire malheureuse de Morales est liée à la sienne. N'a-t-il pas passé sept ans à regarder les chèvres des plateaux andins parce qu'il était mêlé à ce drame ? Il ne regrette rien de ce qu'il a couché sur le papier. Il ne renie pas son passé et n'enlèvera pas une seule virgule à son récit.

Et puisqu'il en est là, autant se poser la question : que va-t-il faire de tout ce qu'il a écrit ? Les pages s'accumulent sur son bureau qui était presque vide six mois auparavant, à l'exception d'une rame neuve et de la Remington. Il devrait donner son roman à Irene. Elle aime le lire. En un peu plus d'un mois, il ne s'est pas écoulé une semaine sans qu'il lui apporte un ou deux chapitres. Écrit-il bien ? Elle le complimente toujours. Il préférerait être un piètre écrivain : s'il a un quelconque talent et qu'elle le félicite, c'est qu'elle aime son style, voilà tout. Mais s'il est médiocre et qu'elle n'ose pas le lui dire, c'est qu'elle veut lui être agréable. Voilà pourquoi il a écrit ces pages. Pour les lui remettre, lui apprendre quelque chose sur son compte. Pour qu'elle pense à lui, ne serait-ce qu'en les lisant. Et s'il est nul et qu'elle l'encourage parce qu'elle l'apprécie, tout simplement ? Elle peut estimer que ce qu'il fait ne vaut rien, mais elle ne veut pas le blesser,

non parce qu'elle l'aime comme le voudrait Chaparro, mais parce qu'elle s'y est attachée en tant que collègue, ancien supérieur devenu subalterne, comme un pauvre chien errant lui inspirant de la pitié.

« Ça suffit, j'en ai marre de ces conneries ! » s'exclame-t-il. En termes moins grossiers, cela signifie qu'il veut cesser de se perdre dans les suppositions et se mettre au travail. Il entend le sifflement de la bouilloire et se rend compte que, pendant qu'il rêvassait, l'eau du maté a atteint la température d'un volcan en éruption. Il la jette, remplit à nouveau la bouilloire. L'attente lui permet de réfléchir au ton qu'il va adopter dans la dernière partie du roman, qui se passe en rase campagne, près d'un hangar avec une porte coulissante.

Il verse l'eau dans le thermos et une petite colonne de buée lui indique que la température est idéale. Chaparro est maintenant tout à fait concentré. Il remonte trois ans en arrière, en 1996, pour aborder le véritable dénouement de cette histoire, vingt ans après la fin illusoire à laquelle tout le monde – Báez, Sandoval, lui-même et ce salopard de Romano – a cru dans un premier temps.

Il pose la calebasse et le thermos sur le bureau et va jusqu'au buffet, dans le salon. Il sait qu'il a rangé les lettres dans le deuxième tiroir, chacune dans son enveloppe d'origine. Le papier n'a pas jauni car elles sont récentes. Il ne les a jamais relues mais se les rappelle avec exactitude, presque mot par mot. Il ne veut commettre aucune erreur et relater la vérité sans la trahir. Voilà pourquoi il prend ces courriers et les emporte sur son bureau. Il compte les citer chaque fois qu'il en ressentira le besoin.

« Pourquoi suis-je aussi obsédé par l'exactitude ? » se demande-t-il. Parce que c'est comme ça. Et parce que ces lettres contiennent une vérité jusque-là cachée, les paroles de Ricardo Morales qui, en l'occurrence, mettent un point final à cette histoire. Et parce qu'il a toujours travaillé ainsi, documents en main, pendant quarante ans. Cela aussi, c'est la vérité.

Le 26 septembre 1996 était un jeudi comme les autres, abstraction faite du tumulte qui montait de la rue. La première grève générale contre le gouvernement de Menem était prévue pour midi et des membres du syndicat des services judiciaires s'étaient groupés sur les marches du palais, du côté de la rue Talcahuano, et lançaient des pétards pour mettre de l'animation. À dix heures, le facteur est passé déposer le courrier. Je ne l'ai pas vu car mon bureau était loin de la réception. Un jeune employé m'a tendu une enveloppe rectangulaire et manuscrite, sans tampons officiels, mais recommandée. Je l'ai regardée, étonné qu'une lettre confidentielle se perde dans le fatras habituel de courriers administratifs.

J'ai cherché distraitement mes lunettes de vue pour constater finalement que je les avais sur le nez. Je ne reconnaissais pas cette écriture. Avais-je déjà lu ces lettres élégantes, verticales et soignées ? Je ne m'en souvenais pas. Je me rappelais en revanche (même si je pensais ne plus jamais avoir affaire à lui) le nom de l'expéditeur et son histoire, puisqu'il s'agissait de Ricardo Morales, ressuscité après vingt ans d'absence.

Avant de décacheter l'enveloppe, je me suis concentré sur le destinataire. Pas de doute, cette lettre m'était bien adressée. « Benjamin Miguel Chaparro, Tribunal national de première instance, 41^e chambre criminelle d'instruction, 19^e secrétariat. » Comment savait-il que je travaillais là ? Pourquoi ce courrier intempestif me dérangeait-il ? Morales n'était pas responsable de ma fuite désespérée, en 1976, contrairement à cette petite frappe de Romano. Étais-je agacé de recevoir une lettre après être resté si longtemps sans nouvelles ? Non plus. Je gardais de lui l'image d'un homme affable, voire affectueux. Après avoir réfléchi un moment, je me suis rendu compte que ce qui m'énervait, c'était mon côté prévisible, monotone, immuable au point qu'on puisse espérer me trouver dans le même tribunal, occupant les mêmes fonctions et le même bureau au secrétariat où j'avais travaillé vingt ans auparavant.

C'était une lettre relativement longue, datée du 21 septembre et postée de Villegas. Morales avait donc quitté la capitale fédérale. Avait-il refait sa vie ? Je le lui souhaitais sincèrement. J'ai commencé à la lire.

Je voudrais tout d'abord vous prier de m'excuser de vous importuner si longtemps après les faits.

Je me suis interrompu pour me livrer à un rapide calcul : nous ne nous étions pas vus depuis vingt ans et des poussières.

Si je n'ai pas cherché à vous contacter pendant toutes ces années, c'est que je craignais de vous causer plus de problèmes que vous n'en aviez déjà. J'ai appris que vous aviez été nommé à San Salvador de Jujuy quelques mois après votre départ, en téléphonant au tribunal. Je n'ai pas jugé utile de m'informer des raisons de cet exil, sachant que mes actes y étaient certainement pour quelque chose.

Un jeune employé est venu me poser une question idiote. Je lui ai demandé ainsi qu'à mes autres collègues de ne pas me déranger pendant un moment.

Si je resurgis après tant d'années, c'est que je me trouve dans l'obligation d'accepter la proposition que vous m'avez faite lors de notre dernière rencontre, quand vous m'avez raconté les motifs de la libération d'Isidoro Gómez.

Encore ce nom. Morales le prononçait-il encore ? Était-il jamais parvenu à le sortir de son esprit ?

Vous m'aviez dit de ne pas hésiter à vous contacter si j'avais un jour besoin de vous. Considérez-vous qu'il soit arrogant de ma part de faire appel à vous ? Je vous pose cette question en songeant à l'immense sacrifice que vous avez dû faire par ma faute en quittant la capitale, en 1976. Je doute que ces propos puissent être une consolation, mais je vous assure que j'ai passé mes journées à essayer de trouver un moyen de vous sortir de cette fâcheuse situation.

Comment était-il à présent ? J'aurais aimé pouvoir me représenter le visage qui se dissimulait derrière ces phrases. J'avais beau essayer, je n'arrivais pas à le vieillir. Pour moi, il demeurerait le grand jeune homme blond avec une petite moustache que j'avais connu plus de trente ans auparavant. Je revoyais ses gestes lents, ses expressions réservées. Avait-il gardé le même style, sa façon de s'habiller qui, au début des années 1970, le distinguait des jeunes gens de son âge ? À en juger par le ton ampoulé et suranné de cette lettre, j'en ai conclu qu'il n'avait pas changé.

Il est évident que je n'ai jamais pu vous épargner ces désagréments. Quelques années plus tard, j'ai été heureux d'apprendre que vous occupiez à nouveau votre poste au tribunal de Buenos Aires.

Morales ne le disait pas, mais tout laissait supposer qu'il avait téléphoné de temps à autre au tribunal pour prendre de mes nouvelles. Un jour, on lui avait annoncé que j'étais revenu. Pourquoi ne pas avoir demandé à me parler et s'être contenté de cette information ? Pourquoi avait-il maintenant besoin de moi ? En quoi pouvais-je lui être utile ? J'ai repris ma lecture.

Il n'est pas nécessaire de vous préciser que, si vous m'en voulez d'avoir bouleversé votre vie – telle n'était pas mon intention – –, je comprendrais parfaitement que vous déchiriez et oubliiez ces lignes après en avoir pris connaissance. Ces jours prochains, vous recevrez deux autres missives identiques à celle-ci. N'y voyez aucune insistance abusive de ma part. J'ai agi ainsi de crainte que la première ne s'égare. La deuxième sera datée du lundi 23 et la troisième du mardi 24. Je vous les enverrai en recommandé. Si vous lisez cette lettre, je vous prie de détruire les courriers postérieurs.

L'image de Morales dans le petit café près de la gare de Once a surgi sans crier gare. La même méticulosité, la même obstination transparaissaient dans sa lettre. Cela m'attristait.

La vie emprunte parfois d'étranges chemins pour résoudre nos énigmes. Pardonnez-moi cet élan philosophique maladroit. J'ignore si vous savez que, dans ma jeunesse, j'étais un gros fumeur, jusqu'à ce que Liliana me dise que c'était mauvais pour ma santé. J'ai arrêté aussitôt.

Liliana Emma Colotto de Morales. Ce nom occupait une place très floue dans ma mémoire. Certes elle était passée fugacement dans ma vie, l'année qui avait suivi sa mort. Le souvenir que j'avais gardé d'elle était fortement lié à Morales, son veuf, et à Gomez, son assassin. Elle revenait à présent, portée par l'homme qui l'avait aimée.

Après sa mort, par dépit et comme si cela pouvait un tant soit peu m'être utile, j'ai repris la cigarette. Deux paquets par jour ont altéré ma santé et ma résistance, mais, paradoxalement, ils ont peut-être mis fin à mon dilemme plus tôt que je ne l'aurais espéré.

« Pauvre gars. En plus de tout ce qu'il a déjà subi, il va mourir d'un cancer du poumon », ai-je pensé. Chaque fois que j'apprends la mort de quelqu'un ou qu'on m'annonce qu'il est condamné, je calcule rapidement son âge, comme si la jeunesse et l'injustice de cette mort

étaient proportionnelles. C'est une façon d'exprimer mon indignation face à ces décès prématurés. Cette fois-ci n'a pas fait exception à la règle : Morales devait avoir cinquante-cinq ans.

Userait stupide de vous dire que la perspective de ma mort m'alarme. Pas le moins du monde. Si vous examinez ma situation avec objectivité, vous en conclurez comme moi qu'imaginer ma fin prochaine est plutôt un soulagement. Ne le prenez pas mal, mais j'aimerais vous adresser mes condoléances pour la disparition de votre ami, M. Sandoval. J'en ai été informé en lisant les avis mortuaires de La Nación. Je le regrette infiniment. Je n'ai pas su non plus le remercier de ce qu'il avait fait pour moi ou pour Liliana, ce qui revient au même. Pour des raisons que je vous exposerai plus tard (si toutefois vous n'avez pas l'impression que j'abuse de votre confiance et ne renoncez pas prématurément à la lecture de cette interminable lettre), il m'est impossible de m'absenter trop longtemps de mon domicile. Je ne suis donc allé au cimetière de la Chacarita que quelques mois après le décès de M. Sandoval, afin de lui rendre un modeste hommage. J'aurais alors voulu faire parvenir à sa veuve une sorte de contribution monétaire qui aurait sans doute eu plus de poids et d'utilité que mes simples respects, mais je n'étais guère en fonds à l'époque et avais contracté de nombreuses dettes. Aujourd'hui c'est différent, et si vous vouliez bien me rendre ce service (si vous étiez prêt à l'accepter en plus de tous ceux qui vont en découler), je vous prierais de faire parvenir à cette dame l'argent que j'ai économisé. Ce serait pour moi un honneur de le lui céder pour lui exprimer toute ma gratitude en souvenir de son mari.

Morales était merveilleux. Il souhaitait que j'aille chez Alejandra, que je voyais à Pâques ou à la Trinité, pour lui porter un paquet de fric de la part d'un vengeur anonyme qui se sentait en dette envers son mari, décédé quatorze ans plus tôt. Le temps ne passait donc pas pour cet homme ? Tout n'était pour lui qu'un éternel présent toujours recommencé ? Mais je savais déjà que j'allais accepter.

Je mentionne dans ce courrier le décès de M. Sandoval pour que vous n'alliez pas croire que je considère toutes les morts avec insolence et légèreté. Ce n'est pas le cas. Il n'y a que la mienne que je vois d'un œil insouciant. Plus que légère, je la perçois comme quelque chose de réparateur qui m'apportera enfin la sérénité. En relisant ces lignes, je constate que je m'égare et vous ennuie avec mes idées stériles. Non content de surgir du passé et de vous solliciter, je vous impose mes divagations. Veuillez m'en excuser et revenons à notre affaire. Je vous disais plus haut que, si vous acceptiez ma requête, il vous faudrait détruire cette lettre ainsi que les suivantes. Je vous prie en revanche de bien vouloir contacter maître Padilla, à Villegas, dans les prochaines semaines, car j'ai commis l'audace,

dans mon testament, de vous léguer mes quelques biens. J'espère que vous n'y verrez aucune impertinence. Je ne vous laisse pas grand-chose hormis la propriété que j'habite et qui a aujourd'hui de la valeur, car elle compte trente hectares de terrain.

J'étais surpris. Convaincu qu'il s'était installé en ville, je n'aurais jamais cru qu'il puisse se plaire à la campagne. Sa générosité me flattait tout en m'embarrassant. Même sans récompense à la clef, je l'aurais aidé de toute façon.

J'ai aussi une très vieille voiture en parfait état de marche.

La Fiat 1500 blanche. Les souvenirs n'arrivent jamais seuls, mais groupés. J'ai revu la voiture en même temps que Báez, assis à mes côtés dans la gare de Rafaël Castillo. Il me parlait du couple de vieillards de Villa Lugano qui avaient vu vingt ans plus tôt Morales hisser le corps de Gómez, évanoui mais encore vivant, dans le coffre de ce véhicule.

À part ça, j'ai quelques meubles anciens dont vous disposerez comme vous l'entendrez. Au cas où je pourrais compter sur votre collaboration pour régler à Villegas ces dernières formalités, je vous prierais défaire tout votre possible pour arriver chez moi dans la journée du samedi 28. En espérant que vous ne jugerez pas cette demande insolente, je suis tenté de vous avouer que si j'agis ainsi, c'est pour vous épargner une plus grande gêne que celle que je vais fatalement vous causer.

Je pensais avoir compris. C'était effroyable mais très simple. Morales allait se suicider et me demandait de venir le samedi pour ne pas avoir à affronter un spectacle plus insoutenable un ou deux jours après. Il ne le disait pas dans sa missive, mais avait sans doute tout prévu, y compris la possibilité pour moi de me déplacer un week-end afin de ne pas avoir à poser de jour de congé. Savait-il que nous étions en période creuse ? Je n'aurais pas été surpris qu'il ait téléphoné au tribunal pour se renseigner à ce sujet.

À ce stade, vous aurez deviné, du moins en partie, ce que vous allez découvrir chez moi. Je vous supplie de me pardonner et vous répète que je comprendrais parfaitement un refus de votre part. Dans l'un ou l'autre cas, je vous prie de bien vouloir recevoir toute ma considération et vous témoigne à nouveau ma plus profonde gratitude pour tout ce que vous avez fait pour nous.

Ma lecture terminée, j'ai rangé la lettre. Il m'a fallu quelques

minutes pour réagir. Au greffier qui me demandait ce qui se passait et pourquoi je faisais cette tête, j'ai répondu de manière évasive. Quand le secrétaire a fait irruption dans le bureau, je lui ai dit que je devais quitter le travail plus tôt pour faire réviser la voiture car j'avais de la route à faire en fin de semaine. Il m'a répondu que ça ne posait aucun problème.

Je suis parti tôt car je voulais arriver avant midi, le meilleur moment selon moi pour pénétrer dans une maison vide abritant la dépouille mortelle d'un homme que j'avais connu et apprécié.

À la fin de sa lettre, Morales m'avait laissé des indications simples et détaillées. Il me fallait contourner la ville, dépasser les bâtiments de la compagnie pétrolière YPF que j'allais trouver sur ma droite. Au bout de quatre kilomètres, je devais distinguer sur ma gauche trois gigantesques silos, continuer pendant un kilomètre et m'engager sur un chemin vicinal asphalté. Deux kilomètres plus tard, à droite, je verrais une barrière entre deux pâturages.

Il n'était pas loin de onze heures lorsque je suis descendu de voiture pour pousser la clôture, la franchir et refermer derrière moi. J'ai parcouru deux ou trois kilomètres, peut-être moins, sur un chemin de terre battue en mauvais état. J'avançais lentement et les champs de part et d'autre ne me permettaient guère de me repérer. Si Morales voulait préserver sa vie privée, il avait atteint son but. Au bout du chemin s'étendait un grand espace dégagé devant une maison de plain-pied avec de hautes fenêtres pourvues de grilles. Une galerie courait tout autour, sans ornements ni pots de fleurs. Il n'y avait même pas une chaise sur laquelle s'asseoir. La Fiat était garée d'un côté, sous la galerie. Je ne l'ai pas examinée de près, mais elle avait l'air aussi impeccable qu'autrefois.

Je savais pour l'avoir lu dans sa lettre que le terrain autour de la maison faisait plus de trente hectares. Morales avait dû s'endetter jusqu'au cou pour l'acquérir. Je croyais me rappeler que, dans son long faire-part de décès, il avait fait allusion à des difficultés financières pour se justifier de n'avoir pas aidé la veuve de Sandoval. Quinze ans plus tard, il était en mesure de tenir ses promesses. Il avait fait de gros sacrifices pour acheter cette maison. En tant qu'employé de banque, il ne devait pas gagner lourd, or cette propriété coûtait probablement son pesant d'or. Pour acheter ce domaine, il avait dû connaître une période de vaches maigres, ce qui expliquait qu'il ne se soit pas occupé de l'entretien de la villa ni du chemin.

Je me suis garé près de la maison et dirigé vers la porte, ouverte ainsi que Morales me l'avait annoncé. Je l'ai poussée.

— Morales ! ai-je crié, me raccrochant à un espoir puéril.

Personne n'a répondu. Je pestais intérieurement car je savais qu'il était mort. J'ai fait quelques pas dans le salon qui contenait quelques meubles, une bibliothèque bien fournie, mais aucun objet décoratif hormis deux fusils accrochés sur un mur. Ayant peur des armes, je ne m'en suis pas approché, mais j'ai pu voir qu'ils étaient bien graissés, prêts à être utilisés. Sur la table, une enveloppe replète au nom de « Madame Sandoval » avait été posée soigneusement sur un cendrier de céramique. Je l'ai prise et fourrée dans la poche intérieure de ma veste, trouvant indécent de compter la somme qu'elle contenait. Au fond, un couloir menait à la salle de bains et à la cuisine. Où était la chambre ? Je suis revenu sur mes pas. Je n'avais pas prêté attention à une porte close près de la bibliothèque. Je l'ai ouverte en retenant mon souffle.

Le spectacle qui m'attendait était moins terrible que je ne l'aurais cru. Morales avait laissé les volets ouverts pour que la lumière du jour entre à flots dans la chambre. Il savait que, ce matin-là, la clarté ne le dérangerait pas. Contrairement aux scènes que m'avait inspirées mon imagination débridée depuis que j'avais lu la lettre, l'oreiller n'était taché ni de sang ni de cervelle. Il y avait juste un corps allongé sur le dos, les couvertures remontées jusqu'au cou.

Je ne commettrai pas la bêtise d'écrire qu'il avait l'air de dormir. Je n'ai jamais compris les gens qui ont ce genre d'affirmations en voyant un défunt. Pour moi, les morts ressemblent à des morts et Morales ne faisait pas exception à la règle, d'autant que sa peau avait pris une teinte bleutée assez prononcée. Était-ce lié au produit qu'il avait choisi pour se supprimer ? Je l'ignorais. J'étais convaincu qu'il était passé à l'acte récemment. J'appréciais sa délicate attention de m'épargner les signes les plus choquants de la décomposition de son cadavre, auxquels je n'aurais certainement pas échappé s'il s'était écoulé plus de temps entre son décès et mon arrivée.

La chambre était meublée sommairement : une armoire à double corps, un coffre fermé, un petit bureau nu, une chaise droite, un lit à une place et une table de chevet sans fioritures encombrée de médicaments, de seringues jetables et de bouteilles de sérum. Je n'ai pris conscience qu'à cet instant qu'il avait dû être très pénible pour cet homme d'affronter seul la maladie en ne pouvant compter que sur lui-même pour calmer sa douleur.

Parce que je m'étais contenté d'une vue d'ensemble ou que, par lâcheté, j'avais détourné mes yeux de la dépouille pour observer une photo de mariage qui émergeait des nombreux flacons de médicaments, je n'ai pas vu tout de suite l'enveloppe blanche rectangulaire fixée au guéridon par du ruban adhésif. Je me suis approché pour la prendre. Elle m'était adressée et, sous mon nom écrit en capitales, j'ai découvert la phrase suivante : « S'il vous plaît, lisez

ceci avant d'appeler la police. »

Même mort, cet homme me surprendrait toujours. Que m'écrivait-il dans cette ultime missive ? Je suis revenu sur mes pas en veillant à ne rien toucher. Être mêlé à une mort suspecte ne me disait rien qui vaille. Je me suis rassuré en pensant que je n'avais aucune raison d'être inquiet : j'avais emporté la lettre que Morales m'avait envoyée au tribunal, qui se concluait plus ou moins par ces mots à l'intention des autorités : « Il ne faut accuser personne. » J'ai regagné le salon avec l'enveloppe que je venais de trouver, me suis installé dans l'unique fauteuil de la pièce, près du chauffage.

Cher Benjamin,

Si ces pages vous parviennent, c'est que vous avez eu l'extrême gentillesse de vous déplacer jusqu'ici. Avant de poursuivre, je dois donc vous remercier comme je l'ai déjà fait si souvent autrefois. Vous devez vous demander pourquoi je vous écris ces lignes. Je vais tout vous expliquer en prenant mon temps. Quand on est dans l'obligation d'annoncer à quelqu'un des nouvelles désagréables, il faut le ménager.

J'éprouvais une étrange sensation. Me réservait-il encore d'autres surprises ?

Sur la table de nuit, dans le fatras de flacons et de potions, vous trouverez une seringue usagée avec son aiguille. Je vous demande de ne pas y toucher tout en sachant que vous rien ferez rien. J'imagine que le médecin qui procédera à l'autopsie verra tout de suite que je me suis injecté une dose astronomique de morphine afin d'en finir rapidement. Il aura peut-être du mal à identifier cette substance, perdue dans toutes les drogues que j'ai dû prendre ces mois derniers. Je suppose que mon foie doit ressembler à une armoire à pharmacie, mais il n'a qu'à se débrouiller, j'ai assez de choses à régler pour ne pas me soucier en plus de ses problèmes.

C'était du Morales tout craché : les mots en parfaite inadéquation avec sa souffrance, une pointe d'ironie, une mélancolie sincère et non viciée par le ton hésitant de l'auto compassion.

Mais là n'est pas ce qui m'importe. Je n'ai pas encore formulé ma

demande. Je voudrais auparavant vous informer de deux choses. Premièrement, je vous charge de cette besogne parce que je n'ai plus la force de le faire moi-même. J'ai laissé cette affaire en plan non par négligence, mais par principe. J'avais cependant sous-estimé ma résistance. J'aurais pu m'acquitter de cette tâche il y a deux ou trois mois, mais, à l'époque, c'était trop tôt et je voulais attendre le dernier moment. Maintenant qu'il est temps, cet effort me serait fatal.

Pourquoi diable avait-il besoin de toute sa capacité physique ? De quoi me parlait cet homme qui venait de mourir ?

En deuxième lieu, je ne veux pas que vous vous sentiez obligé. Si vous ne pouvez pas le faire, tant pis. La police n'a qu'à s'en charger. Pour parler franc, j'aimerais que vous me rendiez ce service afin de satisfaire une certaine vanité et le désir dérisoire de conserver ma réputation. Vous avez traversé le village sans vous arrêter, mais, dans quelques heures, vous croiserez des gens qui vous parleront peut-être de moi. Je ne pense pas me tromper en vous disant qu'ils me considéraient comme un homme paisible et peut-être une compagnie agréable. Imaginez que je vis dans cette campagne et travaille dans ce village depuis vingt-trois ans. Pour des raisons que vous allez bientôt découvrir, j'ai veillé pendant toutes ces années à ne pas me faire muter dans une autre agence. Cela n'a pas été facile car mes supérieurs m'ont souvent proposé des postes plus élevés. À les croire, j'étais plutôt un employé efficace. J'ai toujours refusé ces promotions en tâchant de ne pas passer pour un malpoli ou un ingrat. Je ne vous mentirais pas si je vous disais qu'ici personne ne me connaît vraiment. Je n'ai ni pu ni voulu approfondir mes relations sociales. Mais tout le monde garde plus ou moins de moi l'image d'un misanthrope cordial et inoffensif. Et dans ce trajet ultime vers le néant (j'aurais aimé avoir des croyances auxquelles me raccrocher), je voudrais pouvoir compter sur le souvenir affable et bienveillant de ceux que j'ai longtemps côtoyés.

Où voulait-il en venir ? Pourquoi ne fallait-il pas montrer cette lettre à la police ? Les suicidés étaient-ils donc si mal considérés à Villegas ? Craignant de manquer un détail crucial, j'essayais de calmer ma vieille impatience, qui me poussait à lire en diagonale.

Je dois vous demander, mon cher ami (permettez-moi d'utiliser ce terme car c'est ce que vous êtes pour moi), de me faire l'immense faveur de vous rendre jusqu'au hangar qui se trouve à cinq cents mètres, au fond du terrain. S'il pleut, vous trouverez des bottes à côté de la porte de la cuisine. Mettez-les, sans quoi vous allez crotter vos chaussures et votre pantalon.

J'y perdais mon latin, je ne comprenais pas le rapport entre cette

requête et la mort de Morales.

J'en ai fini avec mes instructions. Pardonnez-moi de ne pas vous fournir davantage de détails. Votre intelligence me dégage de cette obligation et votre probité m'épargnera, je l'espère, tout jugement moral.

Bien à vous,

Ricardo Agustin Morales

C'était tout ? J'ai tourné la feuille pour y chercher un post-scriptum, une explication, une piste. Il n'y avait rien. J'ai laissé la lettre sur le fauteuil et gagné la cuisine. Par la fenêtre, je voyais des rangées d'arbres fruitiers et, sur un côté, une petite serre. Je suis sorti. J'avais trouvé les bottes, inutiles sous ce soleil radieux. Si je voulais donner de moi l'image d'un bon observateur et d'un analyste hors pair, je dirais que tout en marchant j'échafaudais des hypothèses sur ce que je venais de lire dans la lettre de Morales. Pour être honnête, je n'ai rien fait de tout cela et n'ai réfléchi au problème qu'ensuite, lorsque la réponse aux questions que je ne m'étais pas formulées en progressant le long des citronniers et des orangers m'a sauté aux yeux.

Le potager avait été cultivé avec soin. L'arrière de la maison semblait plus délabré que l'avant. Avec ses maigres moyens, Morales s'était ingénié à l'entretenir un minimum, pour qu'elle soit présentable au cas où un curieux serait venu lui rendre visite sans y avoir été invité. À la différence des autres jardins, il n'y avait dans le sien ni four en terre, ni gril, ni table autour de laquelle déguster un barbecue. Morales était resté égal à lui-même. Animal urbain par excellence, il n'avait guère profité des plaisirs de sa vie campagnarde.

Une cinquantaine de mètres derrière les fruitiers, j'ai remarqué une rangée d'eucalyptus très serrés. Peu doué pour calculer l'âge des arbres, je me suis dit que Morales les avait probablement plantés en arrivant, vingt-trois ans plus tôt. D'après mes calculs, il s'était installé à Villegas peu après l'amnistie de 73.

Les eucalyptus formaient une sorte de rideau épais sur environ deux cents mètres, coupant le terrain en oblique par rapport à la maison et au potager. Plus tard, j'ai compris qu'ils suivaient le tracé du chemin vicinal et se dressaient tout du long. Du potager aux eucalyptus, j'ai remarqué la trace d'un sentier bien marqué, comme ceux qu'on finit par imprimer dans la terre à force de se rendre fréquemment d'un endroit à un autre. Sous les arbres, la lumière matinale s'est brusquement assombrie. De l'autre côté s'élevait un hangar assez grand. Je n'avais aucune idée de sa superficie parce qu'il était à deux ou trois cents mètres de moi. Je n'étais pas sûr non plus des distances. Étant moi aussi un animal urbain perdu au milieu des champs, je manquais de points de repère pour faire des estimations précises. Il était construit légèrement en hauteur, sans doute à cause des inondations, même si j'avais l'impression que le terrain montait en pente douce vers le nord, à l'opposé du chemin vicinal.

Je me suis approché de la construction de tôle. La grande porte coulissante était fermée par trois gros cadenas dont on avait suspendu les clefs à un crochet, juste à côté. Un système de sécurité inefficace, à la portée de n'importe quel intrus. Morales avait-il perdu avec l'âge ses vieux réflexes de joueur d'échecs ?

Quand je l'ai poussée sur le côté, la porte s'est ouverte en grinçant et la lumière du jour s'est engouffrée dans cet espace sombre. J'ai regardé à l'intérieur. Mes jambes faiblissaient à mesure que je

comprenais ce que j'avais sous les yeux, et la sensation de dégoût qui montait en moi m'a d'abord forcé à m'adosser à la tôle, puis à m'asseoir sur le sol de béton.

L'endroit était spacieux : une dizaine de mètres sur quinze. J'ai remarqué des outils contre un mur, une échelle à deux pans en aluminium, un engin portatif qui avait l'air d'une meuleuse, des étagères.

Mais à dire vrai, je n'ai vu tout cela qu'après, effondré sur le sol, haletant, car pendant plusieurs minutes je n'ai pu détacher mon regard d'une cellule édifiée au milieu du hangar, une cellule carrée dont les barreaux épais montaient du sol au plafond, avec une grande porte dépourvue de poignée fermée par deux serrures et une minuscule ouverture, de celles qui servent à faire passer des objets dans un cachot. Il y avait dans un coin un lavabo et une cuvette de toilette, à l'autre bout une table et une chaise, une couchette le long de la grille du fond et, sur la couchette, un corps allongé qui me tournait le dos.

Je crois avoir été saisi d'horreur, suffoqué, incrédule, terrifié et si estomaqué que je sentais les mâchoires féroces et affamées de l'effroi prêtes à réduire en poussière toutes les idées que je m'étais faites sur Morales et sur son histoire au cours des vingt dernières années.

J'ai attendu un long moment avant de pouvoir tenir debout sans flageoler, puis j'ai contourné les barreaux. Remis de mes émotions, je me suis accroupi pour observer le visage de l'homme qui gisait là.

Le cadavre d'Isidoro Antonio Gómez avait la même teinte bleutée que celui de Morales. Il était un peu plus gros, naturellement plus vieux, avait quelques cheveux blancs, mais en dehors de ça c'était bien l'homme que j'avais rencontré vingt-cinq ans auparavant quand je l'avais auditionné.

Je me suis assis en haut de la petite butte d'herbe coupée qui entourait le hangar.

La dernière fois que nous nous étions vus, quand j'avais cru bon de conseiller à Morales de mettre une balle à Gomez, il m'avait dit : « Tout n'est pas si facile » ou « Les choses ne sont jamais aussi simples ». J'ai songé à Báez. Lui non plus n'aurait jamais imaginé que Morales puisse imprimer un tel tour aux événements. Sandoval encore moins. Qui aurait pu envisager une chose pareille ? Personne hormis Morales lui-même.

Je suis retourné dans le hangar pour y chercher une pelle et j'ai marché tout autour, la pelle à la main, pour inspecter les lieux. Le rideau d'eucalyptus que j'avais traversé pour arriver jusque-là dessinait en fait un vaste cercle de plus de mille mètres, à l'intérieur duquel s'élevait cette construction. Certainement pour échapper le plus possible aux regards extérieurs, elle avait été bâtie non pas au milieu, mais sur le côté. J'ai essayé de calculer combien d'arbres avait plantés Morales. Je n'en avais pas la moindre idée, mais cette tâche avait sans doute rempli ses soirées et ses week-ends pendant des mois. Il avait employé une main-d'œuvre qualifiée pour édifier le hangar, et les ouvriers avaient certainement été étonnés qu'il soit si éloigné de la maison. Les voisins s'étaient probablement demandé pourquoi Morales avait laissé ces terres en friche, et ses collègues de la banque trouvaient sans doute bizarre que Morales soit si réservé, si réfractaire aux visites et à la vie sociale en général. Je me suis rappelé sa demande, dans sa dernière lettre. Je crois que nous avons tous besoin d'une forme d'affection. Malgré ses excentricités, Morales avait fini par être apprécié des gens du village et il ne voulait pas ternir cette image. Voilà pourquoi je marchais à présent dans un champ, une pelle à la main.

Le grand terrain délimité par le cercle d'eucalyptus était planté çà et là de petits groupes d'arbres de toutes sortes. Je me suis dirigé vers un peuplier et deux chênes gigantesques qui devaient dater d'avant l'arrivée de Morales. Je me suis immobilisé au milieu et, de là, j'ai jeté un coup d'œil autour de moi afin de m'assurer qu'aucun témoin indiscret ne risquait de me voir. J'ai planté la pelle dans la terre et ai exercé une pression du pied. Le sol n'était pas trop dur. J'ai commencé

à creuser.

La police est arrivée sur les lieux en attirant quelques curieux. Heureusement, ils n'étaient pas nombreux parce que j'avais téléphoné à l'heure de la sieste et que beaucoup d'habitants de Villegas avaient sans doute profité de cette journée radieuse pour aller à la chasse ou à la pêche. La mort de Morales n'a donc pas ameuté les foules. Je n'ai pas vu de visages consternés ou incrédules. L'officier qui s'était déplacé connaissait Morales. Il n'était pas le seul. À Villegas, tous s'étaient habitués à la présence de cet homme derrière son guichet de verre, à la banque. Ils savaient qu'il était malade, passait souvent à la pharmacie et avait plusieurs fois été interné à la clinique.

— J'ignorais que c'était si grave, a dit l'un des banquiers qui accompagnaient les policiers.

— Oh si, il allait très mal, mais il ne voulait pas que ça se sache, a répondu son collègue à mi-voix.

J'ai également remarqué la présence de deux hommes d'âge mûr qui semblaient être des commerçants. Ils ne savaient pas trop où se mettre et regardaient la maison comme s'ils la voyaient pour la première fois, ce qui était en effet le cas de toutes les personnes présentes.

Dès que j'en ai eu l'occasion, j'ai remis au policier la lettre que Morales m'avait envoyée au tribunal. Il l'a lue dans le fauteuil où j'avais pris connaissance de l'autre missive, que j'avais glissée au fond de ma valise, dans le coffre de ma voiture. Il finissait de la parcourir quand l'ambulance est arrivée. L'un des agents de police est sorti de la chambre avec un sac de plastique transparent contenant la seringue qu'avait utilisée Morales pour se supprimer.

— Qu'est-ce qu'on fait, chef ?

— Gutiérrez a pris les photos ?

— Oui.

— Bien. Les ambulanciers sont là, on peut donc procéder à la levée du corps. Euh... attendez une minute... monsieur..., a-t-il dit en se tournant vers moi.

— Benjamin Chaparro. Chef du secrétariat de la 41^e chambre criminelle d'instruction du tribunal de Buenos Aires, ai-je ajouté, pensant que décliner mes fonctions me servirait de sauf-conduit.

Je lui ai montré ma carte.

— Vous vous connaissiez depuis longtemps ?

Son ton était plus respectueux, empreint d'une légère soumission, ce qui n'était pas pour me déplaire.

— Oui, mais nous nous sommes perdus de vue pendant des années. Depuis qu'il s'était installé ici. À Buenos Aires, nous étions très amis.

J'avais hésité sur l'emploi de ce terme qui n'était pas vraiment approprié. Qu'avions-nous été l'un pour l'autre ? Des amis ? Je l'ignorais.

— Je comprends. Vous voulez bien nous accompagner dans la chambre ? C'est juste pour avoir un autre témoin pendant la levée du corps.

— Je vous suis.

Ils avaient retiré les couvertures. Morales portait un pyjama rayé et vieillot. L'image de Liliana Emma Colotto m'est revenue inutilement en mémoire. On avait accompli un rituel similaire autour de son cadavre, et j'y avais pris part involontairement. Pour Morales, nous étions moins nombreux et les policiers ne posaient pas de regards libidineux sur le corps.

Les agents avaient mis les médicaments de côté pour les examiner en tant que preuves. La photo de mariage des Morales trônait sur la table de chevet, bien en évidence. Où l'avais-je vue ? Au café, quand Morales avait classé les photos pour me les montrer avant de les déchirer ? Non. Dans leur chambre de jeunes mariés, près de trente ans plus tôt, à quelques pas du corps de Liliana Colotto. Comme souvent, je m'étonnais de la patience à toute épreuve qu'ont les objets à nous survivre. Il me semble que c'est la première fois que j'ai pensé à Morales et à sa femme vivants, prenant le café dans leur cuisine, bavardant, se souriant. La vie m'a alors paru insupportablement cruelle et agressive. C'est aussi la première et dernière fois que j'ai eu les larmes aux yeux en les évoquant.

Nous avons suivi le brancard jusqu'à l'ambulance, formant une minuscule procession improvisée. Les autres voitures ont démarré derrière les ambulanciers, avec à leur bord les autres policiers et les deux hommes d'âge mûr. Quand nous les avons perdues de vue, l'officier de police s'est tourné vers moi :

— J' imagine que vous comptiez repartir aujourd'hui.

— Non, je crois que je vais rester jusqu'à demain ou lundi, au cas où vous auriez besoin de moi.

— Ah, c'est parfait ! s'est-il exclamé, visiblement heureux de ne pas avoir à me le demander. Vous n'avez pas de souci à vous faire. Je vais contacter aujourd'hui le médecin chargé de l'autopsie et le juge, un type du tonnerre qui s'appelle Urbide, je ne sais pas si vous avez entendu parler de lui.

Je lui ai signifié que non d'un hochement de tête.

— Peu importe. De toute manière, le suicide est évident.

— Je crois que oui, ai-je confirmé, heureux qu'il soit arrivé à cette conclusion.

Quelqu'un l'a appelé depuis la partie arrière de la propriété. Je ne m'étais pas aperçu que deux de ses hommes étaient allés jusqu'au hangar.

— Rien à signaler, chef, a déclaré l'un des agents, qui portait les insignes de sous-officier et s'exprimait dans le jargon du métier parce qu'il avait dû apprendre que j'étais de la partie. Il y a un grand hangar avec des outils et de vieux meubles.

— Très bien.

— Il y a tout de même une drôle de chose, a ajouté l'autre agent, un jeune homme brun qui semblait tout juste sorti de l'école de police. Ce gars devait avoir sacrement peur de se faire voler ses outils parce qu'il avait installé une tonne de cadenas sur la porte. Et vous ne savez pas quoi ?

— Quoi ?

— À l'intérieur, il s'était construit une énorme cage pour y entreposer ses outils les plus précieux. Une tondeuse à essence, une meuleuse, deux faux, des perceuses hyperchiadées... Je crois qu'il avait une trouille bleue des voleurs...

— Il avait raison... si tous les policiers du coin sont aussi cons que toi, il y a de quoi s'inquiéter..., a plaisanté l'officier.

Le jeune agent avait beau être encore novice, il n'était pas sot au point de ne pas comprendre qu'il devait se taire et encaisser sans broncher.

Nous avons regagné la maison. Ils n'avaient rien dit à propos du lavabo et de la cuvette qu'ils avaient sûrement vus contre l'un des murs, près des étagères. J'avais recouvert l'arrivée et l'évacuation d'eau de terre que j'avais bien nivelée à hauteur du sol de béton. J'étais rassuré de constater qu'ils n'avaient pas le moindre soupçon. Ils ne savaient rien de rien. Si les policiers étaient aussi peu perspicaces, personne ne me démasquerait.

— Vallejós ! s'est écrié l'officier. Tu ne bouges pas d'ici au cas où le juge passerait !

L'agent concerné l'a regardé d'un air dépité.

— Bon, d'accord, a dit l'officier, sans doute désolé pour lui. On va faire la chose suivante : j'appelle le juge et, s'il me donne le feu vert, je t'avertis par radio et tu rentres, ça te convient ?

— Merci, chef, vraiment merci. On est samedi, vous comprenez, et...

— Alors comme ça, il avait une cage dans son hangar ? a demandé l'officier en se tournant vers le jeune agent.

Il n'avait pas l'air alarmé, évoquait ce détail comme n'importe quel

autre, pour ne pas laisser le silence s'installer.

— Comme je viens de vous le dire, chef. Fermée par deux gros cadenas. Les gens font parfois de drôles de choses, tout de même...

L'officier est allé chercher le képi qu'il avait laissé sur la table du salon. Il a jeté un coup d'œil dans la pièce, comme lorsqu'on quitte un endroit en sachant qu'on n'y remettra jamais les pieds.

— C'est vrai. Les gens font de drôles de choses.

Il n'a rien ajouté d'autre. Les policiers sont remontés dans la fourgonnette et je les ai suivis en voiture. Ils n'ont pas mis longtemps à trouver le médecin légiste, qui leur a promis de faire l'autopsie dans la soirée. Le juge a donné son accord afin de clore rapidement le dossier.

L'enterrement de Morales a eu lieu le lundi matin. Une pluie fine et tenace qui est tombée sans discontinuer toute la journée donnait à ces obsèques une touche mélancolique. Le soleil n'a pas fait une seule apparition. J'étais content qu'il en soit ainsi.

Restitution

« Maintenant ça y est », pense Chaparro. Il a vraiment fini et n'a plus rien à ajouter. Rien qui concerne Morales et Gómez. Il sent que cette histoire l'abandonne définitivement et se demande si la vie des êtres humains, quand elle s'éteint, ne perdure pas à travers le souvenir de ceux qui restent. Il sait pourtant que ces deux hommes sont bel et bien morts car, excepté lui, personne ne se souvient d'eux.

Les dernières traces de leur passage dans ce bas monde ont disparu ou ne vont pas tarder à s'effacer. Qu'a donc laissé Morales ? Un document signé et cacheté de sa main dans les archives de l'agence de Villegas de la banque pour laquelle il travaillait. Et pour Gómez, c'est encore plus flou : peut-être des empreintes digitales dans le gigantesque fichier de la prison de Devoto, à côté d'une décision de mise en liberté datée du 25 mai 1973. Quelque chose les relie encore l'un à l'autre et leur a survécu. Leurs signatures au bas des déclarations judiciaires qu'ils ont faites il y a trente ans, les témoignages de Morales, les aveux de Gomez, tous bien reliés dans un document jauni cousu avec soin par Pablo Sandoval un lendemain de cuite. Il y a aussi leurs ossements, au cimetière de Villegas et dans une fosse anonyme, en rase campagne, au pied de deux grands chênes. Mais les squelettes ne parlent pas.

« Telle est la fin de l'histoire », songe Chaparro, pris en sandwich entre ces vies dévastées et la sienne. Il n'a pas envie de dire quoi que ce soit d'autre à ce sujet. Il n'est d'ailleurs pas sûr que sa propre vie n'ait pas disparu malgré lui dans les pages qu'il a soigneusement empilées à côté de la Remington.

Il baisse les yeux sur les feuilles dactylographiées et sent qu'elles l'interpellent. À présent, il doit décider de leur destin. Essayer de les faire publier ? Les remiser dans un tiroir jusqu'à ce que quelqu'un les trouve, après sa mort, et soit confronté au même dilemme ? Pour qui a-t-il écrit cette histoire, en fin de compte ?

Et la Remington ? On la lui a prêtée, pas donnée. Il faut qu'il la rende, qu'il aille au tribunal. Cette machine appartient à l'État. Même si cet engin préhistorique ne vaut plus rien, sauf pour un retraité de l'administration qui a passé près d'un an à taper dessus en se donnant des airs de romancier, il doit la rendre. Ensuite, ils en feront ce qu'ils voudront.

Il rapportera donc la machine au secrétariat, saluera les employés, montera sur une chaise en bois pour la hisser sur une des étagères du fond et leur expliquera, incapable de renoncer à son incorrigible manie de leur apprendre à travailler, qu'ils doivent faire une demande de retrait auprès de l'intendance. Et après ? Eh bien, il dira au revoir à toute la galerie et repartira chez lui.

Et Irene ? Sera-t-elle fâchée de découvrir qu'il est passé sans daigner s'arrêter dans son bureau ? « C'est dommage », pense Chaparro, qui ne compte pas aller la voir. Il n'a ni le courage de lui avouer qu'il l'adore, ni la patience de continuer à supporter en silence cet amour qui le consume.

Il se lève, pose un gros dictionnaire sur son roman de crainte qu'un courant d'air n'emporte tous les feuillets et ne vienne mettre du désordre dans ses souvenirs. Il va dans la salle de bains, se brosse les dents, s'asperge les mains de lotion à la lavande pour parfumer ses cheveux blancs avant d'y passer un petit peigne noir.

Dans sa chambre, il hésite : cravate ou col négligemment ouvert ? Il opte pour la deuxième solution. Il n'est plus chef administratif du secrétariat. Maintenant qu'il est écrivain – il ne perd pas une occasion de se tourner en ridicule – il préfère s'habiller de manière décontractée et ne plus se gominer les cheveux. Il consulte sa montre. Les trains pour Buenos Aires sont-ils encore bondés vers midi ? Il suppose que non. Il n'a pas envie de voyager debout en portant la machine à bout de bras. Il marche jusqu'à la gare. Dieu semble avoir pitié de lui : à 11 h 05, le dernier train de la matinée est quasiment vide. Il s'assied du côté droit pour s'amuser à voir passer les voitures qui circulent avenue Rivadavia.

Il sursaute. Le train avance bruyamment entre deux hauts murs lugubres qui s'élèvent le long des voies, entre Caballito et l'Once. À quoi a-t-il pensé pendant cette demi-heure de trajet ? Il a déjà oublié. À Morales ? À Gómez ? Non. Qu'ils reposent en paix. Étrangement, depuis qu'il a raconté leur histoire, ils ont cessé de l'assaillir, de le perturber, de l'asticoter à tout moment. Alors ? Il descend du train à la gare de l'Once et a brusquement envie de passer devant le minuscule café où il a discuté deux fois avec Morales il y a de cela des siècles. Existe-t-il toujours ? Quand il se retrouve sur le trottoir, avenue Pueyrredón, il éprouve la sensation bizarre de ne plus savoir ce qu'il fait. Ah oui ! Le petit café, bien sûr. Il pourra toujours y jeter un œil au retour, mais il s'inquiète de cette fâcheuse tendance à s'abstraire soudainement et se demande si l'âge ne lui joue pas des tours.

Il réfléchit au problème en se dirigeant vers l'arrêt du 115. La Remington pèse son poids, même s'il change régulièrement de main. Il ne veut plus se perdre dans la rêverie. Il paye son ticket et s'assied en énumérant chacune de ses pensées. Le stratagème fonctionne sur trois

ou quatre cents mètres, puis il s'égaré de nouveau pendant que l'autobus s'engage avenue Corrientes. Dans quel méandre mental s'est-il fourvoyé ? Même le virage serré que prend l'autobus en quittant l'avenue pour tourner dans la rue Paraná ne le fait pas revenir sur terre. C'est presque par hasard qu'il saute au dernier moment, juste avant que le chauffeur ne ferme la porte.

Il se regarde dans une vitrine et voit Benjamin Chaparro, debout devant une vitre étroite. Il est grand et maigre et a les cheveux blancs. Il a soixante ans. Il tient dans sa main droite une machine à écrire datant de l'époque du déluge. Que lui reste-t-il à faire dans la vie ? Son roman est terminé. Il a fini de raconter l'histoire de ces deux hommes décédés. Il se formule lentement la réponse en lui-même, comme chaque fois qu'il a une décision délicate à prendre.

Il est en vie pour accomplir ce qu'il rumine depuis qu'il est monté dans le train de 11 h 05, à Castelar, sans trop savoir au juste de quoi il s'agit. Depuis qu'il a voulu qu'on lui prête la Remington, six mois plus tôt, ou qu'il a repris une jeune employée sur sa manière de répondre au téléphone, il y a de cela trente ans.

Voilà pourquoi il se secoue, monte l'escalier qui donne rue Lavalle, prend l'ascenseur jusqu'au cinquième étage, marche à grandes enjambées sur les diagonales de dalles noires et blanches du couloir.

Il ne passe pas saluer ses collègues du 19^e secrétariat, mais il n'a plus peur qu'ils remarquent le sentiment qui lui dévore les entrailles. Aujourd'hui, pour la première fois, il sait qu'il ne remettra pas à plus tard ce qu'il a à faire : pousser la porte du bureau, entendre une voix féminine lui dire d'entrer, se planter comme un homme devant celle qu'il aime, ignorer la question banale qu'elle lui posera en souriant, solder une vieille dette qui est son unique raison d'être. Car Chaparro a besoin de répondre une bonne fois pour toutes à la question qu'il lit dans les yeux de cette femme.

Ituzaingó, septembre 2005

NOTE DE L'AUTEUR

En février 1987, j'ai commencé à travailler en tant qu'employé au Tribunal national de première instance, à la chambre criminelle de jugement « Q » de la capitale fédérale. Un matin comme les autres, mes collègues les plus expérimentés m'ont raconté une vieille anecdote : après l'amnistie accordée aux prisonniers politiques par le gouvernement de Cámpora, en 1973, dans des circonstances qui n'ont jamais été clairement élucidées, un prisonnier de droit commun détenu à la prison de Devoto sur décision du tribunal a été relâché. Il était accusé de délits très graves et devait purger une lourde peine. Pourtant, sans que nul n'en sache la raison, il a été remis en liberté le jour même.

Des années plus tard, je me suis rappelé cette histoire que mon imagination a enrichie de toutes sortes de faits et de situations qui, même inventés, auraient pu expliquer de manière plausible les raisons de la libération injuste d'un individu reconnu coupable d'homicide.

L'histoire dont j'ai fait le récit est entièrement fictive, ainsi que les personnages de ce roman. À la fin des années 1960, les 18^e et 19^e secrétariats relevaient d'une juridiction de jugement et non d'instruction ; il n'y a jamais eu de 41^e chambre criminelle d'instruction au tribunal de Buenos Aires. Quant à l'Argentine sanglante des années 1970, qui apparaît parfois en toile de fond, j'aurais aimé qu'elle soit tout aussi fictive et inexistante.

Quoi qu'il en soit, je ne peux mettre un point final à ces pages sans avoir une pensée affectueuse pour tous ceux qui ont travaillé avec moi à la chambre de jugement « Q », en particulier mes collègues du 19^e secrétariat : Juan Carlos Travieso, Evangelina Lasala, Jorge Riva, Edy Pichot et Cristina Lara. Il me faut aussi remercier chaleureusement cette dernière pour l'aide inestimable qu'elle m'a apportée en me conseillant sur de nombreux détails juridiques et procéduriers qui étaient nécessaires pour que cette histoire soit vraisemblable. Si je garde un souvenir aussi agréable de cette époque, c'est à eux que je le dois.

E. S.

Quatrième de couverture

Buenos Aires, 1968 ; Liliana Emma Colotto, enceinte de quelques semaines, est sauvagement violée et étranglée.

Benjamin Chaparro, jeune secrétaire au palais de justice, se voit confier l'affaire. Pour tenter d'oublier ses amours contrariées avec Irene, une collègue au charme magnétique, les divagations de son voisin de bureau alcoolique et l'étroitesse d'esprit de sa hiérarchie, Chaparro se lance à corps perdu dans ce sulfureux dossier. Peu à peu, cet homicide devient son obsession : bouleversé par la souffrance du jeune époux de Liliana, il jure de faire condamner le meurtrier.

Mais nous sommes dans les années 70, et l'Argentine, en proie à toutes les iniquités, s'enfonce dans la " guerre sale " et les années de plomb. Pour venir à bout de ce qui devient l'affaire de sa vie, Benjamin devra affronter inimitiés politiques, trahisons et exil. Trente ans plus tard, il décide de coucher le terrible récit de ce crime sur le papier. Campé dans l'Argentine de la dictature, Dans ses yeux est une magnifique histoire d'amour doublée d'une brûlante réflexion sur la légitimité de la vengeance.

{1} À l'époque, en Argentine, l'ordre judiciaire se divisait en deux juridictions, d'instruction et de jugement, comprenant chacune deux secrétariats. Le juge et les secrétaires étaient obligatoirement des avocats. Les six ou sept employés administratifs qui travaillaient dans chaque secrétariat n'avaient en revanche pas besoin du titre d'avocat pour exercer. Chaparro est le chef administratif du secrétariat, mais dans la hiérarchie il n'en reste pas moins inférieur aux secrétaires. N'ayant pas terminé ses études, il ne peut aspirer à progresser davantage

{2} Chanteur et acteur né en 1942, qui a longtemps animé une émission télévisée avant de se lancer dans la politique

{3} Organisation politico-militaire argentine qui pratiqua la lutte armée entre 1970 et 1979.

{4} Littéralement : « L'Oral sportif »

{5} Littéralement : « Couleuvre »

{6} Le 15 août 1972, 120 prisonniers politiques tentent de s'échapper de la prison de Rawson. Seuls 25 y parviennent, les autres sont fusillés